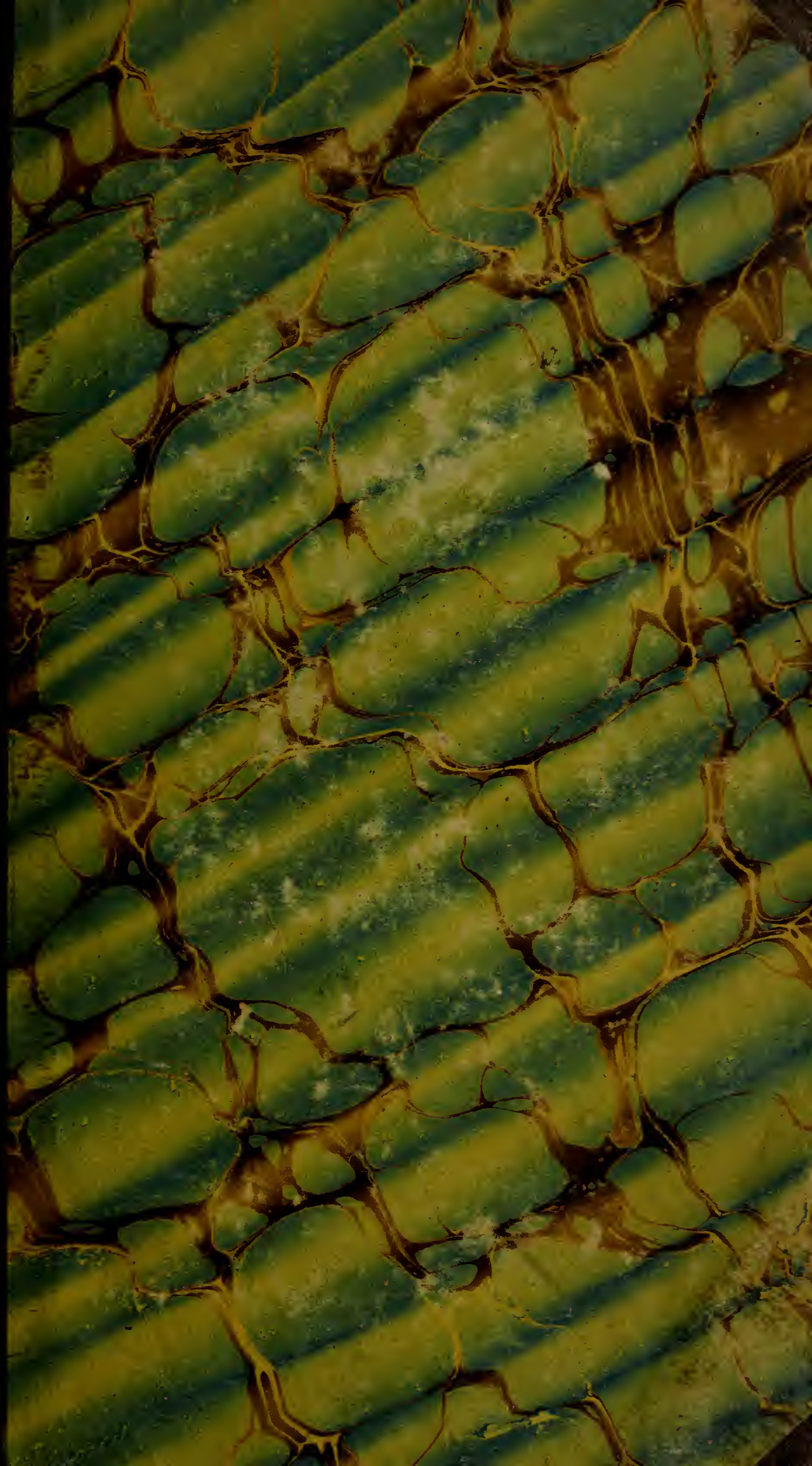


L'AUTRICHE

TELLE QU'ELLE EST,

OU

CHRONIQUE SECRÈTE

DE CERTAINES COURS D'ALLEMAGNE ;

PAR

UN TÉMOIN OCULAIRE.

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD,
RUE GARENCIÈRE, N° 5.

L'AUTRICHE
TELLE QU'ELLE EST,

OU

CHRONIQUE SECRÈTE

DE CERTAINES COURS D'ALLEMAGNE;

PAR

UN TÉMOIN OCULAIRE.



PARIS.

A. BOSSANGE, RUE CASSETTE, N° 22.

1828.

PRÉFACE.

L'AUTEUR de cet ouvrage est né en Autriche, et c'est après une absence de cinq ans qu'il est retourné dans son pays, et qu'il l'a trouvé tel qu'il va le montrer dans les pages suivantes.

En présentant son ouvrage au public, qu'il lui soit permis de dire que personne ne professe un respect plus profond que lui pour les droits des souverains, aussi long-temps qu'ils les exercent dans de justes bornes; mais si une monarchie limitée, où les trois pouvoirs, législatif, judiciaire et exécutif, sont con-

venablement administrés et divisés, présente le mode de gouvernement le plus susceptible de conduire au bonheur social, il faut convenir que le despotisme de l'Autriche et de ces royaumes et principautés sur lesquels elle et la Sainte-Alliance étendent leur influence est de la nature la plus révoltante, d'autant plus que les progrès des lumières donnent incontestablement à ces contrées le droit de prétendre à un gouvernement sage et libéral. Jamais peut-être, dans aucun pays civilisé, on n'a trouvé l'exemple d'un despotisme si complet et si raffiné qu'en Autriche.

Je doute que ce système produise les fruits qu'on en attend. De même que les croisades, pour m'exprimer comme Schiller, qui furent d'abord imaginées pour affaiblir le pouvoir des princes, et étendre

celui du pape en Asie, produisirent tout le contraire, et détruisirent sa puissance temporelle; de même les croisades contre les libertés des peuples et le développement des lumières auront indubitablement des effets semblables, et détruiront ce qu'ils ont pour objet de fortifier, les fondemens du despotisme.

L'AUTRICHE
TELLE QU'ELLE EST.

CHAPITRE PREMIER.

Voyage au Havre, en France et en Allemagne. — Paris; Carlsruhe; Stuttgard. — Du dernier et du présent roi de Wurtemberg. — Darmstadt, Nassau. — L'électeur de Hesse.—Cassel.— Francfort, ses habitans; Leipsick. — Le prince Poniatowski. — Dresde. — États de l'Allemagne.

Le Havre n'est pas une ville où l'on puisse s'arrêter long-temps, ou de laquelle il y ait beaucoup à dire. Son port est petit, avec une entrée étroite et même dangereuse par un gros temps; toutefois, la douane et les réglemens de police indiquent que le commerce y fleurit, et il ne se passe pas

de jour où il n'y entre avec la marée quelqu'un de ces sveltes bâtimens américains, ou un brick français lourdement construit.

Cette ville, si vieille en apparence, n'était il y a trente ans qu'un misérable village habité par des pêcheurs, lorsque l'œil prévoyant de Napoléon s'aperçut des avantages qu'on en pourrait tirer. Une douane, des bureaux de police, des balles de coton et des barriques de sucre, ne sont pas des objets fort intéressans pour une personne étrangère au commerce, et le troisième jour après notre arrivée, nous nous rendîmes à Rouen par le bateau à vapeur.

La tournure martiale des Français est remplacée depuis quatorze ans par la bénigne allure de la dévotion. Dans toutes les auberges sur notre route, nous trouvâmes sur les tables et les commodes des livres de prières et des catéchismes. A Rouen, nous vîmes entrer dans la cathédrale une nombreuse procession de fidèles, à laquelle s'étaient joints plusieurs officiers qui, à notre extrême surprise, remplissaient les devoirs de cette cérémo-

nie religieuse avec l'ardeur qu'ils auraient déployée jadis à une revue militaire. *Sic tempora mutantur*, pensais-je, tandis que mon compagnon américain à qui j'avais offert une place dans mon cabriolet, se récriait contre les dévots princes normands qui, au lieu de creuser des canaux et de construire des routes, avaient fait bâtir de grandes églises qui ne sont propres qu'à procurer des rhumes aux fidèles : il n'aurait pas voulu, disait-il, échanger contre elles la maison en bois du comté de Buck en Pensylvanie, où s'assemblait sa congrégation.

Nous vîmes à Paris un monarque âgé, plus aimé que son prédécesseur, quoique assailli de prêtres et de rejetons d'une noblesse, dont une révolution et vingt-cinq ans d'exil n'ont pu changer les vieux préjugés et les idées qu'ils se sont faites d'un siècle d'or : images parlantes d'une horloge qui, construite de manière à frapper cent coups, les battra d'une manière imperturbable. Je visitai le Musée, les Tuileries, le Palais-royal, accompagné d'une espèce de cicérone, dont l'or-

gueil vraiment français me rappela l'honnête Caleb, le digne factotum de Ravenswood. Il faisait des commentaires sur les objets de curiosité qui existaient jadis dans ces lieux, ne manquant pas de déclamer contre les spoliateurs : ici, disait-il, ces sauvages Prussiens ont enlevé les chevaux ; là, ces stupides Autrichiens ont détruit des trophées. Je félicite les Français sur leur bon caractère, ou plutôt, comme ils le disent eux-mêmes, sur l'insouciance avec laquelle non-seulement ils supportent les vicissitudes qui les frappent, mais encore ils s'accoutument, avec un cœur léger et un esprit frivole, aux changemens qui en firent des bourreaux sous Robespierre, des héros pillards sous Napoléon, et des séminaristes sous le règne actuel. Mais sérieusement parlant, ils ont raison de prendre leur mal en patience; car ils ont gagné, tandis que l'Angleterre et l'Allemagne ont souffert. Ils sont encore riches des dépouilles des autres nations, malgré les restitutions qu'on les a obligés de faire ; leur commerce est florissant ; ils ont secoué le joug de la féodalité; et, ce qui est plus important encore, le souvenir des évène-

mens derniers est pour les gouvernans une leçon, qui assure à la nation ses droits bien mieux que ne le ferait une douzaine de chartes. Unis comme ils le sont maintenant en une seule nation, ils deviendront formidables: avantage précieux, que leurs voisins les Allemands ne possèdent pas, et dont ils auraient tant besoin.

A peine trouve-t-on quelque chose digne d'être observé de Paris à Strasbourg. Paris est presque la seule ville qui attire l'attention et qui le mérite; le reste du royaume ne semble exister que pour la capitale. Les villes de France ont en général une apparence plus triste que les autres villes du continent; les villages sont encore pires; et, excepté un ancien château qui se montre çà et là, c'est le pays le plus monotone qu'il soit possible d'imaginer.

On trouve dans le caractère allemand une familiarité qui déplaît parfois, mais qui, au fond, indique un cœur ouvert, et se joint à un attachement sincère pour le monarque. Comment, sans

cela, la nation supporterait-elle les charges énormes qui pèsent sur elle, et qui l'oppressent si cruellement ?

Nous entrâmes en Allemagne par le pont qui conduit de Strasbourg dans le grand-duché de Baden. La capitale de cet électorat est grande et régulière; elle possède un palais somptueux et un beau parc. Le pays qui l'environne est fertile, et les hommes et les femmes y sont d'une race superbe. Ce pays se vante aussi d'avoir une constitution ou une assemblée des états, concession qui lui a été faite par la grâce du prince de Metternich. On permet aux représentans de discuter les moyens de satisfaire aux dépenses de l'année, parmi lesquelles figurent une liste civile de 3,750,000 fr., et l'entretien de dix mille soldats. Pour jouir de ce bienfait les bons habitans sont chargés d'impôts, et il faut, pour les payer, qu'ils vivent de pommes de terre et de pain de seigle, dont la couleur ressemble exactement à celle des chapeaux usés qui couvrent leurs têtes; ils sont de plus gratifiés de contributions et de droits de

péage qui, malgré que le Rhin baigne les bords de leur territoire, rendent toute espèce de commerce un peu étendu d'une impossibilité absolue.

Le même jour nous mîmes le pied sur les possessions d'un autre souverain, le roi de Wurtemberg. Le palais de Stuttgard, sa capitale, est sans contredit la plus belle résidence royale de l'Allemagne, et supérieur aux Tuileries, sous le rapport de l'architecture et de la beauté symétrique. Toutefois la couronne dont il est surmonté, presque aussi grande que la coupole de l'église de Saint-Paul, semble une satire de la dignité royale, qu'on a exagérée dans ce royaume en miniature.

S'il est dangereux pour un roi d'avoir des sujets riches, celui-ci n'a rien à craindre. Les siens, que nous connaissons sous le nom de Souabes, sont certainement les plus pauvres du monde; et à l'exception d'un opulent libraire, il n'y a pas un homme riche dans le royaume. Aux bienfaits dont ses aïeux honoraient leurs peuples, le monarque actuel a joint le cadeau d'une diète, modi-

fiée par le même personnage, prince de Metternich, de laquelle ils n'ont guère lieu de se féliciter : leurs charges se sont augmentées, sans qu'il en soit résulté pour eux aucune utilité réelle. Les deux chambres qui composent cette diète n'ont pas la moindre puissance législative : tout leur travail consiste à inventer les meilleurs moyens de tirer des poches déjà légères des malheureux sujets, les impôts dont le ministre du trésor frappe le pays. Parmi les dépenses on remarque une liste civile de 3,750,000 francs, et l'entretien de douze mille soldats.

Le frisson s'empare de moi quand je pense au feu roi, vulgairement appelé le *gros roi*. Il était grand chasseur. En 1817, à l'époque de la terrible famine, il ouvrit une chasse de sangliers et de bêtes fauves. Parmi les quatre mille paysans de l'Odenwald, qui furent sommés de le suivre en qualité de meneurs, se trouva un pauvre homme malade et alité. Sa fille, son seul soutien, qui pourvoyait à ses besoins, à l'aide de son rouet, fut obligée de suivre la chasse royale, revêtue des

habits de son malheureux père. La chasse dura trois jours, pendant lesquels les paysans bivouaquèrent sur la glace et dans la neige. Le roi, entendant parler de ce déguisement, rit d'une manière immodérée, et regretta seulement de ne l'avoir pas connu plus tôt, parce qu'il en aurait fait une excellente plaisanterie. Lorsque la jeune fille fut de retour, elle trouva son père mort de faim: le roi le sut, et ne fit rien. Pendant la durée de ce même amusement royal, un sanglier approcha d'un paysan au moment où un chambellan allait percer de son épieu le féroce animal; le paysan fit usage de son bâton pour se défendre et abattit le sanglier. Le courtisan désappointé tourna son épieu contre le paysan et l'étendit mort à ses pieds : c'était un des favoris du roi; il en fut quitte pour quinze jours d'arrêts.

Quoique le monarque actuel soit d'un bon naturel, il n'est pas beaucoup aimé. Ses voyages en France, en Italie et en Suisse, entrepris aux dépens de ses faméliques sujets, et sa politique vacillante, ont changé la haine qu'on por-

tait au père en une froideur marquée pour le fils.

A l'exception du superbe haras de chevaux arabes, à six milles de Stuttgard, et du célèbre atelier de Danneker à Kannstadt (et encore ce dernier ne possède-t-il de curieux qu'un buste de Schiller), le Wurtemberg ne renferme rien à visiter. De misérables villes, des rues pleines de fumier et de boue, des maisons ou plutôt des cabanes tombant en ruines, des villages plus misérables encore, couverts de huttes d'où sortent, par des trous en guise de fenêtres, des figures chagrines et souffrantes : tel est le tableau que le voyageur a constamment sous les yeux de Stuttgard à Heidelberg. Ici le paysage prend un aspect plus romantique: on y trouve plus de cordialité; les habitans y sont moins malheureux. On attribue ce changement à la fertilité du sol, et à l'argent que dépensent dans cette dernière ville les nombreux étudians juifs qui l'habitent: les mesures combinées de la diète de Francfort et celles de la commission de Mayence sont plus tyranniques pour

ces enfans d'Israël, que ne l'était le despotisme de Napoléon.

Quelques heures de marche nous amenèrent à Darmstadt, la capitale du troisième des souverains dont nous parcourions les états depuis notre entrée en Allemagne. On voit dans cette ville un magnifique théâtre, une assemblée représentative, modelée sur celle du Wurtemberg, et dix mille soldats qui, avec cet esprit qui distingue les Hessois, se plaignent hautement de ce que John Bull vit en harmonie avec frère Jonathan, ce qui les prive de la chance de gagner une demi-solde, en se faisant mutiler. Après une demi-journée de voyage, nous atteignîmes Francfort, le siège de la diète germanique. Avec un bon cheval, on peut, en l'espace d'une heure, parcourir le territoire de trois souverains: l'électeur de Hesse, le duc de Nassau, et le prince landgrave de Hesse-Hombourg. Quelques anecdotes dont nous garantissons l'authenticité suffiront pour donner une idée du caractère de ces princes et du bonheur dont jouissent leurs sujets.

Le duc de Nassau, animé d'un esprit de libéralisme, crut convenable d'accorder à son peuple une constitution. En témoignage de reconnaissance pour cette faveur, les loyaux représentans lui firent don des domaines du duché, qui étaient une propriété nationale. Il accepta ce présent, et se rendit à Vienne où il le perdit à une table de jeu, dans le court espace de trois nuits consécutives. Le pauvre peuple, dont le territoire n'est pas plus étendu que celui de la ville de Londres, privé de sa seule ressource pour satisfaire aux impôts, a maintenant à payer les représentans qui votèrent sa ruine, six mille soldats et une liste civile de 2,500,000 fr. pour l'entretien de la famille princière. On dit que l'électeur de Hesse-Cassel est le plus riche et le plus despote de tous les petits princes d'Allemagne : le pays qu'il instrumente en fournit la preuve. Il est redevable de ses richesses à son grand-père et à son père, *deux hommes de mérite*, qui comprirent mieux qu'aucun autre prince allemand, jusqu'où s'étendent les droits de la souveraineté. Le premier les a exercés en vendant ses fidèles sujets ; l'autre en faisant

renaître les priviléges dont se prévalaient les anciens princes et nobles germains : il n'a pas laissé, dit-on, moins de soixante-quatorze enfans.

Comme il devait principalement ses richesses aux soldats de son aïeul, il porta toute son attention sur les siens. Il n'imagina rien de mieux pour leur prouver sa sollicitude, que d'exiger d'eux, lors de sa restauration, qu'ils portassent des queues, telles qu'on les portait sous Frédéric-le-Grand. Mais comme on ne put trouver dans le conseil des ministres aucun expédient pour fixer ces queues à la tête, et que l'impatience de son altesse ne permettait pas qu'on attendît que les cheveux fussent devenus longs; on décida qu'on les attacherait au collet de l'habit, au grand divertissement des malins étudians de Gœttingue qui, pour parodier la nouvelle mode, se parèrent de queues de cochon, et se promenèrent ainsi par le pays. Il arriva fréquemment que les vieux soldats qui avaient suivi l'électeur dans son exil, ayant conservé leurs queues, se trouvèrent obligés, pour se soumettre au nouveau réglement, de porter aussi

la queue postiche, de manière qu'ils en avaient deux au lieu d'une.

Rien de plus bizarre que ces petits princes qui, à force de s'humilier et de ramper devant Napoléon, se sont rendus indépendans : prérogative d'autant plus dangereuse, qu'ils en usent comme on devait l'attendre de pareils hommes, dont l'esprit est aussi borné que le territoire. Ils conduisent et alimentent, dans ce style moderne qui consiste à ruiner un peuple, non tout-à-coup, mais par degrés, une espèce de petite guerre avec leurs sujets, au moyen de taxes, de droits de péage et de prohibitions. C'est ainsi qu'ils ont imaginé de faire de chaque souveraineté un petit Japon, où rien ne doit se consommer que les produits du sol et de l'industrie nationale. C'est le roi de Prusse qui a donné le signal de cette conjuration contre le commerce libre, et finalement contre les seuls moyens de subsistance à la portée des sujets de ces petits états, qui sont éloignés des côtes, dont le sol ne produit rien de supérieur, qui sont sans ressources et de plus accablés d'une

liste civile de 75,000,000 fr. et du poids de cent mille soldats. Comme chaque duc, prince ou landgrave, croirait déroger à sa dignité, en cédant sur aucun point à ce monarque, ils ont usé de représailles. Pendant mon séjour à Francfort, j'eus à payer dans une excursion que je fis à une lieue de cette ville, non-seulement trois différens péages, mais un droit sur un demi-boisseau d'avoine que mon cocher portait avec lui, et ce droit s'élevait à plus du double de la valeur de l'avoine. C'est par suite des mêmes causes qu'une bouteille de vin du Rhin coûte aussi cher, à dix lieues de l'endroit où il a été récolté, qu'en Angleterre. Je n'ai pas besoin d'observer quelle influence un pareil système doit exercer sur les bons et braves Allemands : la pauvreté, la fraude, et tous les vices attachés à une semblable politique, sont les maux qui en résulteront. En Allemagne ce ne sont pas les artisans et les manufacturiers qui souffrent, comme en Angleterre et en France, des calamités périodiques; c'est le fermier, le propriétaire du terrein; c'est le pays déjà épuisé au-delà de toute expression qui est

frappé au vif. Il règne en Allemagne, généralement parlant, une pauvreté absolue; il n'y a d'opulens que les trois douzaines de souverains entre qui elle est divisée. On voit des milliers de personnes, dans le nombre desquelles se trouvent d'industrieux fermiers, vendre leur petite propriété qui, en France les aurait fait vivre, et errer ensuite sur les côtes de la Hollande pour chercher une autre patrie. Mais cette triste ressource leur est refusée; car la plupart d'entre eux, lorsqu'ils arrivent dans un port, ont dépensé leur dernier sol, et ne peuvent se faire recevoir à bord comme rédemptionnaires : il ne leur reste qu'à mourir de faim, ou à mendier.

Il est vraiment miraculeux que les princes allemands aient souffert que la liberté se réfugiât dans le sein de leur territoire, sur ce petit coin de terre où s'élève Francfort et où les effets de son influence contrastent d'une manière si étrange avec la misère de ceux qui avoisinent cette ville. La connaissance que nous avons du caractère de leurs sujets nous permet de rendre

raison de ce phénomène; la découverte d'un nouveau lai d'amour comme les Nibelungen (1) suffit pour faire oublier aux Allemands la liberté et leurs maux; et, quoiqu'ils soient en état de dire quels sont les gouvernemens de la Chine, du Japon et de Siam, et de donner un tableau exact du gouvernement de chacun de ces états, il ne leur est pas encore venu dans l'esprit que le leur était le pire de tous.

Francfort est une cité illustre et ancienne, où la richesse relative se trouve assez bien disséminée parmi toutes les classes de la société, quoique la liberté y ait à souffrir des airs présomptueux que se donnent les sinécures ambassadeurs de l'Autriche et de la Prusse (2). Francfort et Vienne sont les seules villes riches de l'Allemagne méridionale; et, quoique les grandes richesses de la première soient dans les mains d'une demi-douzaine de Juifs, ses habitans n'en partagent pas moins les dépouilles des esclaves russes, prussiens et autrichiens que la subtilité hébraïque sait attirer dans ses filets.

Il est pénible que le noble caractère des Allemands et leurs vertus soient si peu connus et encore moins estimés ; ils ont une intensité de sentiment telle qu'elle pénètre jusqu'au cœur (3). A une étendue incroyable d'érudition et d'instruction, ils joignent une grande modestie et une simplicité de manières qui donnent la mesure de leur esprit. Que deviendrait cette nation, si on la laissait jouir d'une portion même minime de liberté civile? Il s'est formé à Francfort, parmi les classes élevées, des sociétés charmantes, composées de jeunes gens des deux sexes. Sur quinze d'entre eux, il serait difficile d'en trouver cinq qui ne fussent pas familiers avec la littérature anglaise : Walter Scott, Moore et Cooper sont leurs auteurs favoris. On s'occupe dans ces réunions de la lecture de leurs romans ou poèmes, d'ouvrages à l'aiguille et de musique. Après le thé, on se rend au cercle de l'union de Cécile, institution qui fait beaucoup d'honneur à la jeunesse de Francfort. Cinquante jeunes gens et autant de jeunes demoiselles, appartenant aux premières familles de la ville, se rassemblent régulièrement deux fois par

semaine, pour exécuter, sous la direction d'un habile musicien, les ouvrages classiques d'Handel, Haydn, Graun et autres célèbres compositeurs. Le traitement du directeur, le loyer du local et les frais de l'orchestre se paient au moyen d'une souscription des membres du cercle. On n'y exécute que de la musique sacrée. J'y entendis la Création et le Messie d'Haydn ; et je n'hésite pas à le dire, quoique l'orchestre ne fût pas aussi nombreux ni aussi savant que celui de Londres où j'ai vu exécuter ces compositions, je n'éprouvai nulle part une impression pareille à celle que produisaient sur moi ces jeunes artistes, brillans de grâces et de beauté.

L'antique tour qui servait au couronnement des empereurs d'Allemagne serait un monument précieux, si elle n'avait d'autre destination que de transmettre aux âges qui se succèdent une idée de la magnificence des anciens. La salle où avait lieu la cérémonie est de forme oblongue, ou plutôt ressemble à une chapelle d'un château de moyenne classe en Angleterre. Les portraits des

empereurs (les plus anciens ont été plus d'une fois restaurés) tombant de vétusté, et la scène de désolation qui se déploie dans tout l'édifice, offrent l'image frappante de la situation actuelle du saint empire romain.

Le voyage de Francfort à Leipsick, si on en excepte les montagnes de Fitchel et quelques résidences royales des princes saxons, présente peu d'intérêt. Je visitai près de Leipsick la place où le brave Poniatowsky, l'idole et l'espoir de ses compatriotes, termina sa glorieuse carrière. Romanesques et enthousiastes comme le sont les Polonais, on ne doit pas s'étonner s'ils nourrissaient avec tant d'ardeur l'idée de le voir monter un jour sur le trône des Sobiesky et des Casimir (4). On raconte sur la fin tragique de ce prince une anecdote assez curieuse, dont l'authenticité (comme il arrive toujours dans ces sortes de cas) est confirmée par plusieurs témoins oculaires. Environ six ans avant sa mort, étant un jour en visite chez un de ses parens qui habitait la Silésie, et la compagnie se trouvant rassemblée dans un pavillon,

on entendit devant la porte une voix plaintive, mais mélodieuse : c'était celle d'une bohémienne; on la fit entrer pour prophétiser la destinée des curieux. Poniatowsky se présenta le premier ; la devineresse s'étant emparée de sa main, et l'ayant considérée fort attentivement, prononça ces mots à voix basse : «Prince, une *Elster* causera votre mort.» Comme Elster a dans la langue allemande deux significations, savoir la rivière de ce nom et l'oiseau connu sous le nom de pie; la prédiction égaya la société qui l'écrivit, la certifia et la mit sous cachet : cette pièce existe encore.

La prospérité de la Saxe semble peu altérée, malgré les divisions ou plutôt les morcellemens qu'elle a subis, et les ravages d'une guerre qui conduisit, au milieu de son territoire et à diverses époques, un million de soldats. Partout on voit la main bienfaisante d'un gouvernement paternel. Quelles que soient les fautes du prince saxon, qui, par droiture et intégrité, persévéra dans une alliance qu'il avait jurée, et d'où se dégageaient perfidement les rois et les princes, ses

frères et cousins politiques, il les a bien expiées. Dans le fort des calamités qui l'ont atteint, ce vénérable patriarche des rois a montré ce qu'on peut attendre, dans un court espace de temps, de la raison et de la probité réunies. Sa méthode, toute simple, a été celle d'un sage père de famille qui, après des revers, diminue ses dépenses, afin d'être en état de remplir honorablement les obligations qu'il a contractées. Cette loyale conduite a amené des résultats dont ne peuvent pas se vanter les monarques *indemnisés :* un bon crédit public, une certaine aisance, un commerce assez étendu et l'amour sans bornes de ses sujets. Les habitans de Dresde et les Saxons se distinguent en général par des manières aisées, un goût cultivé et une grande tempérance. Dans les premiers hôtels de la capitale, le dîner consiste, pour chaque personne, en une aile de volaille et en deux tranches minces de pain et de beurre, alimens à peine suffisans pour le goûter d'un Anglais. Cette frugalité est peut-être commandée par la pauvreté d'un terroir comparativement peu fertile, et dont les productions ne s'obtiennent qu'à force de travail.

Quoi qu'il en soit, les princes saxons méritent les plus grands éloges pour avoir ouvert à leurs sujets une source de récréations mentales dans cette galerie qui renferme tant de chefs-d'œuvre, et qui a fait, avec raison, surnommer Dresde la Florence de l'Allemagne : on s'arrête des heures et des jours entiers devant la madone sans être rassasié ; et, après qu'on a visité les autres salons, on revient avec un nouveau plaisir contempler cette incomparable merveille.

Dresde ne renferme pas d'édifice somptueux; l'église catholique même, les palais du roi et du comte Marcolini n'ont rien d'imposant; mais l'ensemble de cette ville présente un aspect magnifique. Sa situation, sans être romantique, est belle; un pont d'un style noble et simple réunit les deux parties de la ville et forme un coup-d'œil des plus agréables. On ne peut s'empêcher en quittant Dresde, où tant de qualités se confondent avec des manières simples, d'éprouver des regrets, surtout lorsqu'on a été à même d'apprécier les gens de lettres qu'elle renferme. Parmi

eux se distinguent éminemment les Bolliger et les Nastiz.

Après avoir eu ses Müller, ses Fichte, ses Herder, ses Schiller et ses Gœthe, l'Allemagne ne parcourera-t-elle pas la carrière qui lui est naturellement tracée, en fondant une liberté nationale, compagne inséparable d'une volonté juste et d'une raison éclairée? Ne suivra-t-elle pas l'exemple de l'Angleterre qui reconquit ses droits naturels quand ses Shakspeare, ses Addisson et ses Milton eurent répandu les lumières parmi les rangs de leurs compatriotes ; ou l'exemple de la France après que ses Corneille, ses Racine, ses Montesquieu et ses Rousseau eurent renversé les préjugés des siècles de la barbarie et de la féodalité ?

L'Allemagne, divisée comme elle l'est en petits districts séparés les uns des autres par des jalousies et de vieux préjugés, et gouvernée par des princes dépourvus d'esprit national, qui ne sont que les instrumens de l'Autriche et de la Prusse, comme ils

l'étaient de Bonaparte, est destinée à voir ses habitans, par les efforts réunis de ces puissances et de ces princes « du royaume des ténèbres » tomber graduellement dans l'état d'esclavage qui les rendra propres à devenir sujets de la Russie, quand ce colosse aura subjugué l'Autriche et la Turquie, et annexé à son empire la Bohême, la Moravie et les restes de la Pologne et de la Hongrie. Le génie de la civilisation se tourne vers l'occident. Il apparut d'abord sur les belles plaines de l'Euphrate, du Tigre, de l'Araxe et du Gange; maintenant elles sont désertes. Il visita ensuite les bords de la Méditerranée, et la Lydie et Ephèse brillèrent; leur gloire s'est éclipsée pour faire place à l'étoile de la Grèce, dont la splendeur disparut avec les remparts de Corinthe. Rome fut à son tour la maîtresse du monde; Rome elle-même n'existe plus que dans les annales de l'histoire, et la dernière espérance de l'Europe repose sur l'orgueilleux roc d'Albion. La fortune semble enfin se déclarer aujourd'hui pour l'Amérique; et peut-être avant deux siècles, le génie de l'Europe, pour éviter les fers des modernes Scythes, se

fixera - t - il sur les bords du puissant Missis-sipi.

Puisse ce génie ne jamais abandonner la noble et heureuse Angleterre! Puisse-t-elle toujours être ce qu'elle a été, le boulevard de la liberté!

CHAPITRE II.

Napoléon à Dresde. — Batailles de Hollendorf et de Maria-Culm. — Police autrichienne. — Tœplitz, ses bains et la manière d'en faire usage. — Dîners. — Espions. — Promenades. — Le roi de Prusse. — Parallèle entre les Autrichiens et les Prussiens. — Sociétés de Tœplitz. — Environs. — Eisemberg. — Excursion à Carlsbad. — Tableau de la Bohême et situation des paysans. — Leurs rapports avec le gouvernement. — Caractère du peuple. — Musique et promenade romantique. — Religion.

Nous partîmes de Dresde pour nous rendre en Bohême, par la même route qui vit fuir, il y a quatorze ans, les aigles autrichienne, russe et prussienne devant le héros, fils de la Corse. Ce fut le dernier théâtre de sa glorieuse carrière. Maître du champ de bataille après deux jours de combats et de pluies continuelles, il rentrait dans la ville, excédé de fatigue, ses vêtemens ruisselaient

d'eau, ainsi que son chapeau dont les bords étaient rabattus, lorsque les habitans, frappés d'admiration des efforts qu'il venait de faire, le saluèrent des cris de : vive l'empereur! Emu par ces marques d'affection, le héros, les larmes aux yeux, dit à Berthier : « Voilà des acclamations qui sont sincères »! puis se tournant brusquement vers les sept mille Autrichiens qu'il ramenait prisonniers, ses traits s'obscurcirent, et prirent une expression qui ne s'effaça plus. Ce changement subit annonçait la fureur et la vengeance. Il s'apercevait alors que le but de l'alliance de Prague était sa destruction, et qu'il ne devait plus compter sur la paix, quoiqu'elle lui fût offerte à des conditions favorables. Il méditait sur les moyens à employer pour se venger d'un monarque qu'il méprisait depuis long-temps, et qui venait maintenant de le trahir. Napoléon que les délices de la vie n'avaient ni énervé ni amolli, doué d'un génie ferme et puissant, nourri dans la discipline militaire, et accoutumé à commander, ne pouvait pas se soumettre facilement ni s'abaisser à recevoir la paix de ceux à qui il l'avait si souvent don-

née. Il ne sentit que l'atroce trahison de l'Autriche ; et, semblable à un athlète furieux qui, doué d'une force supérieure à son antagoniste, mais moins prudent, prête le flanc et néglige les précautions, il devint lui-même l'artisan de sa chute. La première bataille après celle de Dresde a confirmé ce raisonnement. Toute sa haine tomba sur l'Autriche, et pour satisfaire sa vengeance *, il envoya dans les défilés de la Bohême une armée sous les ordres du cruel Vandamme, le plus inhabile ** de ses généraux.

Entre Peterswalde et Hollendorf, le mot de *halte!* frappa mes oreilles. Une large barrière,

---

* Le mouvement qui se fit par Kœnigstein ne méritait pas d'être qualifié de projet de vengeance. Napoléon avait d'abord dessein de le conduire lui-même, et de couper l'ennemi comme il l'avait coupé à Marengo, à Ulm, à Jéna, manœuvres qu'on n'a jamais imaginé d'attribuer à la soif de la vengeance: elles appartiennent à des combinaisons d'un ordre plus élevé.

** L'auteur se serait sans doute abstenu d'une telle épithète

peinte en jaune et en noir, qui traverse la route, nous rappela où nous étions, et un officier de la douane, escorté d'un sergent et de deux soldats, sortit d'une maison dont la porte était surmontée d'une double aigle. Mon compagnon de voyage avait jugé à propos de mettre mes livres et mes papiers sous sa protection immédiate; mais cette précaution fut superflue. Le douanier après plusieurs salutations respectueuses lui demanda qui j'étais, et après avoir été satisfait il s'informa si je n'avais pas des livres étrangers. Il allait procéder à l'ouverture de mes malles, lorsque celui-ci avec un sourire tout à-la-fois malin et arrogant, lui dit: « J'en fais mon affaire; je délivrerai moi-même son passeport: c'est mon ami. Envoyez chez E. de ma part, il vous donnera un quartier de venaison et une barrique de bierre ». L'officier exprima sa reconnaissance en lui baisant respec-

---

s'il eût connu le passage suivant, d'une lettre de Napoléon au maréchal Davoust: « Il faut avoir soin de ménager Vandamme; *les hommes de guerre deviennent rares.* »

tueusement la main, et les soldats en faisant une grimace épouvantable.

Nous descendîmes ensuite les défilés de Hollendorf, fameux par la résistance prolongée qu'opposèrent à l'armée de Vandamme trois mille prussiens sous le commandement du général Kleist, qui prit depuis le nom de comte de Hollendorf. A ces défilés succède une route qui aboutit à un profond ravin environné de tous côtés de hautes montagnes, dont les flancs boisés furent témoins, il y a quatorze ans, de la sanglante bataille de Maria-Culm. Le principal choc eut lieu sur une éminence défendue par la garde russe, commandée par Ostermann : les Prussiens tenaient la droite, et les Autrichiens la gauche. Les Français que les revers n'avaient pas encore effrayés combattirent avec leur assurance habituelle, et les alliés avec désespoir; enfin l'arrivée du général autrichien Colloredo avec des troupes fraîches, décida du sort de la journée en faveur des derniers. Neuf mille Français déposèrent les ar-

mes, quatre mille s'échappèrent * ; et les restes de leur armée forte de quarante mille hommes ** , furent tués, blessés ou dispersés. Deux monumens ont été érigés sur les lieux pour transmettre à la postérité ces faits d'armes ; l'un par le roi de Prusse, l'autre par la noblesse de Bohême.

Sainte Maria-Culm, la résidence du noble comte de Thun, située à une petite distance du bourg de ce nom, est la première belle habitation qui s'offre à la vue de ce côté de la route: l'édifice entouré de parcs, de jardins et d'habitations dépendantes de ce domaine, est élégant et d'un style moderne. De là, nous nous rendîmes dans l'espace d'une heure et demie à Tœplitz,

---

* « Le 1er septembre, il s'est déjà réuni quinze à seize mille « hommes du corps de Vandamme, indépendamment de ceux « qui sont arrivés jusqu'à Dresde, et de ceux qui peuvent re- « venir encore. » (*Lettre de l'empereur au major général.*)

** Lisez : trente mille.

célèbre temple d'Hygie, pour tous les désordres qu'entraîne à sa suite l'usage immodéré des dons de Cérès, de Bacchus et de Vénus.

Les localités de la ville permettent au voyageur de ne dépenser par jour que cinq guinées ou un shilling selon sa volonté. La complaisante police sait varier pour lui ses procédés d'après son extérieur, ou le nom et la profession indiquée sur le passeport qu'il vient présenter lui-même, ou qu'il envoie porter. Un étranger qui arrive en Autriche et qui peut de suite prouver ce qu'il est, a bien moins sujet de se plaindre de la police qu'en France ou en Prusse. Elle pèse principalement sur le peuple; les hautes classes et les étrangers de distinction en sont peu inquiétés: à moins qu'ils ne soient stygmatisés du nom de révolutionnaires, ils jouissent de plus de liberté que partout ailleurs. Il y a deux choses que je recommanderai de ne pas négliger à un Anglais qui quitte son pays par un principe d'économie. C'est de ne témoigner ni mépris ni mécontentement pour les institutions, quelles qu'elles soient, des

pays où il fixe sa résidence pour rétablir sa fortune ; et de savoir retenir sa langue. La liberté est un diamant qui brille en Angleterre, et qui doit être d'autant plus prisé qu'il est fort rare. Montrez votre diamant aux voleurs ou aux pauvres, il vous l'enleveront ou mépriseront ce qu'ils ne peuvent pas apprécier. Montrez votre liberté aux esclaves et aux surveillans, vous vous exposez aux plus fatales conséquences.

La ville de Tœplitz est fort belle : les maisons sont nombreuses, propres et solides ; quelques-unes même remarquables. Le palais du prince Clary à qui appartient Tœplitz présente un aspect imposant, quoique l'architecture ne soit pas d'un genre supérieur. Outre plusieurs maisons de bains particulières, on compte les bains de la ville, ceux du prince Clary et du roi de Prusse. Ils sont tous de marbre ou de pierre blanche, et tenus très proprement. Les eaux, avant d'en faire usage, sont exposées en plein air, pendant dix heures consécutives, afin de les faire refroidir ; malgré cela, leur chaleur est si forte, qu'on peut

à peine la supporter en entrant dans le bain. On a construit dans cette ville deux larges réservoirs où les indigens de chaque sexe se baignent séparément : on leur distribue en outre chaque jour une petite somme d'argent pour subvenir à leurs besoins. La vertu de ces eaux est supérieure à celle des eaux d'Aix-la-Chapelle et de Wisbade. Voici le régime suivi généralement à Tœplitz : on fait après le bain une sieste d'une heure, puis on déjeune ; vient après la promenade : le dîner est servi à trois heures dans le salon du grand jardin. Vous avez peut-être pour voisin un noble Bohémien, un Russe ou un Polonais. Leur costume militaire et leur contenance martiale vous les feraient prendre pour des généraux russes ou prussiens, si la mansuétude de leur sourire ne vous affirmait pas le contraire. La société se compose entièrement de nobles. Vous voyez de suite où vous êtes, sans éprouver aucun de ces désagrémens qu'on rencontre si fréquemment aux autres eaux d'Allemagne, où l'on se trouve à table, ayant à droite un prince qui n'a peut-être pas 500 louis de rente, et à gauche un enseigne prussien ; ce qui

vous met dans la nécessité de répondre à la cordialité du premier par un froid silence, et à la *sabreuse arrogance* du second par un sourire de politesse. Pendant le dîner, un concert exécuté par un petit nombre d'artistes, mais d'une harmonie délicieuse, comme tous les concerts en Bohême, enivre les sens et vous fait oublier les quartiers de chevreuil, les jambons d'ours et les faisans : articles dont Napoléon reconnaissait tellement la supériorité, qu'il en faisait venir tous les ans à Paris, pour le service de sa table. Les vins du Rhin, de Champagne et surtout de Hongrie, sont servis avec profusion; car il faut rendre justice à la libéralité du gouvernement autrichien : s'il met des entraves au développement intellectuel de ses sujets, il sert de tous ses soins le développement de leur physique, et leur permet ce que refuse tout autre gouvernement, d'importer tous les vins étrangers qu'il croit nécessaires à leur jouissance. La conversation pendant le dîner ne roule jamais sur aucun sujet politique. Le Russe parlera de la dernière vendange de Hongrie, le général autrichien à grosse panse de l'agréable fumet

du faisan ; quant au Polonais, il ne converse qu'avec ses belles compatriotes, qui occupent le haut dela table. Un de ces personnages mérite pourtant votre attention : il a une figure riante, il parle couramment français, anglais et allemand. C'est une espèce de girouette dont le caractère est tout-à-fait incertain. Si vous êtes nouvellement arrivé, vous êtes sûr qu'il se placera à table vis-à-vis de vous. Tandis que le comte russe le traite avec beaucoup de civilité, le Polonais lui lance des regards furieux ; le général autrichien le contemple avec humilité ; et l'aide-de-camp de ce dernier, le riche et jeune comte N**, le traite assez lestement. Le personnage semble n'en tenir aucun compte. C'est un profond observateur, et si vous êtes étranger, vous pouvez être sûr qu'il vous surveillera très attentivement. Mais quel est donc cet individu ? c'est le conseiller du gouvernement de Bohême, B...C., l'espion impérial, qui passe la saison à Tœplitz aux dépens de sa majesté , qui y vit dans le plus grand style, qui est connu de tout le monde, qui est familier avec tous, et qui n'est terrible qu'aux inconsidérés. Vous le trouverez

partout, même dans les cercles particuliers de la noblesse; car, afin de montrer sa loyauté et son dévoûment aux intérêts du trône, elle croit nécessaire d'être dans les bonnes grâces de B..... C... et de ses pareils, qui fréquentent les villes où l'on prend les eaux.

Après le dîner, à cinq heures, vous êtes invité à faire une promenade dans les villages voisins, si le temps est beau; s'il est incertain, vous vous rendez au parc du prince Clary. On y remarque deux grandes pièces d'eau, sur lesquelles des cygnes se promènent majestueusement, et entourées de superbes tilleuls, de toutes sortes d'arbres de forêt et de beaux taillis. Deux personnes, quelque temps qu'il fasse, y font leur promenade journalière : la première, qui marche à grands pas, est d'une constitution frêle; sa figure longue et sans proportions est d'une expression sombre; l'autre est un petit homme à jambes minces, couvert de boue de la tête aux pieds, que son puissant compagnon tient toujours en haleine : c'est le roi de Prusse, qui ne manque jamais, après ou pendant

la pluie, de prendre cet exercice pédestre, au grand chagrin de son petit serviteur, le grand chambellan, prince de Wittgenstein, qui suit son royal maître, ou plutôt qui court après lui de manière à perdre la respiration. Le silence le plus absolu règne pendant la promenade : le souverain médite probablement quelque grande amélioration dans la tenue de ses troupes. Il expédia un courrier de Tœplitz à Berlin, il y a quelques semaines, pour changer la couleur de la dragonne des sabres : la diligence que fit ce courrier excita dans la ville et surtout à Vienne beaucoup d'inquiétude ; ce ne fut qu'au bout de huit jours que l'important secret fut connu.

Ces améliorations et le Joko de Paris sont, à ce qu'on dit, ses plaisirs favoris. Tout dernièrement et avant son départ de Berlin, il arriva un évènement qui ne causa pas peu d'inquiétude au monarque prussien. Il se promenait dans le parc, lorsque, à quelque distance du palais, un homme portant la main droite dans son sein s'approcha de lui. Frappé de terreur et pensant sans doute à

Sand, il fit sa retraite à grandes enjambées jusqu'au château, où, étant arrivé hors d'haleine, il donna l'ordre d'arrêter cet homme et de le fouiller. Il était tout tremblant dans ses appartemens lorsqu'il fut rejoint par son fils, le prince héréditaire, qui, s'avançant gravement vers lui la main dans le sein, en tira tout-à-coup une pétition, et lui dit d'un air sérieux : « Voilà le poignard qui devait trancher le fil de vos jours ». Le monarque confus jeta les yeux sur la pétition, ordonna les arrêts à son fils, et fit rendre la liberté au pétitionnaire sans cependant lui accorder sa demande.

Les Prussiens qui suivent le roi dans ses excursions font bande à part, et ce n'est pas une grande perte pour la société. Il n'y a qu'une voix sur l'insupportable arrogance de ces sabreurs. Il règne entre eux et les Autrichiens, principalement parmi les militaires, une violente jalousie que les premiers attisent sans cesse en se donnant des airs de supériorité, d'autant plus ridicules qu'ils ont une tenue pitoyable. Mais de quoi les uns et les

autres seraient-ils fiers? Ce sont deux peuples esclaves : l'un des fantaisies soldatesques d'un roi taciturne; l'autre des volontés d'un premier ministre *à la langue dorée.* Quant à la gloire militaire des deux nations, les Prussiens, il est vrai, ont gagné des victoires sous le grand Frédéric; mais avec un tel général, quels soldats n'en auraient gagné? Qu'ont-ils fait dans la guerre de 1790 à 1794? Et a-t-on oublié qu'en 1806, ils n'osèrent pas même faire face aux Français? L'Autriche a combattu, non sans gloire, pendant vingt-cinq ans; et, quoique souvent humiliée, ses armes ont reconquis leur réputation en battant Napoléon aux glorieuses batailles d'Aspern et de Wagram*. Celui-ci succomba sous le nombre en 1813 et 1814, lorsqu'il perdit l'appui de l'Autriche; et sans ces évènemens, Frédéric-Guillaume, le troisième du nom, ensemencerait un champ aux États-Unis; et son fils, au lieu de se moquer de son

* Voilà deux victoires, la dernière surtout, dont on ne se doutait pas en France.

père et de ses soldats, s'occuperait à faire fructifier son héritage.

Tœplitz, comme on le voit, a ses agrémens; tout y est réglé sur un excellent pied. On n'y est pas sujet aux exactions et à cette vénalité si communes dans les villes d'Allemagne qui ont la même destination. Vous n'y êtes pas ennuyé par ces musiciens ambulans qui vous obligent de fouiller continuellement dans vos poches, et de charrier avec vous les kreutzers, les groschens, et toutes ces sortes de mauvaises monnaies dont le pays est inondé; quand vous partez, vous payez une légère rétribution pour la délicieuse musique que vous avez entendue étant à table. La police autrichienne a du moins un bon côté : c'est l'attention qu'elle porte non-seulement au bien-être des voyageurs, mais encore à ce qu'ils ne soient pas la dupe de leur inexpérience. Les aubergistes, les cochers, et toute la séquelle de valets qui infestent les bains et les hôtels, sont ici honnêtes par nécessité : un aubergiste serait mis à l'amende sans merci, et un domestique chassé, s'ils se

permettaient d'*écorcher* trop scandaleusement un étranger.

La Russie, la Saxe et la Pologne fournissent généralement la partie féminine de la bonne compagnie de Tœplitz. Rien de plus séduisant et de plus dangereux qu'une Polonaise. Feu l'empereur de Russie en a fait la triste expérience avec la tante de deux belles demoiselles, qui étaient l'ornement des cercles de Tœplitz pendant le séjour que j'y ai fait. Le tribut payé en 1811, pour une année seulement, à la princesse M....y, épuisa tellement sa majesté impériale, que (à l'exception de quelques galanteries avec la dernière reine de Prusse), l'impératrice eut ensuite peu à se plaindre des infidélités de son mari. Aimez-vous à boire, fumer et entendre narrer pour la cent et unième fois le même exploit militaire? recherchez la société des Prussiens qui se rassemblent aux hôtels de l'Aigle ou du Sanglier-Sauvage. Ils vous diront quelles prouesses ils ont faites à Katzbach, à Bar-sur-Aube et à Montmartre, et comment ils empêchèrent que Wellington et son armée ne fussent taillés

en pièces à Waterloo : pour corroborer leurs récits, ils vous montreront un petit portefeuille, jadis rouge, où se trouvent les plans de ces célèbres batailles.

Les environs de Tœplitz, appelés le paradis de la Bohême, sont le point de réunion du grand monde pendant la belle saison. Plusieurs ducs, princes et comtes y passent l'été dans leurs châteaux ou maisons de campagne : plusieurs de ces édifices sont égaux, s'ils ne sont pas supérieurs, aux plus belles habitations de l'Angleterre. Les châteaux les plus remarquables sont ceux d'Eisenberg, Potselberg, Rotherhaus, Shoukof, et surtout celui de Raudnitz. Mais les vastes possessions qui en dépendent n'offrent pas ces scènes variées et embellies par un sens exquis de la beauté rurale, ces haies vives et si bien taillées, ces tapis de verdure et de gazon, arrosés par les mains de la nature, qui forment la perspective en Angleterre. On voit de beaux villages presque ensevelis sous des bois d'arbres fruitiers ; çà et là un superbe château, entouré de grands parcs dont la solitude n'est troublée que par le garde-chasse, s'élève à côté de l'humble chaumière.

Notre première excursion fut à Eisenberg, appartenant, avec le domaine de ce nom, au prince de Lobkowitz. On découvre le château après un trajet d'une lieue dans la forêt; trois avenues qui y sont coupées conduisent de la plate-forme âu sommet de la plus haute montagne des environs. Un troupeau de daims s'arrêta un instant à l'approche de notre voiture et se perdit ensuite dans l'épaisse forêt. Du milieu des bois s'élève orgueilleusement ce bel édifice de forme hexagone, à trois étages, avec des pavillons surmontés de coupoles. Deux balcons, supportés par des piliers d'ordre ionique, décorent la façade et l'entrée de la première pièce, qui est également ornée de colonnes du même ordre. On monte un double escalier qui conduit par deux voies au premier étage dont les appartemens, meublés avec une rare magnificence, sont exclusivement destinés au prince et à sa famille *. Le second étage est

* On voit dans le grand salon le portrait d'un de ses ancêtres, Bohuslaus de Lobkowitz, peint par Shretta.

réservé aux étrangers qui, même en l'absence du maître, sont reçus et traités avec une noble hospitalité. Le châtelain nous invita à passer la journée au château; il nous engagea même à attendre la chasse du daim qui devait s'ouvrir dans la huitaine, pour célébrer l'arrivée du prince. Cette chasse se fait en Bohême sans fatigue. On se borne à attirer sur les confins de la forêt, où s'embusquent les chasseurs, dix ou quinze de ces animaux, qui sont abattus ou plutôt massacrés au fur et mesure qu'ils paraissent. Un dîner et puis un bal terminent la fête. La perspective, prise du château, est vraiment imposante : au nord-est s'élèvent, dans les nuages, des tours qui, sous différentes formes, semblent encore être sous la puissance magique de Rubezahl, roi des Sudites; à l'est se montre l'Erzgebirge saxon, et au sud se déploie, comme un tapis, la belle Bohême, couverte de vieilles ruines, de châteaux, de villes et de villages. Le prince et sa famille visitent le château une fois l'année, et y restent un mois ou deux pendant la saison de la chasse. Cent mille acres de bois appartiennent au domaine, une

partie desquels est close et habitée par deux cent cinquante daims et chevreuils, et cinquante sangliers. Tous les trois ans, on ouvre une chasse aux daims à laquelle assiste la noblesse des environs. Cet établissement, qui en Angleterre exigerait une dépense annuelle au moins de 2,000 louis, coûte ici comparativement fort peu de chose. Le gibier est nourri de l'orge qu'on récolte dans les dix fermes du domaine : chacune de ces fermes est de vingt-cinq mille acres de terres labourables, de prés, de vergers et de plants de houblon. Elles sont situées de manière à être entourées de soixante villages qui dépendent du domaine; et les paysans qui les habitent sont tenus de labourer les terres, d'entretenir les routes, d'en faire de nouvelles et de servir les chasses. L'administration du domaine est surveillée par un directeur, et les forêts par un inspecteur : tous les deux sont responsables envers le gouvernement; le premier relativement aux ordres qu'il en reçoit et qu'il doit faire exécuter, l'autre pour la conservation des bois.

Les revenus de ce vaste domaine se composent

4.

du produit des champs, des forges de fer, des bois de construction, des dîmes sur les paysans, et des taxes qu'ils paient sur les ventes de leur propriété. Ils s'élèvent net à 125,000 francs; ajoutés aux revenus de cinq ou six autres domaines et du duché de Laudwitz, ils portent le revenu annuel du prince à 5 ou 600,000 francs de rente : somme plus que suffisante pour tenir en Autriche un grand état de maison. Il n'y a en Bohême, comparativement aux autres pays de l'Europe, que très peu de francs-tenanciers. Presque tous les grands propriétaires de terres sont en même temps possesseurs de domaines, et cèdent aux paysans qui relèvent d'eux une partie de ces terres; de manière que la noblesse terrienne de Bohême exerce sur ses tenans une influence bien plus forte que celle qu'exerce la même caste dans l'Autriche propre. C'est pourquoi le gouvernement sent la nécessité de la cajoler, et de réprimer ou d'aggraver ses moyens de rigueur, selon que les circonstances l'exigent.

La route qui conduit de Tœplitz à Carlsbad,

et qui est d'une étendue de dix lieues, est couverte de champs de blé : c'est la partie du royaume la plus fertile et la plus riche; les paysans qui l'habitent sont en général dans l'opulence. On trouve entre les villes de Saaz et Komotau le superbe château et le domaine, si fameux par ses chasses, du prince Schwarzemberg. Douze mille têtes de gibier, faisans et lièvres, tombent annuellement sous les coups de la grande et petite noblesse du voisinage. Carlsbad, une des villes les plus intéressantes de la Bohême et peut-être du monde, est située sur les limites de l'Erzgebirge. Nous arrivâmes le matin du second jour, après une marche de quarante-huit milles, à un plateau duquel on descend, par une route qui borde le flanc d'une montagne haute de dix-huit cents pieds, dans une vallée profonde : du haut de ce plateau le regard plonge sur la ville que l'on perd de vue à chacune des sinuosités de la route. Des arches de trente à cinquante pieds de haut s'élèvent des bas-fonds pour soutenir cette chaussée, et présentent un modèle d'architecture moderne qui, pour la solidité et la hardiesse, ne le cède à aucun des

travaux de ce genre sur le continent. Les voitures et les chars parcourent la descente avec une extrême rapidité, et on arrive à Carlsbad en quelques minutes sans se douter de l'espace qu'on vient de franchir. La largeur de la ville, qui est arrosée par la petite rivière de Kopl, est d'un quart à un demi-mille; sa longueur s'étend à un mille de distance dans la vallée. Les montagnes s'élèvent comme de puissantes murailles et dans une sauvage magnificence derrière les maisons dont le nombre est de trois cents. Près du pont de pierre, et presque au milieu de la ville jaillissent les eaux du Sprudel. Elles sont couvertes par une large rotonde où se rassemblent les *fashionables* de tous les pays, occupés à tremper et brûler leurs lèvres dans les eaux bouillantes de cette célèbre fontaine. Traversez le pont, une rue étroite vous conduira au Neubaum dont la source est fréquentée par les arrivans qui, après avoir avalé une rasade de ses eaux, se promènent à grands pas dans la longue galerie de bois qui longe les bords du Kopl. On commence généralement par boire huit verres, en ne mettant qu'un

quart-d'heure d'intervalle entre eux ; on va ensuite jusqu'à seize, et même jusqu'à vingt-quatre, quelques-uns desquels, à la fin du traitement, sont pris dans le Sprugel.

Ces bains sont le refuge des hypocondres, des gens incommodés de la rate, des misanthropes, et enfin des oisifs de toute espèce. La nature semble avoir choisi cette ville pour faire oublier à ces visionnaires les secousses d'une vie orageuse. Ses habitans sont doués d'un caractère doux et gai, qui semble fait exprès pour le soulagement des malades. L'espace étroit dans lequel cette jolie ville est resserrée fait de ses habitans dont le nombre est de deux mille, et des visiteurs qui sont à-peu-près aussi nombreux, une seule famille ; deux jours suffisent pour que vous y soyez connu de tout le monde. Les natifs, gais, aimables et infatigables pour satisfaire leurs hôtes, sont l'opposé de ceux de Tœplitz. On dit qu'ils se dédommagent des peines qu'ils se donnent pendant la belle saison en dépensant régulièrement chaque hiver, dans une vie joyeuse, ce qu'ils ont gagné

pendant l'été. Tandis qu'à Tœplitz les fashionables passent la matinée dans leurs lits, on voit ceux de Carlsbad accourir en foule vers les deux fontaines, et digérer par des marches forcées la dose prescrite. Les voitures qui sont indispensables dans la première de ces villes, sont rares dans la seconde à cause de ses rues étroites; on ne s'en sert guère que pour aller à Egra visiter le tombeau de Vallenstein, la victime de l'ambition et de la crédulité religieuse. Cependant la plupart des étrangers préfèrent parcourir les promenades, si belles et si ombragées qui entourent Carlsbad, ou gravir dans toutes les directions les rochers escarpés où est situé le temple de lord Finnlater; les habitans plus sédentaires se contentent pour promenade du parc qui s'étend de la partie élevée de la ville au Hammer. La vertu efficace des eaux de Carlsbad est trop bien connue pour que j'en parle. Elles furent découvertes par Charles IV qui, poursuivant un daim et étant sur le point de le percer de sa flèche, vit l'animal plonger dans un puits, d'où s'élevèrent des colonnes de vapeur. Les gens de sa suite cherchèrent en vain à lui

persuader que c'était le laboratoire de quelque magicien; l'intrépide monarque, supérieur à son siècle, examina la caverne avec beaucoup d'attention et dans tous ses détails, et répandit ainsi un des plus grands bienfaits sur tous les héros de la plume depuis le premier ministre *, jusqu'au pauvre auteur, qui, tout en bénissant cet endroit délicieux, se souviennent tous, non sans crainte, du congrès de Carlsbad.

Enchantés au-delà de toute expression de notre voyage, nous revînmes à Tœplitz par la même route. La meilleure manière de voyager en Autriche est d'avoir sa voiture et de se servir des chevaux de poste: le prix fixé pour deux chevaux est de 8 fr. 15 s. par dix milles. C'est la manière de voyager la plus usitée, attendu qu'on se procure des voitures à peu de frais; on ne voit guère sur les routes que les classes inférieures se

---

* C'est du rédacteur des actes du congrès que l'auteur veut parler. (*Note du traducteur.*)

servir de coches, ou plutôt, comme on les appelle ici, de diligences. La route de Tœplitz à Prague est de soixante-seize milles, et traverse Lobositz, Gitschin et Wellwarn. Un trajet de quelques milles conduit de là à la magnifique résidence d'été du prince de Lobkowitz, duc de Raudnitz. C'est un des plus beaux domaines de la Bohême: le château et le parc qui est garni de quatre cents daims, chevreuils et sangliers, sont de toute magnificence. Ces objets, joints à la perspective des environs, aux montagnes de Melnich couvertes de vignobles, au château de ce nom tombant en ruines, et à l'Elbe majestueuse, donnent tout à-la-fois au tableau une teinte de grandeur et de mélancolie inexprimable. Tout le pays présente l'image du calme et de la tranquillité, et offre un étrange contraste avec la belle variété de la scène et le caractère vif et rusé des habitans. Les vignobles de Lobositz, d'Aussig, de Melnich et de Raudnitz, furent plantés sous Charles IV, avec des plants de Bourgogne. Les villages ont conservé leurs mêmes limites depuis deux siècles. Les villes de Budin et de Leitmeritz que nous tra-

versâmes sont en assez bon état, et même supérieures aux villes allemandes du même rang. Il est vrai que les murs tombent en ruines, et indiquent à peine les limites, mais on y a suppléé en élevant une maison neuve aux extrémités. Il y a pourtant entre Budin et Leitmeritz, la forteresse de Maria Theresienstad qui, en temps de guerre, est gardée par douze cents hommes. Est-ce un bienfait pour le pays? Les maisons des paysans de la Bohême sont en général bâties en pierres, ou en briques cuites au soleil, et couvertes de chaume ou de lattes; celles des paysans riches le sont de tuiles; il n'y a que la principale chambre qui soit planchéiée.

Le gouvernement autrichien craignant, à cause de sa situation particulière, de réveiller l'énergie de ses sujets, et d'affaiblir par là leur obéissance, ne leur permet de prospérer qu'autant que cela est nécessaire pour qu'ils mangent, boivent, paient leurs taxes et aient en réserve quelques florins en cas de guerre. On ne pense pas à amasser, ou plutôt on présume que cela serait dange-

reux. N'est-il pas curieux de voir l'empereur donner son consentement à la fameuse banqueroute nationale, parce que son ministre Wallis lui représentait que l'extrême abondance du numéraire donnait à ses sujets de l'énergie et un caractère entreprenant qui pourraient exposer son autorité. D'un autre côté, si le fermier n'est pas en état de payer ses impôts, ce qui est maintenant le cas de plusieurs milliers d'entre eux, on lui accorde non-seulement un délai, mais une diminution, et il est très rare de le voir exproprier par le fisc.

Les paysans de la Bohême jouissent d'une certaine liberté: ils n'appartiennent point à leurs seigneurs comme en Hongrie; ils peuvent se marier et vendre leurs propriétés, mais ils ne peuvent pas acheter une seigneurie comme un domaine. Ils paient un impôt deux fois aussi fort que celui de leurs seigneurs, sur un nombre égal d'acres de terre; ils paient en outre des dîmes à ces derniers, ainsi qu'aux ministres du culte, et sont astreints à des corvées, eux et leurs familles, ainsi que leur bétail et leurs chevaux s'ils possè-

dent un attelage. Tous ces objets sont réglés par le tribunal suprême, agraire et aulique, sous la surintendance du comité de états du royaume, et ce tribunal délègue pour l'administration et l'exécution, un directeur des subalternes, un contrôleur, un secrétaire, des greffiers et des bedeaux. Le directeur soudoie ces employés qui, quoique sous la dépendance du possesseur du domaine, n'en sont pas moins responsables envers le gouvernement. Le directeur reçoit les impôts et en verse le produit à la caisse du chef-lieu du cercle. C'est lui qui fait exécuter les lois sur la conscription, qui est chargé des ponts-et-chaussées, d'alimenter l'armée et de diriger les mesures publiques concernant la classe des paysans; c'est lui enfin qui constitue l'autorité immédiate à laquelle ces derniers doivent s'adresser. Dans le cas où il abuserait de son pouvoir, le paysan a recours à une seconde autorité, soit au capitaine du cercle* qui réside au chef-lieu, et dont le rang équivaut

---

* La Bohême est divisée en seize cercles.

à celui de conseiller du gouvernement ,ou de colonel : il a sous ses ordres quatre commissaires et un certain nombre de greffiers. Le troisième tribunal où il peut encore appeler, est le gouvernement du royaume qui est présidé par le suprême *burgrave*, lequel a sous lui un vice-président et trente conseillers. Enfin le paysan a accès à la chancellerie aulique, présidée par le ministre de l'intérieur; et en dernier ressort, au conseil d'état, présidé par l'empereur lui-même, ou par le prince de Metternich en qualité de vice-président.

La justice s'administre à-peu-près dans les mêmes formes. Chaque grand domaine a un justicier qu'on choisit parmi les avocats et qui dépend également du propriétaire du domaine, en proportion du salaire qu'il en reçoit. Il est assisté d'un secrétaire et de plusieurs greffiers, et décide en première instance. Si les parties intéressées ne sont pas satisfaites, elle peuvent recourir à un second tribunal, appelé la cour d'appel, qui siège dans la capitale du royaume et se compose d'un président, d'un vice-président et de vingt-

cinq conseillers. Si cette cour confirme la sentence du premier tribunal, aucun autre appel n'est admis; si elle ne la confirme pas, les parties peuvent porter leur cause devant le suprême tribunal aulique de justice à Vienne, à la tête duquel se trouve placé le ministre de la justice. C'est ainsi que le gouvernement a pris soin de protéger les paysans contre l'oppression des seigneurs et des directeurs, et que les capitaines de cercles ou districts, dont dépendent les domaines du seigneur et les terres du paysan, présentent une force assez puissante pour réprimer les usurpations que la noblesse, aidée des directeurs, pourrait tenter sur ses vassaux. Malgré cela le nombre des supérieurs étant si considérable et le pauvre paysan devant obéir à tous; ses privilèges, tels qu'ils lui furent concédés par Joseph II, ne valent guère mieux aujourd'hui qu'un véritable esclavage.

Le caractère de ces paysans est tel qu'on doit l'attendre d'un peuple opprimé par une foule de maîtres dont le moindre d'entre eux prétend avoir

le droit de faire sentir sa supériorité : ce caractère a quelque chose de bas, de trompeur et de perfide. Leurs visages portent l'empreinte de la tristesse; ils sont indifférens aux offres, et à l'argent; et ils rejettent tous les argumens, excepté celui *ad hominem*. La musique est la seule chose qui déride leurs traits soucieux. C'est incroyable à quel point les basses classes sont émues par les charmes de l'harmonie : on les voit sur-le-champ changer de contenance, s'égayer, leurs yeux prendre de l'éclat et se remplir de feu et de sensibilité. Rien n'est comparable à la dignité de leur musique sacrée, et à l'effet extraordinaire qu'elle produit. Nous fûmes attirés à Raudnitz, dans une église de village, par les longues cadences et les accords solennels de l'orgue, auxquels se joignaient les voix de la congrégation. Les tons mélancoliques de la musique, et l'expression du recueillement fortement empreinte sur les figures des chanteurs, donnaient à l'ensemble un air imposant qu'il est impossible de décrire.

Les nations sclavonnes, russes, polonaises et

bohémiennes (5) sont célèbres par leurs talens en musique, particulièrement dans tout ce qui tient au genre sévère et au romantique. Il n'y a pas de peuple plus enclin au merveilleux et plus amateur de fables que les habitans de la Bohême. Sans être très superstitieux, ils croient avec ravissement aux faits héroïques qu'on rapporte de leurs ancêtres. Ils connaissent par tradition l'histoire de leurs premiers ducs, celles de Czech-Kroch, de ses trois filles et de la dynastie des Premists. Ils montrent au voyageur, sur la route de Tœplitz à Prague, une montagne aride et solitaire, où un de leurs premiers ducs, avec cinq cents de ses guerriers, dorment d'un profond sommeil, jusqu'au moment où l'explosion de la foudre les réveillera, pour venir délivrer leurs compatriotes du joug des étrangers, qu'ils appellent usurpateurs. Ils ont aussi leurs amazones, et on trouve près de Prague les ruines d'un château qui, selon la tradition, servait de résidence à ces héroïnes. Mais ce qui excite leur enthousiasme, plus que tout autre souvenir, c'est la mémoire de leur roi Charles IV, fils de Jean, qui fut tué à la

bataille de Crécy. On trouverait à peine un paysan qui ne connût pas exactement les faits et paroles de cet excellent prince, tandis qu'on demanderait vainement à deux millions et demi d'entre eux quel était le père de l'empereur actuel ; et ceci est d'autant plus extraordinaire que depuis la révolution de 1618, les monarques autrichiens ont fait tout ce qui dépendait d'eux pour exterminer chez cette nation tout esprit national. Les annales historiques et littéraires, pleines d'intérêt malgré les époques où elles virent le jour, furent non-seulement détruites par les auto-da-fé des jésuites (6); mais toute tentative d'écrire l'histoire impartiale du pays fut punie d'une manière à décourager l'écrivain le plus hardi. On raconte même qu'un prince de la maison de Lobkowitz, Bohuslaus, mourut dans un des donjons de l'Autriche, pour avoir essayé d'éclairer ses compatriotes. Ils ont aussi en Bohême, comme dans les autres pays catholiques, leur part de superstition ; et l'on voit des milliers de statues et de peintures grossières décorer les maisons, les rues et les routes. A l'exception de

la vierge Marie, tous ces emblèmes pieux ne représentent que des saints nationaux : les saints étrangers n'y jouissent d'aucune considération. J'exprimai mon étonnement de voir à Prague un peuple nombreux se presser vers la châsse de saint Jean Népomuch : c'est, me dit-on, le seul souvenir qui nous reste de notre existence nationale; et, en célébrant la fête du saint, nous célébrons celle de nos anciens et glorieux rois. Ils sentent vivement depuis long-temps qu'ils sont opprimés; et ils le sentent encore davantage aujourd'hui, sous le régime actuel. Le Bohémien est plutôt fanatique que religieux ou superstitieux. Leurs prêtres ont moins d'influence que dans les autres pays catholiques où les lumières sont au même niveau, malgré qu'antérieurement à Joseph II la Bohême fût couverte de couvens et de moines de toutes qualités, qu'y avait introduits Ferdinand II, afin de la mieux subjuguer. Le caractère soupçonneux de ce peuple ne lui fait voir dans les prêtres que les instrumens du gouvernement; et quoique les sectateurs de Jean Hus et de Jérôme de Prague aient été extirpés de la Bohême par le

feu et l'épée, et qu'ils y soient punis du fouet s'ils se laissent découvrir, il y a malgré cela un grand nombre d'habitans qui professent le luthéranisme. *

---

* Sur une population d'environ 3,350,000 habitans, on compte 3,240,000 catholiques, 37,000 réformés, 12,000 luthériens et 52,000 juifs.

CHAPITRE III.

Prague.—Diète de Bohême.—Noblesse de la Bohême.—Théâtre particulier du comte Claru Gallas.—Conservatoire de musique.—Institution des arts et des sciences.—Musée.—Université.—Système d'éducation dans l'empire autrichien.—Ses conséquences.—Police secrète.

La vue de Prague, prise de la route de Tœplitz, présente un aspect imposant. On y arrive par une vallée dont l'étendue est de cinq milles et qui s'élève en amphithéâtre vers l'ouest : elle se termine par une éminence qui traverse obliquement la ville dans toute sa largeur. Le château impérial, qu'on voit à une distance de dix milles, et dont les proportions sont colossales, est situé sur le sommet de cette éminence. On entre dans la ville par un faubourg assez mesquin et par une porte délabrée qui conduisent dans une rue, où de nom-

breuses cuisines, sur le devant des maisons, frappent désagréablement l'odorat : cette rue aboutit à une tour gothique qui sépare la vieille ville de la nouvelle, bâtie par Charles IV. Deux rues divergentes, larges de cent cinquante à deux cents pieds, se présentent devant cette tour : c'est la partie la plus régulière de la ville; elle se compose presque entièrement de palais et de quelques hôtels, parmi lesquels on distingue celui du Cheval Noir. De cet hôtel, où les étrangers descendent ordinairement, on prend un valet de place qui, soit dit en passant, n'est qu'un espion, pour parcourir la ville; on passe sous la porte de la tour déjà mentionnée, et on entre dans une autre rue dont les dimensions irrégulières annoncent le douzième siècle, et les bâtimens qui la décorent le seizième : elle mène à la grande place du marché de la vieille ville. La maison de ville, devant le portail de laquelle tombèrent tant d'illustres têtes, par suite de conspirations mal combinées contre la maison d'Autriche, est un vénérable monument du treizième siècle. L'architecture ancienne et majestueuse des maisons en

général, et particulièrement celle de l'église de Tein, inspire une sorte de respect. Elle est surmontée de deux clochers d'environ deux cent vingt pieds, l'un desquels perdit, par les effets de la foudre, sa couverture d'ardoise, qui depuis a été remplacée par une toiture de bardeaux de fort mauvais goût. La partie inférieure de l'église est presque entièrement cachée sous un amas de maisons qu'on est obligé de traverser pour y entrer : l'intérieur dans lequel, parmi d'autres monumens on distingue celui de Tycho-Brahé, a une ressemblance frappante avec celui de Notre-Dame de Paris. Après avoir parcouru un labyrinthe de rues étroites et tortueuses , qui indique évidemment que le fondateur de cette ville célèbre, le duc de Premist, n'était qu'un mathématicien, on arrive au palais du comte Claru Gallas, le plus noble édifice de Prague, et bâti par un de ses ancêtres, d'après les plans de Michel-Ange. Sa forme consiste en une belle façade flanquée de deux ailes. La principale entrée est ornée de quatre cariatides qui supportent les balcons; les parapets sont décorés de statues au-dessous du médiocre. L'ar-

chitecture, la sculpture et les embellissemens accessoires se réunissent pour faire de ce palais l'une des plus belles demeures de la haute noblesse. Une rue plus irrégulière, s'il est possible, que celles dont j'ai déjà parlé, se prolonge devant le collège des jésuites qui ne renferme pas moins de deux grandes églises et de cinq chapelles. On arrive au pont, dont la construction est défigurée par vingt-huit statues grossièrement sculptées, après avoir traversé la porte d'une seconde tour que les étudians défendirent avec succès en 1648 contre les Suédois; enfin une troisième porte qui réunit deux tours gothiques, protectrices de ce côté du pont, se présente à la vue. C'est ici que commence la petite ville, bâtie sur un terrein élevé qui conduit à une grande place où aboutit une file de magnifiques palais. Cette place se divise en deux parties, dont l'une renferme un second collège de jésuites, presque aussi vaste que le premier, et l'autre les tribunaux et la cour de justice de la noblesse. Une suite de magnifiques palais se trouve à la suite de cette place et en tournant à droite, on se trouve devant le palais impérial dont l'en-

semble se compose d'une belle façade, et de deux ailes colossales. L'aile méridionale s'étend sur la hauteur, et forme, avec le chapitre des Dames-Nobles et le palais du prince de Lobkowitz, une ligne directe qui se prolonge au-delà de mille verges. Sur la façade tournée vers l'occident, s'ouvrent trois portes surmontées des armoiries de l'Autriche et de la Bohême. Celle du milieu sert d'entrée à une vaste salle qui conduit par deux beaux escaliers aux appartemens impériaux. On traverse une belle salle des gardes, une première, une seconde et une troisième anti-chambre, avant de pénétrer au salon d'audience. Les appartemens sont très élevés, peints à fresque, et ornés de tableaux flamands; mais à l'exception d'un immense lit de parade, surmonté d'un dais, et couvert de coussins et de matelas de damas rouge, on n'y voit aucun meuble. Pour se rendre à la salle des séances de la diète, on passe par un corridor, sur la gauche duquel se trouve la chapelle impériale. C'est le 15 août que je visitai ce palais, et la diète était rassemblée. Une haie de milice nationale garnissait les avenues du château, les cours

intérieures et l'escalier qui conduit à la salle des séances, vaste salle carrée qui a deux entrées. En face de celle réservée aux membres seuls de la diète, s'élève une plate-forme avec un fauteuil surmonté d'un dais. Comme le suprême burgrave, qui présidait la diète n'avait par sa naissance que le rang de comte, le dais était relevé le long de la muraille; si ce personnage eût été prince, le dais eût été sur sa tête. Lorsque les commissaires impériaux entrent dans la salle, l'assemblée entière se lève et se tient debout, et le président descend trois pas de la plate-forme pour les complimenter; après quoi les membres prennent place. A droite du président, siège, comme primat du royaume, l'archevêque en grand costume et décoré de l'insigne d'un des ordres de l'empire; viennent ensuite trois évêques revêtus de robes de pourpre et les abbés en robe de soie noire et blanche, avec leurs chaînes d'or et leur crosse. Les sièges de face sont occupés par les seigneurs du royaume formant le second ordre, et revêtus du costume national, habit rouge, brodé en argent, épaulettes du même métal, culotte blanche, bas de soie blancs, et

chapeau à cornes garni d'ornemens d'argent. Plusieurs d'entre eux sont décorés; presque tous portent la clef de chambellan. Les chevaliers vêtus, de la même manière, et les représentans des villes, en costume noir, occupent les bancs de la gauche. Le président s'adresse d'abord au prince-archevêque et aux seigneurs spirituels, en langue bohémienne, ensuite aux seigneurs temporels du royaume, aux princes, comtes, barons, et finalement aux chevaliers et aux représentans. Quand les complimens sont terminés, un secrétaire donne lecture du message impérial, dont le but est d'annoncer quels sont les impôts qui doivent être levés sur le royaume pour le service de l'année suivante. Ce message fut reçu avec une profonde et silencieuse démonstration d'humilité; le président demanda alors si quelque membre avait des propositions à faire pour le bien de l'état; personne ne répondit, il remercia l'assemblée, au nom du souverain, de son exactitude à remplir ses devoirs, et la congédia.

Cette cérémonie pompeuse est tout ce qui

reste de la constitution dont jouirent les Bohémiens pendant trois siècles : ses formes sont restées les mêmes, mais l'esprit n'y est plus. Il se tient exactement deux diètes chaque année : l'une régulière, et l'autre extraordinaire. On les convoque par une invitation impériale; savoir : aux prélats du royaume, comme composant le premier ordre; aux seigneurs et chevaliers propriétaires de domaines, comme formant les second et troisième; enfin, aux quatre villes de Prague, Budweis, Pitzen et Koniggratz, comme constituant le quatrième : les citoyens de ces villes ont le droit d'acheter ou de posséder des domaines, et le privilège de se faire représenter par leurs bourgmestres ou échevins. Deux commissaires, pris parmi les seigneurs et les chevaliers, sont choisis par l'empereur pour le représenter. Ils arrivent de chez le suprême burgrave à la diète, dans un carrosse de parade à six chevaux. La puissance réelle des états de la Bohême est maintenant limitée à la répartition des impôts, et à une certaine juridiction qu'ils font exercer par un comité composé de huit membres pris parmi les

quatre ordres et confirmés par l'empereur. Les monarques autrichiens ont pensé qu'il était nécessaire de ménager les sentimens d'une nation, qui sent encore vivement tout le prix de son ancienne liberté et de son existence politique ; aussi est-il juste de dire que le sort des paysans s'est beaucoup amélioré, surtout depuis le règne de Joseph II. Auparavant les libertés constitutionnelles étaient entièrement dans les mains de la noblesse, du pouvoir de laquelle on peut se former une idée par les étranges privilèges dont elle jouissait : chaque seigneur avait, entre autres, celui de disposer de la virginité des filles de son domaine ; tout paysan, le jour de son mariage, étant obligé d'amener à une certaine heure son épouse à la porte de son seigneur, et de venir la rechercher le lendemain matin. L'abolition de cet usage, et l'extinction d'abus remplacés par d'autres abus, n'offrent pas à ce peuple une compensation assez forte pour la perte de son existence nationale ; il est impossible qu'il soit favorablement disposé pour les souverains qui l'en ont dépouillé. Il existe une différence frappante dans le

patriotisme des Bohémiens et des Autrichiens. Tandis que ces derniers, à l'exception pourtant de quelques avocats et de quelques politiques, s'occupent à peine de ce qui se passe dans les assemblées des états, qui leur paraissent du reste, dans la situation actuelle des choses, plutôt nuisibles qu'avantageux; les autres s'enquièrent avec une inquiète curiosité sur quoi ont roulé les débats de la diète, et s'affligent lorsqu'on leur répond qu'il n'y a été question que d'impôts.

Pour connaître toute la force des sentimens qu'inspire le patriotisme, il faut observer les Bohémiens, les Polonais et même les Hongrois. On ne prononce pas devant eux le nom d'un peuple libre, on ne parle pas des franchises dont jouissent les Anglais, sans qu'ils ne changent de figure et qu'ils ne baissent tristement les yeux. Est-il question de leur pays, des batailles où ils ont combattu pour une cause qui ne les intéressait pas, des armées qu'ils ont été obligés de recruter et de payer pour consommer leur propre ruine, de cette famille qui les domine et qui leur

est étrangère, comme elle est étrangère à leurs intérêts, malgré un règne de plusieurs siècles, et qui dans sa stupide imprévoyance, ne s'applique qu'à les rendre esclaves, à tarir les sources de la prospérité publique; vous les voyez aussitôt devenir sombres, et se livrer même à des mouvemens de fureur. Ces sentimens de patriotisme, si fortement imprimés dans le caractère des nations slavonnes, les portent à haïr tous les étrangers et principalement les Autrichiens.

Les Polonais qui sont sous la domination de l'Autriche conviennent franchement que leur condition est bien meilleure que celle de leurs compatriotes qui sont sous le joug des Russes. Mais l'idée seule d'être gouvernés par des étrangers appartenant à des contrées lointaines, suffit pour les mettre hors d'eux-mêmes. On n'a pas oublié qu'ils se levèrent en masse contre les Autrichiens dans la désastreuse guerre de 1809, préférant, au lieu de leur céder, se soumettre au sceptre tyrannique de la Russie, dont ils considèrent la population comme des frères.

Nous visitâmes la salle de la diète après que la séance fut terminée. C'est d'une des fenêtres de cette salle qu'en 1618 les comtes Slawato et Martiniz, commissaires de l'empereur, furent précipités par les partisans du palatin Frédéric. Ce moyen expéditif de prouver leur patriotisme n'eut pourtant pas le succès qu'ils en attendaient : les commissaires impériaux ne périrent pas, malgré la hauteur de leur chute; ils durent leur salut à un fumier sur lequel ils tombèrent.

On entre dans la cathédrale de Saint-Vitur, qui est située au centre du château impérial, par la troisième cour. Elle n'est pas grande, mais ses décorations sont si belles, ses colonnes et ses arches si noblement construites, et ses bas-reliefs si supérieurs à ceux des autres monumens gothiques, qu'on ne peut s'empêcher de se faire une haute idée de la splendeur de la Bohême sous le règne de ses anciens rois. Si ce n'est pas la plus belle église gothique du continent, c'est certainement la plus jolie. Elle fut commencée et achevée sous Charles IV dont le tombeau est près de

la principale entrée. Deux statues de marbre, représentant l'empereur et l'impératrice, sont étendues, les mains croisées, sur le mausolée : leurs têtes sont couronnées; et à leurs pieds on voit un lion debout, à double queue, figurant les armoiries du royaume. Plus loin sont les tombeaux des empereurs Mathias et Rodolphe, les deux derniers rois de la Bohême qui résidèrent à Prague. Sur la droite est la châsse de saint Jean de Népomuch, confesseur de la femme de Wenceslas-le-Cruel, fils de Charles IV. Ce prince dans un accès d'ivresse et de jalousie le fit jeter dans la Moldau, parce qu'il refusait opiniâtrément de révéler la confession de la reine. Saint Jean fut naturellement canonisé; et on montre aux pieux croyans sa langue qui, *sans doute par miracle*, s'est conservée fraîche depuis plus de trois cents ans. L'or et l'argent qui ornent cette châsse sont estimés à 100,000 francs. Quand le bruit se répandit, que l'église qui la renferme allait subir le même sort que les autres églises qu'on venait de dépouiller, on vit des milliers de Bohémiens abandonner leurs maisons et dire adieu au sol de la

patrie. Le silence sombre et menaçant des pélerins sauva ce trésor : le gouvernement crut qu'il était prudent de ne pas exaspérer un peuple déjà trop opprimé, et l'ordre de spoliation fut révoqué. Du même côté se trouve la loge impériale et la chapelle du premier duc chrétien, saint Wenceslas, qui paya de sa vie sa nouvelle croyance : il fut assassiné par son frère Boleslaus, à l'instigation de Drohomira, sa mère.

La place qui s'étend devant la façade du château impérial est embellie par plusieurs palais, dans le nombre desquels on remarque ceux du duc de Reichstadt et de l'archevêque : le premier servit de résidence à l'empereur Alexandre, et l'autre au roi de Prusse, pendant le congrès de Prague.

Le coup-d'œil de la terrasse du château embrasse toute l'étendue de la ville. Les nombreuses églises, les tours, les palais, le pont dont la teinte grisâtre atteste le passage des siècles, la large rivière couverte de jolies îles et de parcs,

forment un tableau noble et ravissant : c'est l'image frappante d'une hiérarchie, jadis formidable, et d'une noblesse encore riche, se débattant contre la décadence de leur pays et de leur puissance passée. On compte en Bohême environ quarante familles anciennes qui constituent l'aristocratie principale du royaume. C'est entre elles que se divisent, y compris les propriétés des paysans qui relèvent d'eux, à-peu-près les deux tiers de toute la propriété terrienne. Les familles les plus distinguées sont celles des princes de Lobkowitz, Schwarzemberg et de Ruisky; des comtes Haw, Clow, Chortiniz, Schleck, Chotirk, Webno, Wrbtz, Kollowrat, Ezurin, Waldstein, Sternberg et Nostiz. Elles sont considérées comme familles bohémiennes; tandis que les princes Lichtenstein, Ditsichstein, Colloredo, Mansfield, Auersperg, Windischgratz, Clary, Kaunitz, Salm et Thurn, malgré qu'ils soient grands propriétaires en Bohême, ne prennent rang que parmi les familles autrichiennes. La plupart de leurs domaines sont des donations de l'empereur qui voulut, par ces *moyens d'amalgame*, humilier la fierté de la no-

blesse nationale, et y réussit. Les chefs de cette noblesse prirent pourtant une part très active à la funeste guerre de 1809, en transformant leurs paysans en soldats, en les équipant et en se plaçant eux-mêmes à leur tête ; mais les sommes immenses qu'ils dépensèrent alors, ainsi que dans les guerres subséquentes de 1813 et 1814, les nouveaux impôts dont ils furent accablés même après ces guerres, les conséquences naturelles du mauvais système financier d'un premier ministre prodigue, sa politique secrète et son pouvoir étendu, ont puissamment contribué à les affaiblir, et à abattre leur courage.

La Bohême est sans contredit la province la plus opprimée de l'empire d'Autriche. Quoiqu'elle ne contienne avec la Moravie que cinq millions d'habitans, ce qui forme la sixième partie de la population de l'empire, elles n'en ont pas moins à payer, à elles deux, le tiers de toutes les contributions et de toutes les dépenses, et à fournir plus de troupes que la Hongrie qui renferme dix millions d'habitans. Ce qui ajoute à la mortification

de ce peuple, c'est l'indifférence que le gouvernement témoigne pour ses intérêts. L'Elbe, la principale rivière de la Bohême, traversant les plus fertiles contrées de ce royaume, il était permis aux habitans d'espérer qu'ils auraient un moyen facile de faire parvenir à Hambourg, par la navigation, les produits de leur territoire. Le traité conclu à cet effet par le diplomate autrichien qui préside maintenant la diète germanique à Francfort et qui est un des favoris de Metternich, prouve évidemment qu'il a été dicté par une politique ombrageuse qui craint de mettre cette nation trop en contact avec les Allemands. C'est pour cela en partie que Metternich et le système actuel ne sont pas vus d'un œil favorable par la noblesse nationale, et qu'elle se trouve en opposition avec sa politique.

Nous nous rendîmes, le jour qui suivit notre arrivée, au théâtre particulier du comte Claru Gallas. C'est un seigneur dont les sentimens patriotiques et les efforts constans pour alléger le poids accablant du despotisme, méritent les louanges

universelles. On jouait la Marie Stuart de Schiller. Je fus particulièrement frappé du talent de la comtesse Schliel qui jouait le rôle d'Elisabeth ; et je ne crains pas de dire que mistress Siddons elle-même n'aurait pu s'empêcher de lui rendre l'hommage qu'elle mérite, pour représenter, d'une manière si distinguée, le personnage orgueilleux de cette reine si prude et si égoïste. Je vis ensuite jouer le Torquato Tasso de Gœthe, dont le sujet offre le tableau inimitable de la vie du grand monde. Il est impossible de mieux peindre les nuances délicates d'un amour réprimé par l'orgueil et les dédains ridicules de l'homme de cour, et de mieux les exprimer que le prince de Thun Tanis, et le comte de Thun. Il est vrai qu'ils se trouvent dans leur sphère, et que leur jeu ne saurait être plus naturel. Il paraîtrait sans doute étrange de voir des seigneurs et des femmes de qualité monter sur les planches et chausser le cothurne, si l'on ne savait pas que l'empereur a fait mutiler et même prohiber la plupart des ouvrages de Schiller, malgré qu'ils soient joués à Vienne, dans la crainte que ses sujets de Bohême ne pris-

sent trop de goût aux représentations de ces ouvrages, et que pour jouir des chefs-d'œuvre de ce grand maître, il ne restât à la noblesse d'autre moyen que de les représenter elle-même sur un theâtre particulier. On n'admet du reste dans l'enceinte de ce théâtre que la plus haute société, et les étrangers présentés dans les salons.

L'opéra public est au-dessous du médiocre, et l'orchestre sans rivaux. Les Bohémiens ont l'oreille singulièrement fine pour tous les instrumens de musique, et exécutent *con amore.* Lorsque Mozart eut terminé Don Juan, son chef-d'œuvre, il se hâta de se rendre à Prague pour le mettre sous les yeux du public, disant que c'était là le seul juge en état d'apprécier son ouvrage. L'enthousiasme augmentait à chaque représentation; mais cette belle production fut froidement reçue à Vienne. L'empereur Joseph qui assistait à la première représentation fit appeler Mozart et lui dit: « Votre musique est belle, mais elle est trop chargée de notes.—Il n'y en a qu'autant qu'il en faut », répliqua l'artiste offensé. (7)

La noblesse de Bohême, connaissant le penchant et le goût de la nation pour la musique, a fondé une institution qui fournit non-seulement les premiers virtuoses de leurs chapelles, mais qui mérite encore la reconnaissance des amateurs de l'Europe entière. Soixante élèves des deux sexes sont instruits dans les différentes branches des musiques vocale et instrumentale, par douze maîtres salariés par les fondateurs. Parmi les grands sujets qui sont sortis de ce conservatoire, on cite madame Sontag.

L'académie des arts et sciences a aussi été fondée par la noblesse, qui l'a elle seule soutenue. Elle est dirigée par le chevalier Gerstner, homme célèbre dont les rares connaissances en mathématiques sont connues. Les fourneaux de Genitz, d'Horsowitz et de Purglitz, la route de Carlsbad, et plusieurs monumens publics sont ses ouvrages (8). Il a sous ses ordres huit professeurs; le nombre des élèves est de cent cinquante. On leur enseigne principalement toutes les branches des mathématiques.

Le musée de Prague renferme une collection précieuse d'antiquités bohémiennes et saxonnes ; outre des manuscrits et des ouvrages de peinture et de sculpture, on y trouve des armes offensives et défensives, telles que des boucliers et des épées d'une dimension extraordinaire, un des souliers de Prémitz, le premier duc de la Bohême et plusieurs autres curiosités. Le salon où les produits de l'ancienne littérature sont déposés est fort intéressant. La Bohême eut dans le quatorzième siècle ses historiens, ses docteurs, ses légistes, ses théologiens et ses poètes dont les ouvrages qui auraient pu répandre quelque clarté sur cette époque ténébreuse sont ignorés du reste du monde. Écrits dans le vieux langage du pays, et destinés sans doute à ne jamais voir le jour, ce ne sont que de vaines et inutiles richesses. Parmi les peintres dont les tableaux décorent le musée, Raphaël, Mengs, Siretta et Brandt tiennent le premier rang. On y remarque surtout un tableau de Salvator, un Joseph peint par Siretta, dont le coloris et la vérité d'expression sont admirables, et un autre Christ de Brandt : vu de près, ce der-

nier tableau présente un chaos de couleurs faisant l'effet d'un barbouillage d'enfant, mais, à quelque distance, il offre le symbole le plus noble et le plus imposant de la divinité. C'est encore aux seigneurs que la Bohême est redevable de ce monument national des arts et des sciences. Ils en entretiennent la splendeur en mettant à contribution leurs galeries, leurs salles d'armes et leurs bibliothèques. Ils ont rassemblé à grands frais, depuis la fondation du musée qui remonte à 1818, les restes de la grandeur passée des parties les plus reculées de l'Europe, surtout de la Suède et de la Russie; et quoique le moment de les mettre en évidence ne soit pas arrivé, ils ne désespèrent pas que des temps plus heureux en ameneront l'époque.

Sous Charles VI et ses successeurs, on comptait jusqu'à trente mille étudians à l'université de Prague; aujourd'hui il n'y en a que mille (9). Ils y reçoivent l'instruction qui fut prescrite aux professeurs par le souverain, lorsqu'ils furent admis en sa présence en 1825. « Je veux que mes su-

jets, leur dit-il, apprennent tout ce qui est à l'usage de la vie ordinaire, et notamment ce qui doit les attacher à ma personne et à leur religion. Je n'ai pas besoin de professeurs qui leur rempliraient la tête d'un tas de sottises dont les fruits ne tendent qu'à troubler la cervelle des jeunes gens d'aujourd'hui ». La seule science dont l'étude soit libre est la médecine; les autres reçurent en 1822 un échec dont elles se ressentiront profondément tant que se prolongera le règne de l'empereur actuel. Parmi les membres de l'université, on distinguait, comme un des plus savans, le professeur de philosophie Bolpano. Quelques ouvrages qu'il a publiés respirent le patriotisme le plus pur et les sentimens les plus généreux : il fut soudainement arrêté, livré à un tribunal ecclésiastique présidé par l'archevêque, et obligé de se défendre de l'accusation d'hétérodoxie portée contre lui. Le digne prélat, homme simple et bon, et généralement estimé, se trouva, comme on doit bien le supposer, fortement embarrassé pour instruire ce procès dogmatique, dont le pape lui-même, avec toute son in-

faillibilité, n'aurait pu venir à bout. Il réussit cependant à purger le professeur du crime dont on l'accusait, mais tous ses efforts réunis à ceux de la noblesse ne purent obtenir qu'il fût rendu à sa chaire de philosophie : « Ne me parlez pas de lui, disait l'empereur à la princesse de L....y qui intercédait en sa faveur; il a des principes dangereux et extravagans ». Un de ses disciples, professeur de théologie au séminaire de Leitmeritz, alla plus loin que lui, en affirmant dans une de ses leçons que les doctrines qui sont incompatibles avec la raison humaine ne peuvent être fondées sur des préceptes divins. Ce raisonnement hardi fut à peine connu dans la capitale, que M. Friut, confesseur de l'empereur, et deux commissaires se rendirent au séminaire, et firent arrêter et conduire sous escorte le pauvre professeur à Vienne, où il fut mis en prison avec les Ligoriens. L'évêque sous les yeux duquel ce scandale s'était passé fut privé de son siège et envoyé dans un couvent de capucins. Ces trois exemples suffirent pour guérir l'ardeur des savans : ils ne s'écartent plus maintenant de la méthode prescrite.

Comme le système d'éducation est le même dans tout l'empire autrichien, je vais donner une idée succincte de celui qui se pratique en Bohême. On y compte, outre l'université de Prague, trois lycées ou collèges, et vingt-cinq gymnases ou écoles latines. L'université est gouvernée par un grand recteur dont le titre est purement honorifique, et par quatre directeurs, deux desquels, savoir ceux qui occupent les chaires de philosophie et de théologie, sont pris parmi le clergé : les uns et les autres ne restent en charge qu'une année. Les directeurs des lycées et des gymnases appartiennent également au clergé. Ils relèvent tous d'un conseiller de gouvernement, à qui ils rendent compte de leur mission. Les écoles élémentaires sont aussi sous la direction suprême d'un membre du clergé qui est aussi responsable vis-à-vis du gouvernement(10). Toute éducation particulière est interdite. De l'école élémentaire l'écolier passe à l'école latine, cependant les quatre premières années il suit un cours de latin et de théologie ; les deux années suivantes il traduit des extraits des auteurs latins, et étudie les élémens de la langue grecque.

La religion, les mathématiques, la géographie et l'histoire occupent chacune deux heures par semaine. Chaque gymnase a un préfet, six professeurs et un précepteur de théologie. Il faut six ans pour terminer ses études au gymnase; on entre ensuite à l'université. La première année est consacrée à la philosophie, la théologie, l'histoire, les mathématiques et le grec; la seconde est destinée aux mêmes exercices, à l'exception des mathématiques, auxquelles on a substitué la physique et l'astronomie; enfin la troisième à l'étude de l'histoire de l'empire germanique. Il n'est permis ni aux professeurs ni aux étudians d'intervertir l'ordre des études. Ces trois années révolues, l'écolier choisit entre la jurisprudence, la théologie et la médecine. S'il se décide pour les deux premières, il doit continuer ses études pendant quatre ans, et trois ans pour la dernière : de telle sorte qu'un cours complet d'études se prolonge de treize à quatorze ans. Les livres d'étude pour les différentes classes dont je viens de parler, excepté ceux de médecine, sont des compilations faites à Vienne, sous la direction de la commission aulique, chargée de

l'instruction publique, et soumises ensuite aux mutilations que l'empereur, ou un conseiller de la cour nouvellement élu, jugeront à propos de leur faire subir. Jamais compositions plus stupides, ou extraits plus informes, ne sortirent des presses de l'imprimerie; cependant les professeurs, sous peine de perdre leurs places, sont obligés de les adopter aveuglément.

A Pâques et à la fin d'août, l'écolier est examiné. Si on le trouve assez instruit, il est admis au commencement de l'année suivante dans une classe plus élevée; sinon il est renvoyé jusqu'à ce qu'il possède ses leçons par cœur. Un jeune homme qui a parcouru cette longue carrière scolastique peut avoir acquis une connaissance superficielle des choses qu'on lui a apprises; mais en somme il ne sait rien. Il oublie régulièrement dans une classe ce qu'il a étudié dans l'autre, car c'est en vain qu'on tenterait d'assujétir les facultés intellectuelles à des règles fixes. L'écolier pendant le terme de ses études est surveillé avec un rigoureuse attention; ses professeurs sont autant d'espions,

ex officio, et il est obligé de se confesser six fois par an au prêtre qui le dirige dans ses exercices théologiques. Ses habitudes, ses inclinations, ses bonnes et mauvaises qualités, tous ses mouvemens enfin sont observés et soigneusement consignés dans un livre qui est déposé aux archives du collège, et copie est envoyée à Vienne et au gouvernement central de la province. A mesure qu'il avance dans ses études, la surveillance augmente; on observe plus attentivement quelles sont ses lectures de prédilection et le jugement qu'il porte sur les auteurs classiques. On a soin surtout de connaître ce qu'il pense de Caton et de Brutus; l'opinion qu'il manifeste sur ces hommes célèbres n'est pas la partie la moins intéressante ni la moins négligée de son article. S'il embrasse la jurisprudence l'examen devient encore plus sévère; et ses principes sur les droits naturels de l'homme et du souverain sont attaqués sous mille formes et sous mille prétextes.

Quand l'éducation d'un étudiant est achevée, soit qu'il ait embrassé la carrière des lois ou la

théologie, il se trouve entièrement dans la dépendance du gouvernement; sa vie passée sert de guide à ceux qui doivent le pousser. A-t-il donné le moindre sujet de se défier de lui, ou montré la moindre tendance à des idées libérales? il peut compter, que plus ses talens sont élevés, moins il sera jugé capable de servir l'empereur, ou de recevoir une patente d'avocat. S'il s'adresse au gouvernement de sa province pour obtenir un emploi médiocre, ses supérieurs le surveilleront sans cesse, et s'il a le malheur de tenir un propos indiscret, il suffira pour entraver son avancement ou même pour lui faire perdre son emploi : car il ne peut espérer aucune indulgence de ses chefs, attendu qu'elle serait considérée comme une adhésion qui entraînerait également leur chute.

Il y a dans chaque département, parmi les conseillers et les assesseurs, au moins deux espions qui correspondent régulièrement avec le chef de la police suprême à Vienne, ou avec l'empereur lui-même. Deux mois avant mon arrivée à Prague, un des conseillers du gouvernement, de la

classe la plus distinguée, exprima son opinion dans une des séances du tribunal présidé par le chef du royaume, le suprême burgrave, au sujet d'une discussion sur les droits des produits importés. Il saisit cette occasion pour s'étendre d'une manière claire et concise sur toutes les conséquences du système actuel, concluant par dire qu'il n'était point en harmonie avec l'état des manufactures. A l'époque où cette discussion eut lieu, il venait d'être proposé par le département suprême des finances pour en faire partie en qualité de conseiller aulique. Il était accepté par le conseil d'état, il ne manquait plus que la signature de l'empereur pour sanctionner sa nomination. Quel fut son étonnement lorsque, huit jours après, il apprit que la place avait été donnée au plus jeune conseiller, et que le brevet de ce dernier, signé par l'empereur, était accompagné d'une note de sa main, conçue en ces termes : « qu'un homme « qui avait plus d'égards pour l'esprit du temps « que pour la volonté expresse de son souverain « devait faire un mauvais conseiller de cour ; qu'il « ne fallait à sa majesté que des sujets dévoués et

« non des raisonneurs »! On ne trouverait pas un conseiller du département de la justice qui osât demander à un conseiller des finances quelles sont les mesures adoptées dans son département, quoiqu'il puisse être appelé à devenir son collègue d'un instant à l'autre: sa demande serait taxée d'indiscrétion dangereuse au bien du service. Quand le comte O'Donnel, ministre des finances, mourut, l'empereur, qui se trouvait alors à Prague, jeta les yeux, pour le remplacer, sur le comte Wallis, chef de l'administration du gouvernement de Bohême. Il le fit appeler et lui dit: « Je veux récompenser vos « fidèles services : O'Donnel est mort, je vous ai « désigné pour lui succéder. — Je supplie votre « majesté, répliqua le comte, de considérer que « je ne me suis jamais occupé de finances; et que « je suis dans la plus profonde ignorance sur cette « matière. — C'est justement ce qu'il me faut, reprit « l'empereur; je veux que chacun se mêle de ce « qui le regarde. Vous apprendrez votre métier; « et je ne doute pas que vous ne soyez ministre « aussi fidèle, que vous avez été fidèle burgrave ». La conséquence fut telle qu'on devait l'attendre,

savoir, une banqueroute qui, dans l'histoire des finances, tient un rang aussi honteux que celui que la défaite d'Ulm, résultat de l'application d'un principe à-peu-près semblable, tient dans les fastes militaires. C'est par de pareils exemples que s'expliquent l'ignorance, l'esprit de servitude et l'exiguïté de conception qui se font si péniblement remarquer parmi les officiers civils et militaires. Sur mille conseillers, assesseurs et secrétaires qui ont parcouru toute la carrière des études, on n'en trouverait pas cinquante qui soient en état de raisonner sur la situation des finances de l'empire. Malgré cela, en se tenant strictement dans leurs sphères respectives, ils deviennent tous conseillers de cour, conseillers d'état, et directeurs de la maison impériale. Sur mille capitaines, excepté ceux qui appartiennent à l'artillerie et au génie, il n'y en a pas la vingtième partie qui connaissent la tactique militaire; ils n'en deviennent pas moins, par rang d'ancienneté, colonels, généraux et feld-maréchaux; mais ce n'est ni à leurs talens ni à leur vaillance qu'ils doivent cet avancement. Tandis qu'on voit les royaumes pauvres de Saxe et de

Prusse prospérer, payer leurs dettes, et consolider leur crédit; leurs armées, quoique inférieures en nombre, en discipline et en souvenirs glorieux, en état de soutenir une guerre avec succès, l'empire d'Autriche avec ses immenses ressources, s'appauvrit journellement davantage par l'ignorance de ceux qui administrent ses finances. Si la cour recommençait la guerre, on verrait encore ce que l'on a déjà vu, ses armées battues et capturées comme des troupeaux d'animaux, par suite de la profonde imbécillité de ceux qui les commandent.

Diverses circonstances portent l'empereur à diriger toute son attention, non-seulement sur la foule d'employés de son gouvernement, qu'il considère moins comme les serviteurs de l'état que comme les siens propres, mais encore sur la nation en général. Dans un pays où les basses classes sont serviles et ignorantes, et où, par conséquent, le sentiment de l'honneur est sans force, il n'est pas difficile de persuader aux domestiques de trahir leurs maîtres. Chaque dénonciation

qu'un domestique fait à la police lui vaut un ducat, et quelquefois deux. Pendant mon séjour à Prague, un négociant donna à dîner à ses amis. La conversation s'étant engagée sur le dernier emprunt, toutes les opinions furent défavorables à cette mesure; mais l'hôte fut appelé le lendemain devant le chef de la police, pour donner des explications sur ce qui s'était passé. Il allégua le droit qu'il avait de discuter chez lui les questions publiques de finances; on lui répondit que n'étant pas banquier, ces sortes de questions ne le regardaient pas, et que s'il lui arrivait de nouveau d'élever, ou de favoriser de pareilles discussions, il serait puni par la prison. Le négociant, de retour chez lui, renvoya ses domestiques, bien convaincu qu'il n'avait pu être trahi que par eux. Appelé une seconde fois à la police, et questionné sur les motifs qui l'avaient porté à renvoyer ses domestiques, il allégua encore le droit qu'il avait de faire chez lui ce qui lui plaisait. Alors le directeur suprême de la police, conseiller impérial, chevalier d'un des ordres, ayant le titre de colonel, eut l'impudence de lui jurer sur l'honneur

que ce n'étaient pas ses domestiques qui l'avaient dénoncé. Il est impossible de se former une juste idée des ramifications étendues de la police, et de l'immoralité qu'elle engendre dans l'esprit public. Tout valet d'auberge est un espion gagé. Les mouchards qui infectent les tavernes et les hôtels, prennent place à la table d'hôte. On en voit jusque dans la bibliothèque impériale, et dans les boutiques de libraires, s'informant des livres demandés par différentes personnes. Si les lettres, reçues et envoyées par la poste, provoquent le moindre soupçon, on ne se fait pas scrupule de les ouvrir; on pousse même sur ce point le manque de pudeur jusqu'à placer souvent, sur le dos des lettres, le cachet de la poste à côté de celui qu'elle a brisé. Ces mesures s'exécutent en France avec finesse; on semble en rougir. En Prusse, on y met une rudesse militaire; ce sont des chefs brutaux qui sentent leur force. La maladresse et l'inerte gaucherie de l'Autrichien le rendraient tout-à-fait impropre à ces infâmes emplois, s'il n'était soutenu par la bouffonne vanité de se croire ainsi un représentant du gouvernement im-

périal, et conséquemment un personnage d'importance. Un des traits caractéristiques de ce gouvernement, qui frappe tous ceux qui l'observent, c'est que ses persécutions se dirigent moins sur les étrangers que sur les habitans qui les fréquentent. Eux et leurs familles sont exposés à toutes sortes de désagrément. C'est pour cela qu'il est impossible à un étranger de pénétrer dans les classes distinguées de la société, excepté celles de la haute noblesse, tant elles craignent l'active sévérité d'un gouvernement soupçonneux.

Toute espèce de récréations et de plaisirs publics se trouvant sous la funeste influence de la police, il serait impossible à un étranger, malgré la modération de ses goûts, de rester une semaine à Prague, s'il n'était pas introduit dans les cercles de la noblesse. Les habitans de la classe moyenne sont modestes et instruits; leur caractère est bien plus honorable que celui des sensuels Viennois. Ils sont assez au courant des évènemens du jour, malgré les soins de leur gouvernement pour entraver la circulation des nouvelles. Il n'y a qu'un

seul papier public dans la ville, sous le contrôle immédiat du suprême burgrave : il est au-dessous de tout ce qu'on peut imaginer. Le gouvernement du royaume avait autorisé l'impression d'une gazette, écrite en langue du pays; mais elle fut, dès le premier numéro, supprimée par un ordre de Vienne.

Prague, à tout prendre, est une des villes les plus belles et les plus pittoresques du continent, et sans contredit bien plus intéressante que Berlin, ou qu'aucune autre ville de l'Allemagne. Les immenses trésors historiques qu'elle possède sur l'origine des Bohêmes, des Russes et des Polonais, qui tous ont tant d'affinité entre eux, doivent la rendre encore plus recommandable. Une histoire universelle, composée sans compulser les précieux documens entassés dans l'ancien Marobudum, serait imparfaite, surtout pour ce qui concerne les nations slaves. La ligne de démarcation qui sépare si distinctement les Bohêmes des Autrichiens, malgré que la maison d'Autriche règne depuis trois siècles sur les premiers, ne doit point

étonner; et un Hampden, ou pour parler dans leur propre langage, un Zisha, trouverait, dans les circonstances actuelles, au moins un million de partisans.

CHAPITRE IV.

Voyage de Prague en Moravie et en Autriche. — De l'ancien empire de la Grande-Moravie; Autriche. — Vignobles; villages; habitans, leur condition. — Fêtes paroissiales champêtres à l'occasion de la dédicace de l'église. — Abbayes autrichiennes. — Hiérarchie. — Caractère souple du clergé. — Rodolphe de Hapsbourg et ses successeurs.

La route qui mène de Prague en Moravie et en Autriche offre peu de charme. Des terres bien cultivées, un village, ou une petite ville, distant les uns des autres de cinq à dix milles, de sales auberges, des chambres à coucher plus sales encore, et quelques habitations de nobles, inférieures à celles qu'on rencontre entre Tœplitz et Prague, sont les seuls objets qu'on ait sous les yeux. Les

hauteurs de Kolin, où Frédéric-le-Grand perdit une bataille et la gloire d'être invincible, sont situées à trente milles de Prague; treize milles plus loin on traverse Czaslau; et après un trajet de quatre-vingt-cinq milles, en se dirigeant toujours vers le sud, on atteint les frontières de la Bohême, indiquées par une pyramide dont l'un des côtés présente un lion en relief faisant face à ce dernier royaume, et l'autre une aigle debout, tournée vers la Moravie. Il ne reste que le nom de ce grand empire, dont les rois étendaient leur puissance du Danube au golfe de Finlande. Zwertibold, le dernier d'entre eux, fut vaincu par Arnulph, empereur des Germains; son empire divisé; et une partie annexée à la Bohême, sous le nom de Moravie. Le malheureux monarque échangea son sceptre contre une crosse, et son palais, Wellehrad, fut transformé en un monastère dont il devint le premier abbé. Quoique la Moravie ait été séparée de la Bohême depuis la conquête de l'Autriche, et érigée en un gouvernement particulier; les manières, le langage et le costume des habitans, tout rappelle que leur fusion avec les

Bohémiens fut complète. La condition des paysans et de la noblesse est la même qu'en Bohême; ils ont, comme dans ce dernier royaume, une diète instituée sous les mêmes formes, jouissant des mêmes privilèges et également dépourvue de consistance. Iglau, première ville de la Moravie, est belle; elle renferme dix mille habitans et de grandes manufactures de laine. La contrée qui l'environne est froide et stérile. Zuayra, située à quarante-cinq milles, sud, de distance, est le dernier point où l'on parle la langue bohême, et où sont posées les limites de la Moravie. On remarque dans ce peuple une tenacité qui excède toute croyance. Les habitans des faubourgs septentrionaux de cette ville tiennent à cette langue, comme ils y tenaient il y a trois siècles; tandis qu'on ne trouverait pas, à ce qu'on m'a assuré, une seule personne dans les faubourgs opposés qui l'entendît. Leur caractère change dans la même proportion : on ne voit aucune trace, chez ceux qui habitent ces derniers faubourgs, de la tristesse et de l'humeur chagrine qui se font remarquer dans les Bohémiens. Il n'y a aucune transition dans ces

contrastes, aucun mélange entre eux. Ils sont séparés, comme les Allemands sont séparés des Français; et une confraternité nationale de trois siècles n'a pu étouffer l'antipathie qui règne entre eux, ni les amener à oublier les épithètes choquantes dont ils se saluent réciproquement.

La distance de Zuayra à Vienne, par la route impériale, est de trente milles : toutefois, la plus intéressante, que nous prîmes, est celle par Ratz, Krems et Saint Polten. Le paysage qui se déploie à l'ouest est formé d'une suite non interrompue de petites éminences à pente douce, tapissées de vignobles coupés dans les lieux bas par un verger ou un champ. Le calme et l'aisance, qui respirent partout, semblent se réfléchir sur les visages rians des enfans des deux sexes, occupés à dépouiller la vigne des branches et des feuilles superflues, afin de hâter la maturité du raisin. Tous ceux que nous rencontrâmes nous en offrirent des grappes. Les celliers, placés à une centaine de pas du village, comme pour en annoncer la présence, sont creusés en terre, et

généralement voûtés. On y entre par un bâtiment en pierre, contenant le pressoir et une chambre ou deux pour recevoir le maître et les acheteurs. Des chars destinés pour Vienne, la Bohême et la Moravie stationnent devant la porte. Chaque cellier, dont le nombre s'élève dans le pays de quarante à cinquante, est ombragé par de larges noyers, sous lesquels on trouve des bancs et une table, pour satisfaire aux nombreuses libations qui accompagnent le commerce des vins. Les villages offrent l'image d'une tranquillité et d'une aisance qu'on chercherait vainement ailleurs. A quelque distance du ruisseau, accessoire obligé de chaque village autrichien, et dont les bords sont plantés de saules, de châtaigniers et de noyers, se présentent les maisons rangées en longues files. Elles ont de un à deux étages, sont couvertes en tuiles et ornées de volets de fenêtres peints en vert : un toit couvert en chaume serait aussi rare qu'un cabaret; car les paysans étant tous vignerons préfèrent boire chez eux. En face de la maison, sur la gauche et sur la droite, il y a deux petits jardins, entourés d'un

treillage peint en vert, ou en jaune, et au milieu, un passage qui conduit à la porte d'entrée qu'on laisse toujours ouverte. La première chambre est celle de réception : elle est en général badigeonnée, et meublée d'un grand poêle vert, de deux bureaux, d'une demi-douzaine de chaises et d'un sopha. Au centre est une grande table couverte d'un tapis tyrolien, sur laquelle deux flacons remplis de vin et plusieurs verres sont toujours placés. Les autres chambres sont moins élégamment meublées, mais on est sûr d'y trouver le nécessaire. Autour du poêle et des murs éblouissans de blancheur, se prolonge un banc au-dessus duquel on suspend, à une certaine élévation, de grands verres à vin qui servent à contenir la ration journalière de chaque ouvrier. Quelques images de saints, ou les portraits de Marie-Thérèse, de Joseph, et de François, décorent les murs : ce dernier est vraiment leur prototype en toutes choses. Ils le considèrent comme un père de famille, ou plutôt comme un gardien, auprès duquel ils peuvent trouver accès à toute heure, et pour lequel ils ont une soumission sans

bornes. Leur caractère cadre tellement bien avec le sien, leur manière de voir et de penser est tellement semblable, qu'il résulte de cette affinité la plus parfaite harmonie entre les Autrichiens et leur empereur.

Nous avions déjà traversé une douzaine de ces superbes villages, tous également remarquables par leur beauté et leur élégance, et nous étions sur le point d'atteindre le dernier, qui mène à la jolie petite ville de Rotz où nous devions séjourner, lorsqu'un vieux fermier, qui depuis quelques instans faisait route avec nous, prit sur lui de nous parler et de nous demander où nous allions. L'ayant satisfait, il nous engagea de la manière la plus pressante à passer une nuit sous son toit. A peine fûmes-nous entrés dans sa maison que sa femme apporta deux flacons de vin pour célébrer notre bonne arrivée : le temps jusqu'au souper fut employé, conformément à l'usage du pays, à boire et à causer.

Notre hôte, honnête et riche vigneron de

Rotzbach, avait un procès, concernant un orphelin dont il était le tuteur, avec le seigneur sous la juridiction duquel ses propriétés étaient situées. Déterminé à ne pas laisser traîner en longueur son procès, le fermier alla voir l'empereur, auprès duquel il fut immédiatement admis. Après lui avoir expliqué le sujet de sa visite, l'empereur lui demanda s'il avait les notes judiciaires relatives à ce procès. « Oui, sire, je les ai, répondit le « fermier. —Alors, reprit l'empereur, la meilleure « marche à suivre est de voir le conseiller aulique « Schwarzin, et de les lui montrer. — Mais ne vau- « drait-il pas mieux pour moi, répliqua l'honnête « paysan, que votre majesté commandât à son « conseiller d'en prendre connaissance? — Non, « mon enfant, dit le monarque; vous ne com- « prenez pas que cette affaire doit avoir son cours. « Je ne puis rien faire par anticipation. Allez, « allez, écoutez ce qu'il vous dira, et venez m'en « rendre compte ». Le fermier fut voir le conseiller, qui lui observa qu'avant de porter aucune décision sur cette affaire, il fallait qu'elle lui parvînt d'une manière régulière. Le paysan re-

tourne alors auprès de l'empereur, qui l'engage à prendre patience, et qui l'assure qu'il s'occupera lui-même du soin de faire expédier son procès. Six semaines après, cette affaire fut jugée en faveur du fermier.

Le fermier autrichien, généralement parlant, est une bonne espèce d'hommes. Il est gai et généreux, sincère et probe, (quoique ces deux dernières qualités se soient affaiblies, depuis les banqueroutes nationales et les exemples de mauvaise foi que l'empereur et la police secrète lui ont donnés.) Il est plus riche que les fermiers de la Bohême et de la Pologne. Il est réellement franc-tenancier, attendu que les corvées et autres droits féodaux ont été rachetés de la noblesse, avec l'approbation du gouvernement, moyennant une certaine somme. Rien n'égale l'hospitalité qu'il exerce, et qui que ce soit est non-seulement le bien-venu, mais encore accablé de politesses. L'Allemand est réputé avoir une soif insatiable. En Autriche on ne rencontre partout que flacons vides. Il n'est pas rare de voir un paysan autri-

chien, tout en mangeant du jambon et du raifort, les arroser d'un et même deux flacons contenant deux gallons * de vin, et cela sans s'enivrer: ce qui s'explique par l'habitude de boire, et par la qualité du vin qui est fort léger, et à-peu-près semblable au vin du Rhin, quoique avec un peu plus de verdeur. Afin de se tenir constamment en haleine, les buveurs commencent leurs libations par les qualités inférieures, et vont progressivement jusqu'aux meilleures. Un grand nombre de fermiers autrichiens ont dans leurs caves jusqu'à mille futailles, pleines des récoltes de 1811 et 1826. Ils se plaignent amèrement des Français qui ont épuisé celles de 1783 et de 1794. Ce qui satisfait le plus leur orgueil, est de montrer leurs richesses en vins, et on peut se faire par là une idée de ce qui se consomme dans leurs fêtes, dont la

---

* Le gallon équivaut à environ quatre pintes de Paris.

(*Note du traducteur.*)

principale est la fête patronale de l'endroit. *

Rien n'égale l'allégresse et l'hilarité villageoises dont ces fêtes offrent le tableau dans l'Autriche propre. Chaque village les célèbre chaque année pendant deux dimanches consécutifs, et les préparatifs en sont faits une semaine à l'avance par tous les jeunes gens de l'endroit. On choisit l'arbre le plus grand de la forêt voisine, on le dépouille de son écorce et de ses branches, et on en décore le sommet d'une couronne de pins, à laquelle on suspend les emblèmes de la vie pastorale, avec des pommes, des bouteilles pleines de vin, des rubans et des guirlandes. Cet arbre est élevé au centre d'un pavillon, ou plutôt d'un bosquet couvert de feuillages et de festons de toutes couleurs. Chaque fermier invite ses amis des villages voi-

* C'est sans doute la même chose que nos fêtes paroissiales.

(*Note du traducteur.*)

sins; et, après la grand'messe, on sert un dîner, composé au moins de vingt plats différens. A trois heures, après le second service de l'église, les jeunes gens paraissent fort élégamment vêtus, et se rendent en corps dans les fermes où sont les jeunes filles, pour les conduire en procession au pavillon, ou bosquet, qui se trouve alors transformé en salle de danse. L'orchestre se compose de dix à quinze musiciens habiles qui suivent ordinairement ces fêtes.

Dans cet orchestre se trouvent pour l'ordinaire deux harpes, mais point de violons; aussi cette musique a-t-elle une expression enchanteresse. Rien de plus admirable que les valses; et l'ennemi le plus déclaré de cette danse ne pourrait s'empêcher d'éprouver une espèce de ravissement, en voyant les mouvemens gracieux des danseurs et des danseuses, malgré qu'ils n'aient pas été entre les mains d'un petit-maître de danse français. On ne s'ennuie pas à rester des heures entières tranquille spectateur des amusemens de cette fête antique. Si quelques personnes de distinction y

assistent, on les engage à ouvrir le bal, prière qu'elles ne refusent jamais. A la nuit tombante, on allume les lampes, et les danses se prolongent jusqu'à onze heures. On reconduit alors les jeunes filles auprès de leurs parens aussi galamment qu'on les a amenées. J'étais au château de G...., qui fait partie du domaine du comte F..., lorsque cette fête fut célébrée dans le village qui en dépend. La famille du comte partagea pendant une demi-heure les amusemens des villageois, qui, pour témoigner leur reconnaissance de l'honneur qu'elle leur faisait, lui donnèrent une sérénade.

Le château de G.... est situé sur un des rochers romantiques qui bordent le Danube, à une distance de vingt-cinq milles du terrible Lanenstande : il domine d'un côté ce fleuve majestueux, et de l'autre la belle vallée et le village. La partie rocailleuse de terrein qui sépare le château du village forme le parc, dont les bouquets de chênes et de bouleaux, entremêlés de rocs couverts de mousse, répandent dans cet endroit tout le charme de la beauté pittoresque. Ce fut dans ce parc, et

au milieu des grottes et des précipices naturels, que les jeunes paysans musiciens donnèrent leur sérénade. De tous les morceaux de musique qui furent exécutés, il n'y en eut point d'aussi délicieux que la Tyrolienne « *Wenn ich morgens früh aufstehe* » chantée par environ quarante jeunes gens disséminés dans le parc. Les voix mâles des chanteurs, répétées par les échos des rochers et des montagnes, et la sublimité de la scène, éclairée par une grande quantité de lampions, formaient un spectacle imposant et difficile à décrire.

Il est étonnant que ce peuple, l'un des meilleurs et des plus humains du monde entier, à ses vices d'intempérance près, soit si généralement détesté. Je ne vois d'autre raison, pour justifier la haine et le mépris qu'on a pour les Autrichiens, que leur obéissance aveugle pour le souverain : obéissance qui les pousse, afin de lui plaire davantage, au dévoûment le plus absolu, ou à outrepasser leur mandat, s'ils exercent quelque emploi, quelque mince qu'il soit, dans le gouver-

nement. Ce n'est ni leurs vices ni le mal qu'ils font qui les rendent haïssables, mais bien la manière maladroite et stupide avec laquelle ils exécutent les ordres de leurs maîtres. Les Autrichiens n'ont point d'orgueil national, et par conséquent aucune des vertus qui en jaillissent; et c'est peut-être à ce puissant véhicule qui leur manque, et qui anime les différentes nations dont se compose l'empire, qu'on peut attribuer le mépris qu'on a pour eux : on se croirait humilié de se soumettre à un Autrichien, dont les manières simples et la familiarité burlesque excitent ce sentiment, lors même qu'il est vainqueur.

De Saint-Polten, ancienne ville avec un siège épiscopal, la route qui conduit à Vienne présente un bel aspect. Des milliers de fermes isolées, presque ensevelies sous des forêts d'arbres fruitiers, couvrent une vallée qu'environnent des coteaux surchargés des plus riches vignobles. Plus loin, sur la gauche, coule l'orgueilleux Danube, et s'élèvent des montagnes boisées qui se déroulent jusque sur ses bords; tandis que sur la droite s'étendent

les hautes montagnes de la Styrie. Plusieurs abbayes fixent ici l'attention et donnent une grande idée de la richesse du clergé autrichien. Nous visitâmes Loemsmunster et Klosterneubourg, les plus célèbres d'entre elles. La première est un entassement de palais, bâtis dans le style moitié italien et moitié français. Elle renferme un séminaire pour l'éducation de la jeunesse. Sa bibliothèque, sa galerie de tableaux, et les appartemens de l'abbé et de la famille impériale sont de la plus grande beauté. Klosterneubourg, la plus intéressante, est située, dans une position charmante, à sept milles de Vienne, sur la rive gauche du Danube. Ce superbe monument se compose de l'église placée au centre, et de deux ailes qui y sont liées par des galeries : l'une de ces ailes est destinée à la famille impériale, et l'autre à l'abbé. Derrière le palais est adossé le couvent des moines. La profondeur de cet édifice correspond exactement à sa hauteur. Les caves sont extrêmement profondes et, en partie, creusées sous le Danube. Nous vîmes une voiture, chargée de barriques et traînée par six chevaux,

entrer et tourner dans cette immense cavité.

La quantité de vin qui y est renfermée et qui provient des récoltes et des dîmes, s'élève à vingt mille pipes : les dîmes seules en produisent la moitié, et représentent une valeur de 250,000 fr. L'abbé et les moines ne jouissent pourtant que d'une très petite partie de ce revenu; et quoiqu'ils aient entre les mains l'administration de leurs biens, il faut qu'ils en rendent annuellement compte au gouvernement, et qu'ils restituent le surplus de la portion qui leur est allouée : cette portion est de 2,000 florins * pour l'abbé, et de 300 ** pour chaque moine. Leur nombre est limité, et ils s'engagent pour la vie entière, soit à se consacrer à l'instruction de la jeunesse, soit au culte de l'église. Les moines élisent leur abbé, qui est soumis à la juridiction spirituelle

* 5,000 francs.

** 750 francs.

de l'évêque de son diocèse, et au gouvernement, pour les affaires temporelles, en présence de commissaires impériaux nommés à cet effet; et ceux-ci, après l'élection, lui donnent l'investiture, en lui mettant au doigt un anneau considéré comme le symbole de son pouvoir temporel. Il y a maintenant, comparativement au passé, peu d'abbayes en Autriche, et toutes sont administrées de la même manière. Celles dont les moines menaient une vie contemplative ont été abolies par l'empereur Joseph, et les biens qui en dépendaient réunis au fonds de réserve destiné au salaire des curés et du clergé séculier. Les évêques sont nommés par l'empereur, sans la permission duquel aucune bulle du pape ne peut être publiée, et se trouvent placés, non-seulement sous la juridiction des gouvernemens provinciaux, mais encore sous celle des capitaines de districts où leurs diocèses sont situés. Le service divin, dans les cas extraordinaires, comme *Te Deum*, processions, etc., etc., est réglé par le gouvernement, et ne peut se faire sans la permission du capitaine de district, et dans la capitale, sans

celle du gouverneur. L'éducation des théologiens, quoique dans les mains des évêques, est contrôlée par des commissaires impériaux. C'est ainsi que le clergé autrichien se trouve dépouillé, bien plus efficacement que partout ailleurs, de toute espèce de moyens de nuire. Les droits de l'église gallicane et du roi de France ne sont que des bagatelles, en comparaison de l'autorité que l'empereur d'Autriche exerce sur les archevêques, les évêques, et tout ce qui marche à la suite de ces grands dignitaires. Le moyen par lequel l'empereur Joseph a opéré les réformes ecclésiastiques, consiste tout simplement en un titre dont il a su se prévaloir.

Les empereurs d'Autriche, en leur qualité de roi de Hongrie, sont légats-nés du siège de Rome. Ils ont profité si adroitement des privilèges attachés à cette dignité, que le conseiller d'état chargé de la police religieuse de l'empire, M. Lorenz, a plus de pouvoir que les archevêques, les évêques et le pape lui-même. Nous recommandons à l'attention de tous les hommes d'état l'administration

hiérarchique du clergé autrichien. Le contrôle exercé sur la puissance du clergé mérite aussi les plus grands éloges.

On peut citer, comme un exemple de la condescendance du nonce apostolique, le contrat de la conversion récente du conseiller de cour, baron de Kuorn, qu'une spéculation matrimoniale a conduit au catholicisme. Comme c'était un personnage distingué, d'une tournure d'esprit philosophique et portée au scepticisme, son apostasie du culte réformé fut considérée par le clergé comme un triomphe, et le nonce ne fit aucune difficulté à lui accorder par écrit les conditions suivantes, qu'il dicta lui-même avant d'entrer dans le sein de l'église romaine.

1° Le baron Kuorn déclare ne pouvoir invoquer les saints. — Il en est le maître.

2° Il ne croit pas au purgatoire. — Il fera ce qui lui plaira.

3° Le baron Kuorn ne peut pas entendre la messe tous les jours. — Il n'aura peut-être pas de répugnance à en entendre une chaque dimanche.

4° Il ne peut pas se confesser. — Qu'il gagne sur lui-même, s'il est possible, de le faire une fois par an.

Nous nous approchions, par la route de Klosterneubourg, de la fameuse résidence de la dynastie autrichienne, qui fut alternativement le quartier général des légions romaines, des margraves germains, et des cours impériales. Vienne, avec ses remparts, qui semblent garantir la ville et les vastes faubourgs qui l'entourent, ressemble à l'empire autrichien, dont les provinces étendues se groupent autour du petit archiduché de l'Autriche propre. Ses palais. Ses étranges labyrinthes, ses rues étroites et tortueuses, portent plus l'empreinte de la timidité et de la politique irrésolue qui distinguent si éminemment la famille régnante, que le caractère qui convient à la capitale de tant

de nations. Cette famille est la preuve frappante que de petites causes produisent souvent de grands effets Un comte suisse, grand chasseur, rencontre dans une de ses excursions un pauvre prêtre qui allait administrer les sacremens à un de ses paroissiens, et qui était arrêté dans sa marche par un ruisseau, à l'instant même où le comte et sa suite le joignirent. Celui-ci descend de son cheval et l'offre respectueusement au prêtre, qui l'accepte avec humilité, et qui le renvoie le lendemain. — Dieu « me garde, s'écrie le comte au messager, que je « me serve à l'avenir d'une monture qui a porté « mon sauveur! Je la donne à l'église et à son « ministre ». Le pauvre prêtre devint chapelain et confident de l'électeur de Mayence, et obtint assez d'influence sur ce prince spirituel de l'Allemagne pour l'engager à proposer, aux électeurs assemblés, comme candidat à l'empire, le pieux donataire. Trop peu puissant pour exciter la jalousie, et sa valeur militaire promettant en lui un utile soutien, surtout dans un moment où toute la Germanie était infestée de chevaliers aventureux, il fut accepté; et c'est ainsi que Rodolphe

comte de Hapsbourg, devint le premier monarque de la chrétienté.

De comte riche, il devint prince pauvre : cependant il disposa si avantageusement de ses filles en les mariant à des seigneurs puissans, qu'avec l'assistance de ses gendres, il parvint à dépouiller Ottocar, roi de Bohême, de l'Autriche dont il s'était rendu maître après la mort du dernier duc de la maison de Babensberg. Ottocar, après de vains efforts, fut vaincu; et sa mort, arrivée sur le champ de bataille, assura dans la famille de Hapsbourg la première de ses possessions, l'archiduché d'Autriche. Les successeurs de Rodolphe suivirent le système des alliances; et c'est par ce moyen qu'ils devinrent successivement, dans l'espace de trois siècles, maîtres des royaumes de Bohême et de Hongrie, de plusieurs petites provinces, et finalement du vaste royaume d'Espagne, sous le règne de Charles-Quint, le plus puissant des monarques de l'Europe, et qui osa aspirer à la monarchie universelle. Sans un caractère distinctif, sans même posséder l'amour des peuples qu'elle

gouverne, et en dépit des révoltes continuelles, cette famille s'est non-seulement préservée des dangers imminens qui l'environnaient, mais s'est relevée de ses fréquentes chutes, plus puissante que jamais. Tandis qu'on voit s'ébranler les fondemens des empires où le peuple et le souverain sont intimement liés, et les idées libérales se répandre chaque jour davantage, on n'aperçoit dans cette grande monarchie aucun mouvement sensible vers l'émancipation; comme si les nations qui la composent n'en sentaient pas le besoin. Où les plus grands génies auraient succombé, les monarques autrichiens ont réussi par le manque même de génie, en n'employant que des moyens simples, qui, ne s'écartant jamais du niveau des lumières communes, ne présentent ni abstractions ni théories politiques embrouillées, mais qui pourtant manquent rarement d'atteindre leur but.

CHAPITRE V.

Vienne. — Faubourgs. — Glacis. — Château impérial; appartemens impériaux. — Gardes. — L'empereur.

L'ENTRÉE de Vienne, de ce côté, est vraiment imposante. Sur la gauche se présente le Danube, sur la droite le superbe Schœnbrunn, et en face la ville impériale, du milieu de laquelle s'élèvent le vénérable dôme et le clocher pyramidal de Saint-Etienne, protégés par l'aigle double impériale.

Les maisons des faubourgs ont en général deux étages, et sont entourées de jardins : les murs badigeonnés de blanc, de jaune, ou de vert, leur donnent assez de ressemblance avec les maisons anglaises. A mesure qu'on pénètre dans le faubourg, le nombre des étages augmente jusqu'à trois; et les files de maisons se terminent par un

palais ou une église qui fait face à la ville. Entre celle-ci et les faubourgs, qui l'environnent à une distance de six cents verges, de nombreuses allées conduisent aux douze portes de la cité: huit desquelles sont constamment ouvertes. On entre ensuite dans le Burgthor, dont les remparts, démantelés par les ordres de Napoléon, sont plantés en jardins.

La main d'un grand génie n'est pas visible à Vienne comme à Paris, où tout ce qui peut faire ressortir les beautés de l'architecture et produire un bel effet, est ménagé avec goût et discernement.

Le château de l'empereur, marqué de la teinte des siècles, offre un contraste étrange avec les appartemens modernes et splendides de la chancellerie impériale; mais il montre en même temps l'orgueil du souverain, qui préfère cette ancienne résidence des empereurs à tout autre palais plus somptueux, mais moins antique. L'intérieur est magnifique; et les pompes et le luxe de six siècles se trouvent comme mélangés dans les costumes et les cérémonies de cette cour superbe. Un piquet de grena-

diers et quatre canons sur leurs affûts indiquent qu'on est devant l'entrée des appartemens de l'empereur. Une double rampe conduit à un bel escalier qui aboutit à la salle des gardes : c'est là que sont stationnées les gardes allemandes et hongroises. Les premières portent l'uniforme de major d'infanterie, l'habit blanc, paremens et collet rouges, et le chapeau à cornes, avec une gance d'or; les autres sont vêtus à la hussarde, avec des kalpachs de peau de tigre, et chamarrés d'or et de broderies : cette dernière garde est sans contredit la plus belle du monde. Elle est composée de cinquante nobles, qui ont le rang de premier lieutenant, et commandée par le prince Esterhazy. De cet appartement éblouissant on passe dans celui des pensionnaires, dont le vêtement, jaune et noir mélangés, participe des vieux costumes espagnol et allemand. On entre ensuite dans la salle commune ou salle d'audience, et après dans celle des pages dont l'uniforme est rouge et argent. Quelques pas de plus conduisent au salon des chambellans, deux desquels sont toujours de service : on les distingue par une petite boule d'or sur l'é-

paule, et une clef de même métal. On peut se former une idée de la somptuosité du personnel de cette cour par le nombre des domestiques qui y sont employés : on compte vingt-cinq cochers de parade, trente-cinq valets de chambre, et cinquante valets de pied pour le service seul de l'empereur. Le salon des chambellans précède immédiatement le cabinet particulier dont l'ameublement vert est tout à-la-fois riche et simple. Devant une table d'acajou de grandeur ordinaire, s'appuie sur la main droite un personnage de taille moyenne, extrêmement mince *. Sa tête est de forme oblongue, ses grands yeux bleus annonceraient la simplicité et la franchise s'ils n'étaient pas affectés d'un clignotement sinistre ; ses joues longues et creuses semblent avoir cédé leur

---

* Nous voyons d'avance le lecteur sourire de pitié et hausser les épaules à ces triviales plaisanteries sur le physique d'un vieillard. Nous plaignons sincèrement l'auteur d'avoir manqué à ce point d'esprit de convenance et de bon goût. On voit trop bien que son principal but, en écrivant ce passage, a été de faire épanouir la lourde face de John Bull.

étoffe au menton et à deux lèvres épaisses. A un buste étroit succèdent des cuisses amaigries, sur lesquelles quatre impératrices n'ont pas laissé une once de chair; et puis une paire de bottes qui se jouent autour de deux jambes et de deux pieds tout aussi chichement pourvus : voilà le descendant de dix-neuf empereurs, et le souverain actuel de l'Autriche. N'étant qu'archiduc il suivit son oncle, l'empereur Joseph, en Hongrie. Cet empereur, malgré son caractère flegmatique ne put s'empêcher, dans un mouvement d'impatience, de s'écrier un jour en parlant de François : « Cet enfant ne « vaut rien; il gâtera tout ». Il faisait allusion aux réformes que lui-même avait introduites dans l'empire. L'opinion que le prince de Kaunitz manifesta peu avant la mort de Joseph n'est guère plus flatteuse : « La révolution française, dit-il, va faire de « l'Europe un vaste champ de bataille. Je suis fâché « de prévoir que mon pays y sera principalement « engagé, qu'il y perdra, et, que ce qu'on a eu « tant de peine à créer pendant le long espace de « cinq cents ans, sera détruit. »

Ce prince n'a été pendant tout son règne qu'un instrument entre les mains de ses sujets, moins par imbécillité que par une espèce d'apathie rusée, qui, certaine de sa propre insuffisance, sait rejeter sur les autres, aussi long-temps que les circonstances et la politique l'exigent, toute responsabilité. Depuis 1792, époque de son accession au trône, jusqu'en 1811 où il se livra aveuglément à Metternich, il fut constamment guidé par les mêmes principes qui avaient été suivis par ses prédécesseurs, et par la puissante oligarchie autrichienne. Il résista à la nation française avec une fermeté et même une opiniâtreté continuelles, que ni la perte des batailles, ni la trahison, ni aucun désastre ne purent lasser; et il fut soutenu, comme il devait s'y attendre, par cette même oligarchie qui voyait non-seulement ses intérêts, mais encore sa propre existence, dépendre du sort de cette lutte violente.

Pendant toute cette longue période, où il fut trahi par ses généraux; abandonné, après les terribles désastres de Marengo et d'Ulm, par ses

alliés, les Prussiens et les Russes, François ne perdit jamais, même pour un instant, ce phlegme et cette indifférence dont il est presque impossible de se former une idée. A peine si l'on remarqua le plus léger changement dans sa contenance, ou dans ses occupations favorites : il s'occupait aussi régulièrement à fabriquer de la cire à cacheter, à soigner ses pigeons et à jouer du violon, qu'il s'occupe, quand il est à Vienne, de ses affaires courantes. Comme un maître, dont le domestique a brisé une douzaine de bouteilles de Champagne, dira à son sommelier, au moment du dîner : « Voyez « à vous en procurer une autre douzaine » ! François est homme à dire à ses ministres, après la perte d'une bataille, ou la reddition d'une armée : « Avisez maintenant au moyen de lever de nou- « veaux soldats ». L'issue de la désastreuse bataille de Marengo réveilla l'ardeur de ses sujets, et les anima du desir de se venger. La jeunesse de l'Autriche, de la Bohême et de la Moravie se leva en masse, et s'offrit pour la défense de l'empire. Rassemblés en une troupe appelée l'Aufgebot du prince Charles, on remarquait six cents étudians

de l'université de Prague, la plupart nobles et même des familles les plus distinguées. L'empereur fut en quelque sorte forcé par le prince Charles, son frère, de passer en revue ces braves jeunes gens, et de leur adresser quelques complimens. La revue eut lieu à Budweiss, en Bohême, et voici en quels termes François leur exprima sa satisfaction : « Oh! oh ! vous avez une belle tour-« nure ; je ne l'aurais pas cru! mais je suis bien « aise de ne pas avoir besoin de vous. Nous avons « la paix, et vous pouvez maintenant retourner « chacun chez vous ». Comme une preuve de sa générosité impériale, il ordonna qu'on distribuât un florin (*) nouvellement frappé à chacun de ces jeunes soldats : ceux-ci furieux jetèrent unanimement la gratification dans la rivière.

Il est difficile de concevoir comment François, avec si peu de moyens d'encouragement et si peu

---

* Environ cinquante sous.

de qualités brillantes comme souverain, a pu continuer une guerre semblable à celle de 1809. Cette époque est certainement celle qui répandit le plus d'éclat sur l'histoire moderne de l'Autriche; elle donne la mesure de ce que cet état pourrait faire s'il était mieux gouverné. Plus de soixante mille soldats furent levés, instruits et entretenus aux frais de la noblesse seule des différentes provinces : ses efforts furent prodigieux aussi bien que ceux de la nation en général.

Les ornemens des églises, la vaisselle et les bijoux des nobles, l'argenterie des classes moyennes furent apportés sans hésitation et sans murmures, pour satisfaire aux dépenses de cette guerre. La bataille de Regen, loin d'affaiblir l'ardeur de la nation, redoubla ses efforts qui enfin furent couronnés par la glorieuse bataille d'Aspern. Il est impossible de décrire l'enthousiasme qu'elle produisit dans tout l'empire : il fut tel que l'empereur condescendit à adresser des remercîmens à son peuple et à son armée. La bataille de Wagram la suivit de près. Le plan de cette ba-

taille, dressé par le prince Charles, est bien connu : il devait, avec les armées réunies sous son commandement et celui de l'archiduc Jean, envelopper et écraser Napoléon. Le combat commença avec furie de part et d'autre. L'aile droite, sous le prince Charles, était victorieuse et gagnait du terrein ; la gauche, à laquelle devait se joindre l'archiduc Jean et son armée, était vivement pressée et battait en retraite ; tous les yeux étaient tournés avec anxiété vers la route de Presbourg, d'où le prince Jean devait déboucher ; François se trouvait alors à son quartier général de Wolkersdorf, prenant tranquillement son dîner ; lorsqu'un adjudant vint lui apprendre que le prince n'avait pas paru et que l'armée était en pleine retraite : « Ne vous l'ai-je pas prédit, dit « l'empereur à son aide-de-camp, Baron D...., en « se levant de table, que Jean nous laisserait com- « battre seuls, et qu'il nous faudrait encore payer « les violons ! Il nous faut maintenant boucher le « trou que le charpentier a laissé ». Cela dit, il monta dans sa calèche avec une impassibilité qui confondit tous les assistans.

Certaines insinuations, relatives aux vues de son frère l'archiduc Charles, déterminèrent François à le dépouiller du commandement de l'armée, immédiatement après la bataille, et à conclure une paix désavantageuse : la personne qui lui communiqua adroitement ces insinuations fut nommée ministre des affaires étrangères*. Ayant arrangé ses différends avec Napoléon, il n'avait plus besoin de la noblesse et de l'armée; aussi reconnut-il leurs services de manière à étouffer pour l'avenir la valeur la plus enthousiaste. Le privilège de trafiquer sur les tabacs, dont jouissaient quelques milliers de plébéiens et de vieilles femmes, leur fut ôté, et donné aux officiers qui s'étaient le plus distingués dans la dernière campagne; et si la noblesse ne fut pas entièrement mise de côté, elle fut traitée de telle sorte, qu'elle eut plus d'une fois à regretter les pertes et les sacrifices qu'elle avait faits. Du moment que François se fut mis entre les mains de Metternich, on ne vit plus paraître dans son

* Metternich.

caractère aucune des traces de franchise et de droiture qui, malgré l'inexpérience d'une jeunesse irrésolue, s'étaient fait remarquer dans les scènes orageuses de sa vie politique. Sa condescendance aux vues de son gendre était même méprisable aux yeux de ce dernier; mais Napoléon était trop peu courtisan pour pénétrer son beau-père et son conseiller. On rapporte que lors de leur séjour à Dresde, Napoléon vint le visiter le lendemain de son arrivée. Le héros avec le laconisme et la vivacité qu'il mettait dans tous ses discours, lui proposa la Silésie en échange de la partie de la Pologne qui était alors sous la domination de l'Autriche. Metternich se trouvait dans une salle voisine; il fut appelé; et la discussion prenant une tournure fort animée, François se tourna vers son ministre en lui disant en allemand: « Non, « Metternich, cela ne sera pas. Je n'ai pas besoin « de sa Silésie, et je ne veux pas lui céder la Po- « logne. Dites-lui que cette manière de procéder ne « me convient pas. Il nous donne aujourd'hui la Si- « lésie, et il nous la reprendra dans quinze jours, « comme cela est déjà arrivé à ce pauvre diable

« de roi de Prusse. Il ne tient pas ses engagemens, il « ne m'a pas rendu Trieste, ni les autres places qu'il « m'avait promises. — Que dit-il? » demanda Napoléon, dont l'oreille était désagréablement affectée, par les sons grossiers du dialecte autrichien qu'il ne comprenait pas. « Oh! rien, sire, ré« pliqua Metternich en faisant une profonde révé« rence, sinon que mon maître me chargeait d'assurer « votre majesté impériale de son plus sincère et plus « inviolable attachement ». Quelques heures après, sa majesté autrichienne riait à gorge déployée avec son confident, et lui disait : « Mon Metter« nich est un drôle bien habile; il vous transforme « facilement un x en y », et puis il ajoutait avec un sourire malin : « J'espère que nous réussirons ». Par suite des conditions de la fidèle alliance qui fut conclue entre les deux souverains, le prince Schwarzemberg fut envoyé en Pologne avec trente mille hommes; et il se conduisit si habilement, que des cinq cent mille combattans dont se composait l'armée française et ses auxiliaires, il fut le seul qui ramena intact le contingent qu'il commandait, ayant en réalité mieux servi les Russes que Napoléon.

Jamais monarque ne se trouva engagé dans une situation plus importante que François en 1813. Quand Alexandre et Frédéric-Guillaume arrivèrent à Prague, leurs armées étaient battues à Grosbern et à Bautzen; leurs armemens à peine commencés; toutes les forteresses de la Prusse, y compris Dantzick, se trouvaient dans les mains de Napoléon; et on ne pouvait opposer à son armée victorieuse, forte de cent cinquante mille hommes, qu'une armée moins nombreuse des deux tiers. Quelque favorable que fût la saison, la Prusse et la Russie devaient succomber. D'un autre côté, les progrès de Wellington en Espagne mettaient Napoléon dans une situation critique, et lui qui, dans toute autre circonstance, aurait dédaigné de céder à François, était prêt à se montrer moins intraitable. L'Allemagne entière était en fermentation, et s'efforçait de rompre le joug qui pesait sur elle; le sort de l'Europe était entre ses mains; et de quelque parti qu'il se rangeât, il ne pouvait manquer en déployant de la fermeté, de s'acquérir une reconnaissance durable: il était enfin en son pouvoir de devenir le boulevard de

cette Europe; et de l'intérêt de tous de ne pas souffrir que sa puissance fût affaiblie.

Ce qu'il y avait de mieux à faire, était de poursuivre avec l'Angleterre la même marche qu'il avait suivie pendant vingt ans. L'Angleterre l'aurait honoré comme un noble allié, les Bourbons de France et la Prusse comme leur sauveur, et la Russie n'aurait vu en lui qu'un souverain inattaquable. François avait parmi ses sujets un homme assez ferme et assez courageux, pour l'engager à ne pas s'écarter de cette marche : c'était l'excellent prince Schwartzemberg, généralissime des armées alliées, qui malheureusement a été trop peu connu. Le mauvais génie de l'empereur prévalut: il s'abandonna à Metternich et à ses conseils, et de chef de la coalition, il devint l'instrument d'Alexandre. Ce monarque fut souple avec François jusqu'au moment de la conquête de Paris; ensuite il changea de rôle, et Napoléon fut détrôné avant que l'Autriche en ait eu seulement l'idée. La Russie a réellement recueilli les fruits de cette guerre, en écrasant un rival formi-

dable, en ruinant au-delà de toute expression ses alliés l'Angleterre, l'Autriche et la Prusse, et en se frayant ainsi une route à la monarchie universelle. C'est ainsi que François, après avoir trompé son gendre, sacrifié sa fille et son petit-fils, fut trompé à son tour par Alexandre. Personne ne le plaignit, car on pouvait lui appliquer dans toute sa force le mot de Philippe de Macédoine à Olympie. Ayant perdu toute espèce de garantie contre les empiètemens de la Russie, son ministre, toujours fertile en expédiens, inventa la sainte-alliance; et Alexandre, tout en se moquant avec ses ministres de cette folle invention, qu'il considérait pourtant comme un jouet utile, s'en déclara le chef. François n'aime pas *John Bull* * dont le caractère mâle et revêche se prête difficilement à la profonde vénération qu'il croit due à sa dignité impériale; et, tandis qu'Alexandre et

* L'auteur nous ferait croire que *John Bull* ne porte pas plus d'affection à François.

Frédéric-Guillaume se rendaient en Angleterre pour présenter leurs civilités à ce personnage tout-puissant, lui François rejoignait sa capitale, pour leur préparer la réception qu'il projetait dans le style de *Saus* et *Braus*, qui a valu aux princes allemands une si grande réputation.

Rien certainement n'annonce moins de générosité, qu'un monarque invitant d'autres monarques à venir se réjouir, pendant six mois, aux dépens d'un peuple déjà épuisé par vingt-cinq ans de guerre; mais les scrupules de la délicatesse n'inquiétèrent jamais sa majesté autrichienne. Au contraire, le succès inattendu de ses plans, et l'espoir d'accroître l'étendue de ses états, le remplirent d'un orgueil qui se manifesta incontinent par une dépense de plusieurs millions employés à des costumes de cour, à des voitures somptueuses, et à la réintroduction de toutes les anciennes pompes. Il devint encore plus sévère, et ses volontés furent sèchement exprimées par ces mots : *je veux.* Ses propres sujets même sentirent ce changement; et malgré qu'ils fussent éloignés de témoigner leur

déplaisir, ils ne partageaient pas tous sa prédilection pour le pouvoir absolu. Les Tyroliens furent les premiers qui s'expliquèrent à ce sujet. Il y a dans ces montagnards une simplicité, une force d'esprit et une véritable grandeur de caractère, qui les placent bien au-dessus des Suisses modernes. Lorsque André Hofer, dont le souvenir arrache des larmes à tous les Tyroliens, était à Inspruck, après la défaite des Bavarois à Schwegingen, les étudians et les bourgeois s'assemblèrent devant sa maison pour lui donner une sérénade. Une députation étant entrée pour l'informer de ce qu'on voulait faire, Hofer sortit la tête découverte, et s'adressa en ces termes à la multitude : « Ecoutez, « mes bien-aimés concitoyens : ne nous occupons « pas de choses vaines. Laissons les chants et les « instrumens, et tombons à genoux pour implo- « rer l'Eternel. Qu'il nous accorde la force dont « nous avons besoin dans la lutte inégale où nous « sommes engagés » ! Après ces paroles, il s'agenouilla le rosaire en main, et la foule assemblée autour de lui suivit son exemple. Jamais, peut-être, prière ne fut plus fervente et plus sincère.

Quelques heures après, le bruit lointain du canon annonçait qu'Hofer était aux prises avec l'ennemi.

Après la soumission des Tyroliens, les Bavarois les traitèrent généreusement, et essayèrent par tous les moyens de se les réconcilier. Lorsque ensuite ils tombèrent entre les mains de l'Autriche, les contributions, les impôts, la conscription et une nuée de douaniers les tirèrent de leur erreur, et leur firent sentir que le sceptre bavarois était moins pénible à supporter que le joug autrichien. Une députation composée de deux prélats, de deux seigneurs et de deux paysans, fut envoyée à Vienne pour solliciter quelque amélioration dans leur gouvernement, et l'ancienne constitution du pays. L'ordre des paysans exerce encore le privilège de tutoyer l'empereur. Celui-ci reçut la députation d'assez mauvaise grâce : ce mot *constitution* est pour son oreille tout-à-fait dissonant ; c'est la seule chose qui puisse l'arracher un instant à son flegme ordinaire.

La réponse qu'il leur donna mérite d'être con-

servée dans les annales constitutionnelles des temps modernes. « Vous voulez donc une constitution, leur dit-il? — Oui, François, répondirent d'une voix ferme les deux paysans, tandis « que les prélats et les seigneurs s'inclinaient respectueusement. — Réfléchissez, reprit-il; quant « à moi, cela m'est égal; je vous donnerai une « constitution. Mais il faut que vous sachiez que « les soldats m'appartiennent, et que si j'ai besoin d'argent, je ne vous en demanderai pas « deux fois. Quant à vos langues, je vous conseillerai de ne pas les laisser aller trop loin. — Si tu « penses ainsi, répliquèrent les paysans abasourdis par cet *impromptu impérial*, il vaut mieux « que nous n'ayons pas de constitution. — Je le « crois aussi, reprit l'empereur. »

Les pétitions, ou plutôt les demandes des Hongrois, sont d'une nature plus sérieuse. François n'a jamais été le bien-aimé de cette nation orgueilleuse de gentilshommes. Ses manières communes et sa simplicité, tant admirées des Autrichiens, et si bien calculées pour leur faire oublier les impôts

et l'oppression, sont désagréables et vulgaires à leurs yeux. Aiguillonnés par leur mécontentement, qui s'accroît graduellement depuis le règne de Joseph II, ils se sont prévalus de leurs droits. Ils n'ont coopéré que faiblement aux guerres de l'Autriche, et ce n'est même qu'avec difficulté que le gouvernement est parvenu, en 1809, à obtenir d'eux un nombre de troupes plus considérable que celui fixé pour leur contingent. Quoiqu'ils aient refusé l'offre de Napoléon de se choisir un roi parmi eux, ils n'en ont pas moins été extrêmement mortifiés de voir François tantôt se montrer trop facile à ses vues, tantôt agir envers lui avec la plus insigne perfidie. Tant qu'a duré la guerre, et que l'empereur s'est laissé guider par les conseils et l'influence de la noblesse, les Hongrois ont feint de ne pas s'apercevoir des usurpations qu'il a exercées à différentes époques, et même de la suspension des assemblées de la diète. Les choses maintenant sont bien changées : elles ont pris un aspect plus sérieux depuis que Metternich est au timon des affaires. Des empiètemens répétés sur leur constitution, et surtout l'accapare-

ment par le souverain de l'autorité presque absolue que l'aristocratie avait jusqu'alors possédée, ont soulevé leur indignation, de manière même à alarmer le caractère flegmatique de François. L'empereur n'aime pas les Hongrois. Sa formule courte et grossière d'exprimer ses volontés par ces mots : *je veux*, ne leur convient pas, et quoiqu'il les flatte en apparence, il fait tout ce qui dépend de lui pour se venger de leur indifférence, et du mépris opiniâtre qu'ils affectent pour la dignité impériale. Le commerce leur est interdit avec les autres nations de l'empire, et ils sont considérés de fait comme étrangers. Leurs exportations et leurs importations sont sujettes aux mêmes droits que celles qui vont dans les pays étrangers, ou qui en viennent. Enfin la politique de l'empereur envers les Grecs, dont la religion est professée par au moins quatre millions de Hongrois, ne contribue pas peu, avec la dépréciation du papier-monnaie dont la valeur est toujours incertaine, à augmenter le mécontentement de cette nation.

La liberté qui règne dans les discussions parle-

mentaires de la diète de Hongrie offensa l'empereur outre mesure. Il se plaignait dans une des dernières sessions qu'elle était assemblée depuis quatre semaines sans avoir rien décidé. Un des magistrats, le comte P.... se leva et dit : « Depuis trente « ans que votre majesté est assise sur le trône de « Hongrie, elle n'a encore rien fait pour nous ». Un certain respect pour son âge, et l'habitude de lui obéir depuis long-temps, retiendront cette nation dans des bornes raisonnables tant que François vivra; mais son successeur aura à lutter contre le souvenir des injustices et des torts qui se sont accumulés depuis cinquante ans. Tout ne va pas d'ailleurs dans les autres parties de l'empire selon les desirs de sa majesté; car il n'y a pas de monarchie dont les ressorts intérieurs soient tout à-la-fois aussi embrouillés et aussi délicats. On sait que les droits de possession sur lesquels se fonde la maison d'Autriche, à l'exception de l'Autriche propre, de l'Italie et de la Pologne, sont acquis par des alliances; et que les liens qui unirent au souverain les vingt millions de nouveaux sujets furent moins appuyés sur la puissance du sabre

que sur l'affection, les principes d'honneur et de bonne foi de ces mêmes sujets : aussi leurs vieilles coutumes furent-elles respectées par des monarques intègres, dont l'administration sage et prévoyante sut ménager leurs fortunes et leurs libertés.

Ce sont ces principes d'honneur et de bonne foi qui sauvèrent Ferdinand IV, et qui ruinèrent les plans de Waldstein; ce sont ces mêmes principes qui réveillèrent l'ardeur des Hongrois et qui préservèrent Marie-Thérèse d'un péril imminent. Le mépris de Joseph II, pour de vieux préjugés et d'anciennes coutumes, pensa le priver de la Hongrie, son plus beau royaume; enfin, malgré que les monarques autrichiens n'aient jamais encouragé les arts et les sciences, excepté en Bohême, ils ne les ont jamais opprimés si ouvertement qu'aujourd'hui, et on devrait ne pas oublier que Ferdinand II fut sévèrement puni pour l'avoir fait. Ces monarques, tout en dépouillant les royaumes de Hongrie et de Bohême de leur puissance dominatrice, laissèrent au premier sa constitution dans toute son intégrité, et au

second les mêmes formes de gouvernement : rien n'était changé, et s'ils avaient pu ressaisir leur indépendance nationale, il n'en serait résulté aucune altération dans l'administration.

Ce n'est que sous le présent règne qu'on a établi une police secrète. Joseph II, informé qu'un placard injurieux avait été affiché sur les murs du château, à une hauteur trop élevée pour être facilement lu, ordonna qu'on le plaçât plus bas afin qu'il fût sous les yeux de ses sujets : son gouvernement était loin d'être despotique. Les tribunaux de province, présidés par des gouverneurs, représentaient le souverain ; ils nommaient leurs officiers respectifs que l'empereur confirmait, et exerçaient sous lui une juste autorité. Les cours de justice étaient entièrement indépendantes. Les universités, les collèges et les gymnases conservèrent jusqu'en 1811 le simulacre de leur propre juridiction. L'influence exercée par la nation dans le gouvernement était sans doute bien peu de chose, cependant elle ne laissait pas que de satisfaire l'orgueil de tous. Si dans la guerre de sept

ans Marie-Thérèse eut recours aux biens de l'église, elle remboursa religieusement ce qu'on lui avait prêté. Les impôts sous son règne étaient insignifians, en comparaison des impôts des autres pays; et ceux qu'on levait en temps de guerre étaient supprimés à la paix. Il régnait partout une honnêteté et une bonne foi qu'on ne remarque plus maintenant. La main paternelle se faisait sentir partout, lors même qu'elle infligeait des blessures forcées : *Bella gerant aliæ; tu, felix Austria, nube*, devint un axiome général. Le peuple était heureux; il jouissait du calme d'une vie tranquille, malgré que la monarchie ne marchât pas avec le siècle. Depuis 1811, on dit que l'empereur a manqué vingt fois à sa parole, et qu'il n'a pas une seule fois rempli ses engagemens. Nonobstant des banqueroutes répétées, qui ont réduit la valeur du papier-monnaie, d'abord à un cinquième, et ensuite à un tiers, les Autrichiens n'ont encore dans ce moment que du papier-monnaie, qui, malgré qu'il soit nommé métallique, n'a qu'une valeur variable et chancelante. Les impôts qui, suivant la promesse de l'empereur, devaient être

supprimés après la guerre, existent non-seulement sur le même pied, mais paraissent plus lourds que jamais. Le commerce est dans une stagnation absolue, parce qu'il convient à l'étrange politique de Metternich de fermer les routes de la Hongrie et de l'Allemagne; les trésors des églises que l'empereur avait promis de la manière la plus solennelle de restituer n'ont pas encore été remplacés; le peuple est surveillé par des nuées d'espions; et pour terminer le tableau, il voit les Turcs, qu'il appelle Erbfeind(les ennemis héréditaires de la chrétienté), favorisés et protégés contre les chrétiens, ses frères, malgré les sentimens de religion et de dévotion que sa majesté semble professer. Dans un pays où comme en Autriche les affections personnelles et la foi religieuse sont les seuls liens qui attachent les peuples aux souverains, ce n'est certainement pas une bagatelle de les voir si grossièrement violées. Le successeur de François aura en exécration l'aveuglement de ce monarque mal avisé, qui le pousse en quelque sorte à s'identifier avec la politique corrompue et surannée de son premier ministre. Il est pénible de passer

pour être plus *sot* qu'on ne l'est réellement ; mais être rendu plus *sot* et connaître la main qui nous avilit sans la détester, paraît une chose inconcevable. Affirmer que les peuples qui composent l'empire autrichien sont insensibles, ou indifférens aux traitemens qu'ils éprouvent, serait une absurdité : on ne doit pas les juger sur le dire de l'Observateur Autrichien, ou du voyageur qui va recueillir ses preuves dans quelques tavernes, au milieu d'une douzaine d'espions.

Les Bohémiens, les Moraves, les Hongrois et les Polonais, ne sont pas à comparer aux Anglais, ni même aux Allemands, sous le rapport de l'instruction; mais ils ont infiniment plus de caractère et de patriotisme que ces derniers. Le silence qui règne dans toute l'Autriche est le silence de la contrainte; et le *aqua tofana* du système de Metternich est trop compliqué pour ne pas exciter l'attention et l'indignation de l'être le plus stupide. Pour réduire la jeunesse d'un empire de trente millions d'âmes à ce honteux degré d'idiotisme qui convient aux vues de sa majesté, il ne

suffit pas de faire imprimer, par MM. Trint et compagnie à Vienne, des livres scolastiques et de les envoyer dans les colléges et universités; il faut, comme on l'a fait aux universités de Prague, de Vienne, d'Olmutz et de Laybach, remplacer les hommes probes et instruits qui dirigent les études, par de fidèles esclaves.

On n'oubliera jamais la terreur que cette mesure, qui fit plus détester l'empereur que tous ses impôts, imprima sur toutes les parties de l'empire. Les conséquences furent la révolte de ces universités, et l'enrôlement forcé des jeunes étudians, pour les régimens qui stationnent sur le Dannat. Pour s'assurer une obéissance passive, l'empereur a dépouillé les gouvernemens de province et les tribunaux de leur autorité. Le pouvoir unique et absolu est maintenant entre ses mains et celles de son ministre. Croirait-on qu'il n'est permis à aucun de ces gouvernemens de disposer, de son autorité privée, d'une somme de deux louis et demi, prise sur les deniers publics? Qu'est-il résulté de ces combinaisons rétrécies et impérieuses? Loin

de concentrer la marche des affaires, et d'affermir l'obéissance, elles n'ont servi qu'à indisposer la noblesse et les provinces, à créer des abus, et à faire naître une confusion dont il est impossible de se faire une juste idée, malgré les nombreuses promotions d'employés que ce nouveau système a suscitées. Pendant mon séjour à Vienne, il n'y avait pas moins de six mille postulans attendant la décision impériale pour être placés.

Le raisonnement des paysans est simple mais vrai. Ils sont en état de lire les patentes et les décrets impériaux, et de remarquer que les promesses qu'ils contiennent se réalisent rarement. Quoiqu'ils ne soient pas financiers, et qu'ils ignorent les honteux tripotages de Metternich avec Rotschild et ses frères, ils ne laissent pas d'en sentir les effets : « L'argent de nos églises, « disent-ils, a disparu ; nous payons encore des « taxes qui, dans l'origine, ne devaient pas se « prolonger au-delà du terme de deux ans ; notre « papier-monnaie varie chaque jour, chaque « heure : nous avons maintenant un florin, qui

« peut-être demain sera diminué d'un quart, et après-demain d'un tiers ». Quant aux Autrichiens proprement dits, ils aiment leur empereur avec cette sincérité qui distinguait les anciennes tribus germaines, et qui les attachait au prince et à ses défauts. Malgré cela, ils vous diront : « Notre « Franz est un bon homme; mais il nous a calom- « niés bien souvent; et si nous étions à sa place, « ajoutent-ils, en tournant le col avec une secousse « soudaine et expressive, nous placerions Metter- « nich encore plus haut, sur la potence »! En Moravie où sa familiarité est moins connue, et où on ne l'apprécie que sur la teneur de ses décrets, on parle de lui avec indifférence, ou pas du tout ; tandis qu'en Bohême, le bien-aimé Franz a perdu tout crédit; et si on n'ose pas lui donner des sobriquets, on le déteste franchement comme un tyran sans foi.

François et ses principaux affidés n'ignorent pas ces secrètes dispositions; et c'est à cela qu'il faut attribuer la surveillance active qu'il exerce sur ses sujets, ses fréquens voyages en Bohême et

en Hongrie, la diminution des impôts dont ces royaumes sont frappés, et ses efforts pour assurer la succession du trône à son fils bien-aimé, l'archiduc François Charles, qu'il croit plus capable que le prince de la couronne de faire face à l'orage qui se prépare. Le peuple, que François a instruit par son exemple dans l'art funeste de la dissimulation et de la perfidie, instruction dont son successeur recueillera tous les fruits, se meut dans une sphère sombre et silencieuse. La longue habitude qu'il a d'obéir, et un certain respect pour l'âge du souverain, maintiendront tant qu'il vivra la soumission qu'il exige, ou au moins tant qu'il sera en état de payer ses espions et son armée d'employés. Mais le poids de la dette publique est trop fort, le désordre qui règne dans les finances trop grand, et les ressources des états héréditaires trop épuisées, pour permettre que le système actuel se prolonge encore bien long-temps. Les Hongrois, dont la force et les moyens ne sont pas encore entamés, se trouvant dans un état permanent d'opposition, n'attendent que la première occasion favorable pour lever l'étendard de la

révolte, et le reste suivra. Enfin, les liens de l'honneur et de la bonne-foi, qui attachaient les Autrichiens à leur empereur, sont rompus, et la mort de ce dernier révélera des scènes auxquelles on eût été bien éloigné de s'attendre.

On a pensé que François n'était qu'une simple machine dans les mains de Metternich : ce n'est cependant pas exact. Il existe entre eux une similitude de caractère et de vues singulière ; il a trouvé son homme, et c'est pourquoi il adopte ses mesures et s'y tient fortement. La police secrète, funeste produit d'une conscience coupable, est entièrement dans les mains de l'empereur. Il en est le directeur en chef, et elle forme une grande partie de l'immense poids qui pèse sur ses épaules. L'espèce de passion qu'il a pour l'espionnage est si bien connue, que le plus vil de ses sujets, dont la présence n'oserait souiller la demeure du respectable citoyen, approche sans hésiter de sa majesté, pourvu qu'il apporte avec lui quelque venimeuse délation. Le même système d'espionnage s'étend sur tout l'empire. La chau-

mière du paysan, la demeure du citoyen, et le palais du seigneur, tout enfin est sous la verge des espions. François tient un registre régulier des officiers civils, depuis le gouverneur jusqu'au greffier, et des dignitaires de l'église. Son excellente mémoire le sert à merveille; et c'est d'après ce registre et ses souvenirs qu'il nomme aux divers emplois. La première chose, qui est d'une nécessité absolue, et qui se trouve consignée dans le diplôme, est un attachement sans bornes à sa personne*. On compte dans l'empire au-delà de soixante mille officiers publics. L'empereur nomme lui-même les principaux ministres, les présidens, les gouverneurs, les conseillers, les assesseurs, les directeurs, les généraux, les colonels, les archevêques, les évêques, les chanoines, et tous les recteurs et professeurs des universités et des collèges. Quand il y a une place vacante, le département

* En considération de son sincère attachement à notre personne, H..... est par les présentes nommé à l'emploi de, etc., etc.

dont elle dépend propose trois candidats ; on prononce sur leur mérite et leurs qualités d'après les idées prédominantes, et une autorité supérieure décide de leur sort ; ils sont enfin présentés à l'empereur qui les confirme ou les rejette selon sa volonté. Jusqu'en 1816, l'empereur choisissait généralement ceux qui avaient été proposés les premiers ; maintenant, ce n'est plus ainsi. S'il a les notions nécessaires relatives aux candidats, il en choisit un ; sinon il fait prendre des renseignemens secrets dans la province où ils résident. Si ces renseignemens ne répondent pas à ses vues, un de ses favoris dont le nombre est considérable, est toujours prêt à remplir le poste vacant. Le nombre de ces officiers publics est presque incalculable, et sans exagération trois fois plus considérable que dans aucun autre pays, à cause de la marche lente et même ridicule de l'administration. On ne peut pas réparer le vieux banc d'un collège, éloigné de la capitale de deux cent cinquante lieues, sans que cette réparation soit approuvée par le capitaine du cercle, et sans qu'il envoie le rapport au gouvernement de la province, qui le

transmet au tribunal aulique, puis de là au conseil d'état qui finalement le met sous les yeux de l'empereur. Cette manière vicieuse d'expédier les affaires, exige une multitude d'écrivains et d'officiers publics dont on pourrait composer une armée, et uue quantité immense de titres, de rapports et d'écritures de toute espèce. Chaque sujet est naturellement envieux de prendre sa part des deniers publics; et son zèle se trouve ainsi stimulé pour accomplir les volontés du souverain. On peut dire que François, pendant un règne de trente-quatre ans, a façonné ses sujets à une obéissance aveugle qui a absorbé tout sentiment noble, et détruit tout principe d'honneur. On est réellement frappé d'épouvante en voyant le ravage moral causé par la coupable imprévoyance d'un prince qui, afin de mieux soutenir ses droits et sa suprématie, a, de fait, bouleversé tous les sentimens d'honneur, de moralité et de religion: en Autriche, le bon plaisir de l'empereur est le droit; tout ce qui lui déplaît est mal.

Si les Autrichiens ne sont pas encore devenus,

ce qu'ils deviendraient si le système actuel se prolongeait encore dix ans, c'est-à-dire le peuple le plus vil et le plus perfide de la terre, ce n'est certainement pas la faute de François. L'éducation de la jeunesse, la manière dont s'exercent les emplois publics, la police secrète, tout enfin se combine ici pour produire une dégradation politique et morale; et ce qu'il y a de plus choquant, c'est que ce système de dégradation se suit sans pudeur, tout naturellement, comme s'il était pratiqué par un maître colère qui se croit tout permis dans sa maison. La tyrannie de Napoléon n'était rien, comparée à celle de François : il fait emprisonner, quand cela lui plaît, les prélats, aussi bien que les princes et les comtes; et si les étudians murmurent ou se révoltent contre leurs professeurs, il les enverra d'une manière toute paternelle faire le métier de simple soldat sur les frontières de la Turquie. Il y a dans ce prince un étrange assemblage de simplicité et de despotisme, de ruse jésuitique et de franchise débonnaire, d'égoïsme le plus grossier et le plus odieux et de bienveil-

lance toute doucereuse *. En le voyant conduire dans les rues de Vienne sa vieille calèche verte traînée par deux chevaux, vêtu d'une capote brune usée et d'un chapeau analogue, saluant amicalement de droite à gauche, ou s'entretenant familièrement avec son grand-chambellan, le comte Wobna, on ne croirait pas qu'il y ait en lui le moindre sentiment d'orgueil. Mais lorsqu'on voit des souverains et des princes s'approcher de lui avec une espèce de crainte qui indique une méfiance marquée, et en recevoir un accueil leste pour ne pas dire grossier, tel qu'il le fe-

* Le lecteur sentira sans doute combien ce portrait de l'empereur d'Autriche est empreint d'exagération. Il porte au plus haut degré le cachet de cette acrimonie dont les fiers insulaires, nos voisins, se croient obligés de faire parade contre chacun des souverains du continent. Il suffit d'avoir visité Vienne, pour avoir été à même d'apprécier les qualités excellentes et les vertus privées de l'auguste personnage immolé dans ce passage à l'*humour* britannique. Sa familiarité touchante, l'accueil qu'il fait au moindre de ses sujets, ne peuvent partir que d'un cœur

rait au dernier de ses sujets, on est convaincu qu'il faut se mettre en garde contre cette ingénue simplicité qui ne se ferait aucun scrupule de vous envoyer sans cérémonie dans les donjons de Mongatz, de Komom ou de Spielberg. Ce n'est certainement pas un hypocrite; mais il y a en lui une certaine fourberie innée qui défie l'œil le plus vigilant, et qui trompa même complètement Napoléon. Sa propre famille a peu de confiance en lui, malgré qu'en apparence il vive assez familièrement avec elle. Il n'est permis ni à son frère, le prince Charles, ni à son fils, le prince de la cou-

---

essentiellement bon. Si nous prenons ici sa défense (et notre opinion semblera d'autant plus impartiale, que personne plus que nous, ne professe d'aversion et de mépris pour le déplorable système politique en vigueur dans ses états), c'est que nous savons séparer un monarque faible, mais que nous croyons animé d'intentions pures, d'un ministre courtisan, égarant son maître par de perfides conseils. Nous accordons au premier une compassion respectueuse; nous réservons pour le second seul toute notre indignation.

ronne, de s'immiscer dans les affaires publiques qui ne les concernent pas directement.

L'archiduc Reynier, vice-roi d'Italie, est celui de ses frères qu'il aime le mieux : il est jaloux de Charles; Jean est trop savant pour lui, et le palatin trop impétueux. Lorsque ce dernier lui demanda la permission d'épouser sa troisième femme, il lui répondit, en fronçant le sourcil : «Vous pou-« vez la prendre; mais je prierai moi-même pour « qu'elle vive long-temps, car je suppose que celle « que vous prendriez ensuite serait Juive». Quoique l'empereur paraisse beaucoup aimer sa femme, et qu'on l'entende fréquemment dire: «main-« tenant je suis heureux»! elle n'a aucune influence politique. Quand il la vit la première fois, il chuchota à l'oreille de son grand-chambellan : « En « voilà une qui soutiendra la bordée : j'en suis « bien aise, je n'aurai pas encore un enterre-« ment dans quinze jours. »

Il se lève ordinairement à six heures, déjeune

à sept, et expédie les affaires publiques, ou donne ses audiences, jusqu'à une heure. Ensuite il se promène en calèche, quelquefois avec l'impératrice, mais plus souvent avec son favori, le grand-chambellan, ou son aide-de-camp, le baron Rutscherd. Il dîne à quatre heures : son dîner se compose de cinq plats et d'un dessert : il boit de l'eau, et ensuite un petit verre de vin de Tokay (11). Après dîner, il visite ses plantes du jardin dit le *Paradis*, ou va s'assurer si le nombre de ses pigeons est complet : si quelques-uns se sont égarés, la mauvaise humeur s'empare du monarque. A six heures, il prend son café, qui est toujours préparé par l'impératrice elle-même, dans le pavillon du nouveau jardin impérial : elle est vêtue fort simplement et se complaît à remplir tout à-la-fois, pour son royal époux seulement, les fonctions de ménagère et d'hôtesse. L'espace du temps jusqu'au souper est employé à exécuter des trios sur le violon avec son aide-de-camp favori, le baron K... et un autre gentilhomme. Comme père de famille, l'empereur mérite des éloges : il n'y en a pas dans tout l'empire

de plus décente et de plus respectable que la sienne. Outre les branches élevées de l'éducation, chaque membre de cette famille est obligé d'apprendre un art mécanique : le prince de la couronne est tisserand, et les archiducs charpentiers et ébénistes. Toute espèce de galanterie leur est interdite sévèrement. Une beauté célèbre ayant eu l'indiscrétion de souhaiter le bonsoir, au théâtre impérial, au gendre de l'empereur, le prince S..., fut envoyée en prison, et le prince lui-même sévèrement réprimandé. Son second fils, François-Charles, est celui qu'il préfère; c'est un jeune homme instruit, qui prévient en sa faveur, et duquel on parle généralement comme devant succéder à son père. Quoique le projet de violer les droits de l'hérédité soit motivé par la stupidité absolue du prince de la couronne, il pourrait bien, s'il était mis à exécution, amener des conséquences fâcheuses : les Hongrois y sont d'ailleurs entièrement opposés, et il n'y a guère de probabilité qu'ils s'y soumettent jamais.

De tous les membres de la famille impériale, le

duc de Reichstadt est celui pour lequel l'empereur a le plus de prédilection : on dirait qu'il cherche à faire oublier le mal qu'il a fait au père par sa perfidie. Ce jeune prince a des formes superbes et un caractère de ressemblance frappant avec son père et sa mère ; une teinte inexprimable de mélancolie et de méditation est répandue sur ses traits ; et on ne peut le voir sans éprouver une profonde émotion. Il n'a pas cette simplicité et cette aisance familière qu'on remarque dans les princes autrichiens ; mais il est impossible d'avoir dans les manières plus de noblesse et plus de dignité. Deux officiers prussiens arrivèrent avec nous à Shœnbrunn, sa résidence, et demandèrent à être introduits près de lui. Son chambellan se refusait brusquement à cette demande indélicate, lorsque le jeune prince sortit de ses appartemens, et s'avança vers le grand escalier qui fait face au château, pour monter à cheval avec son gouverneur. Il s'arrêta quelques instans devant ces officiers, les yeux fixés en terre, et décrivant avec sa cravache des figures sur le sable. Enfin, jetant sur eux un regard significatif, il s'écria en fran-

çais : « des Prussiens »! et leur tourna le dos.

L'empereur lui a fait présent d'un cheval arabe qu'il manie avec tant de grâce et tant d'adresse qu'on prévoit qu'il sera aussi ferme cavalier que son père. Je le vis quelques jours après à la tête de son escadron duquel il est adoré. Il a une tenue militaire étonnante pour son âge, et il commande avec une précision qui fait présager en lui le futur général. En vertu d'un décret impérial, il est propriétaire des huit domaines que possédait en Bohême le grand-duc de Toscane, et qui rapportent annuellement au-delà de 500,000 fr. : revenu plus considérable qu'aucun de ceux dont jouissent les princes de la famille impériale, l'archiduc Charles excepté. Son titre est duc de Reichstadt, et en s'adressant à lui on le traite d'altesse (*Euer Durchlaucht*). Il prend place immédiatement après les princes de la maison régnante qui est de la branche autrichienne d'Est et de Toscane. Sa maison est montée sur le même pied que celle de ces princes : il a un grand-maître de la garde-robe, un grand-chambellan, des

aides-de-camp, et un nombreux domestique. Possédant une grande fortune, sa destinée dépendra de ses talens et de ses inclinations.

CHAPITRE VI.

Du chancelier d'état autrichien, prince de Metternich.

Jamais homme ne fut plus craint et plus détesté que Metternich. De la Baltique aux Pyrénées, des frontières de la Turquie aux bords de la Hollande, il n'y a qu'un cri sur ce ministre, celui de l'exécration. Comme c'est lui qui a principalement contribué à donner à l'Europe sa forme de politique actuelle, qu'il a été l'inventeur et la cheville ouvrière de la sainte-alliance, cet embryon de grands évènemens; son caractère et sa politique méritent l'examen le plus impartial. Metternich descend d'une de ces familles anciennes, mais pauvres, de la Germanie, d'où sortirent les princes spirituels de l'Allemagne. La conduite adroite et rusée qu'il tint au congrès de Rastadt,

où il représentait les comtes de Westphalie, le fit remarquer de l'empereur d'Autriche, qui le prit à son service et qui l'envoya ambassadeur à Dresde. En 1806, il fut nommé à l'ambassade de France. Napoléon qui venait de se relâcher de ses rigueurs envers la noblesse française était alors entouré d'une foule d'anciens gentilshommes, parmi lesquels Metternich se faufila avec l'adresse insinuante et les manières gracieuses qu'il possède si éminemment. Il ne tarda pas, non-seulement à pénétrer les secrets de la chronique scandaleuse de la cour des Tuileries, mais encore à capter la faveur des principaux personnages, et de Napoléon lui-même. C'est à cette époque qu'il acquit une profonde connaissance du caractère de ce dernier, qu'il devina ses plans, et qu'il se prépara ainsi à jouer quelques années après le premier rôle dans les drames politiques de Dresde et de Prague. En 1810, il fut nommé ministre des affaires étrangères en remplacement du comte Stadion. Comment il réussit à diriger l'attention de Napoléon vers la princesse Marie-Louise; comment le prince Schwartzemberg, son successeur, condui-

sit cette négociation; comment enfin elle se termina, le lecteur en trouvera la clé dans ce que je viens de dire. Metternich lui-même disposa la princesse à accepter l'offre de Napoléon, et la conduisit à Paris; mais, malgré qu'il insinuât adroitement que ses services méritaient une récompense, l'empereur des Français fit la sourde oreille, et quiconque connaît le caractère du négociateur autrichien doit savoir qu'il n'était pas homme à jamais oublier ce désappointement.

C'est peut-être là une des principales causes qui facilitèrent les vues de l'autocrate russe sur Metternich qui, dès cette époque, lui fut toujours attaché. Il existe entre eux de grands rapports de ressemblance (autant qu'il en peut exister entre un autocrate et un courtisan). Le profond secret qui a enveloppé les plans de l'Autriche pendant la célèbre campagne de Russie, et même pendant le congrès de Prague, est considéré comme le chef-d'œuvre du génie diplomatique de ce ministre. Le mariage avec Marie-Louise l'avait mis à même de connaître Napoléon jusque dans sa vie privée, et il

n'eut pas de peine à le tenir en suspens pendant le congrès de Dresde, l'invasion, l'armistice et le congrès de Prague, jusqu'à ce que les armées autrichiennes fussent prêtes à entrer en campagne, et que François pût sans risque jeter le masque. Du reste l'orgueil et l'amour-propre excessifs de Napoléon, qui ne lui permettaient pas de voir par d'autres yeux que les siens, contribuèrent presque autant que Metternich à l'égarer et à le perdre. Ce fut cet orgueil, qu'il crut offensé, qui le poussa à rappeler son ambassadeur, le comte de Narbonne, le seul homme qui pénétrât les desseins de Metternich. La substitution qui s'ensuivit fut des plus funestes à Napoléon : elle amena pour successeur de M. de Narbonne l'orgueilleux et violent Caulincourt, l'esclave de son maître, qui, à Prague, négligea les intérêts importans qui lui étaient confiés, pour ne s'occuper que de chevaux. Metternich devint l'instrument d'Alexandre; et s'il ne fut pas sa dupe, il fut quelque chose de pire encore. C'est grâce à lui que l'empereur Alexandre se détermina à marcher sur Paris, où il arriva avant Schwartzemberg, et put

terminer la guerre d'un seul coup. Alexandre ménagea si bien les partis dans la capitale, que la nouvelle de la prise de Paris et celle du détrônement de Napoléon arrivèrent en même temps au quartier général de l'empereur d'Autriche.

Lorsque Metternich montra le plan de la sainte-alliance au P...W...y, celui-ci lui dit : « Mais mon prince, cela offensera. — Quoi! des fantaisies » ? fut la réponse de Metternich. Toutefois il s'est trompé à ce sujet : il connaît certainement mieux que personne les souverains et les courtisans, mais il ne connaît pas le peuple; et de même que Napoléon s'est perdu par le défaut de connaissance du caractère des principaux personnages placés à la tête des affaires; de même les principes de la sainte-alliance et ceux de Metternich, qui sont identiques, ont fait plus de mal à l'Autriche que toute la perfidie de ce ministre n'a fait de bien.

Metternich a quelque chose d'efféminé dans tout son extérieur, qui cependant n'en est pas moins rempli de grâces. Un front large, un nez

bien fait, de beaux yeux bleus, une bouche agréable qui a toujours un sourire à son commandement, composent la figure du premier ministre. Personne ne tire mieux que lui parti de ces avantages. Il entretiendra un cercle de cinquante personnes avec aisance et amabilité, sans recourir jamais à des ressources communes; il participera à la dissipation et aux folies de ses supérieurs et de ses égaux, mais il cherchera en même temps à en profiter : il est impossible de savoir mieux que lui trouver le côté faible de ceux qui sont au-dessus de lui, et ce qui est plus difficile encore, se rendre nécessaire à leurs faiblesses. L'empereur de Russie commençant à se fatiguer des bacchanales nocturnes qui se succédaient pendant la durée du congrès de Vienne, et Metternich craignant de se voir privé de sa présence et de perdre tout le fruit de ses belles combinaisons, imagina de nouveaux passe-temps plus analogues aux goûts de son nouveau maître. Les magnifiques tournois, les bals et les dîners furent tout-à-coup remplacés par de *petites soirées*, données par Metternich, et auxquelles présidait, en qualité de *souveraine*, la

belle P... de S..., née princesse de C... La famille de cette dame, ne voulant point se prêter à ce manège, fit manquer le plan projeté; et cette dernière quitta Vienne incognito pour se rendre à F....g où Alexandre la suivit. La belle fugitive fut encore obligée de se dérober aux poursuites de celui qui voulait absolument faire sa conquête; mais Metternich, dans cet intérim, sut profiter des circonstances; et c'est principalement par la vertu des charmes transcendans de ce talisman, qu'il attira successivement Alexandre aux ennuyeux congrès de Troppau et de Laybach.

Nul doute que l'Autriche ne doive à Metternich l'agrandissement de son empire : Venise, Milan, et surtout le Tyrol, Salzbourg, et le territoire que, sous les plus spécieux prétextes, il fit céder par la Bavière, sont des acquisitions fort importantes. L'empire autrichien forme maintenant un corps compact, composé de royaumes et de provinces dont la population s'élève à plus de trente millions d'âmes, et possède une étendue considérable de côtes. Si cette monarchie

était bien gouvernée, si les intérêts de ses peuples étaient bien entendus, elle serait en état de tenir tête à la première puissance de l'Europe. Pourquoi donc Metternich a-t-il souffert (s'il n'y a pas même coopéré) que l'Autriche se mît à la merci de la Russie? Ne sait-on pas que cette dernière, après le gain d'une bataille, pourrait amener sans coup férir ses armées devant les portes de Vienne, et séparer l'empire en deux portions? On peut chercher à résoudre cette question en consultant la note 12.

La position de l'Autriche, relativement à la Russie, devient chaque jour de plus en plus critique. La Russie, depuis le règne de Catherine, Ire s'est prévalue des liens religieux qui existent entre les Russes et les provinces turques de la Moldavie, de la Valachie, de la Bosnie, de la Bulgarie, de la Croatie et de la Dalmatie, pour les détacher graduellement de la Porte-Ottomane. Elles sont presque ouvertement gouvernées par des consuls russes ; le croissant n'y est plus qu'une ombre, et les habitans sont de fait plus sujets de la Russie

que de la Turquie. Tôt ou tard ces provinces seront annexées au colosse russe ; elles deviendront avec la Grèce les alliés naturels de la Russie et formeront ainsi un boulevard qui enchaînera l'Autriche, fera face à toute l'Europe, et dominera la Méditerranée. On prévoit alors le sort de la Hongrie (13), de la Transilvanie, et des Croatie et Dalmatie autrichiennes.

Les Hongrois eux-mêmes, ou, comme ils se qualifient, les Haggares, sont la treizième tribu de la nation finnoise dont les douze autres résident en Russie. Plus de quatre millions de Hongrois appartiennent à l'église grecque. Indifférens comme ils le sont déjà à la maison d'Autriche, on aura peu de peine à les attirer dans les intérêts de la Russie, et le sort de la Hongrie et de l'Autriche même ne peut plus rester douteux : elles finiront par être réunies à l'empire russe. Pour corriger ce que sa politique a de défectueux, Metternich favorise les Turcs, et prend un vif intérêt à tout ce qui les concerne. Tant qu'Alexandre vécut il le fit clandestinement, mais depuis sa mort il agit sans ré-

serve, par des démonstrations, et en envoyant des armées en Pologne.

Il n'y a pas le moindre doute, d'après ce qui se passe en Hongrie, en Bohême, en Italie, et dans le Tyrol, que les peuples qui composent l'empire d'Autriche ne desirent une constitution. Mais outre que les constitutions sont abhorrées de Metternich et de son maître, ces peuples veulent leurs vieilles constitutions. La Bohême réclame celle qui lui fut accordée par Rodolphe II; la Hongrie dédaignerait toute autre constitution que la sienne propre; le Tyrol demande celle de ses anciens souverains, pour leur prêter, assis sur la pierre ducale dans un champ près d'Inspruck, le serment de fidélité, comme cela se pratiquait sous ses comtes dans le douzième siècle; Venise soupire après ses doges et Milan après ses ducs. Pour satisfaire tant de peuples, et pour administrer tant d'intérêts divers, il faudrait plus de flexibilité que n'en possède Metternich lui-même. Le moyen le plus facile et le plus expéditif, pour remédier aux maux qu'il prévoyait, fut d'empêcher

les progrès de la contagion et de détruire les mauvais exemples. C'est pour cela que le roi de Naples fut expulsé de sa capitale, que son royaume et le Piémont furent inondés de soldats autrichiens, et que les troupes françaises furent envoyées en Espagne. Par la même raison les constitutions des petits états de l'Allemagne sont combinées de manière à n'être que des jouets sans conséquence pour eux, et sans danger pour leurs voisins les Bohêmes et les Moraves.

Le mode d'exécution qu'emploie Metternich est vraiment singulier. A une parfaite connaissance des principaux personnages avec qui il a affaire, il joint une adresse non moins étonnante à choisir ses instrumens. Il s'est formé une galerie vivante de *Metterniquiens*; et c'est de là qu'il tire ses ambassadeurs et ses agens. Ainsi qu'une gigantesque araignée, il a étendu sa trame sur toute l'Europe. Il a des espions dans toutes les capitales : en Portugal, il est avec les *Miguelistes;* en Espagne, en France et en Italie avec les aristocrates et les prêtres; et à Constantinople

main en main avec le sultan. C'est ainsi qu'il se met en état de manier les destinées de l'Europe, ou de se roidir contre elles, avec plus de succès qu'aucun être vivant. Comme diplomate et intrigant politique, on peut dire qu'il est sans rivaux; mais là sont posées les bornes de ses forces, et où il faut plus que de la ruse et de l'intrigue, son génie l'abandonne. Ce n'est rien moins qu'un homme d'état, si on donne ce nom à celui seulement qui consulte les vrais intérêts de son prince et de son pays, et qui agit sur de vastes plans.

Je m'abstiendrai de rechercher quels seraient les meilleurs moyens à suivre pour gouverner cet empire; j'admettrai même que les nations qui le composent ne sont point assez avancées pour être régies constitutionnellement, et que les propriétés ne sont point encore assez divisées parmi elles, ni les lumières assez généralement répandues; car, soit qu'une constitution ait été arrachée à un prince faible par la force des armes, soit qu'elle ait été librement accordée par le souverain, le peuple n'en jouira jamais bien tant que le sol

sur lequel on veut l'implanter n'est pas préparé. L'Angleterre ne profita de son excellente charte, que lorsque la puissance féodale des barons fut anéantie, les terres également divisées et la nation plus éclairée. La France suit les mêmes traces. En Prusse, la sage administration du baron de Stein n'est plus pratiquée; et le reste de l'Allemagne n'offre qu'une masse de vastes manoirs appartenant à des seigneurs appelés rois ou princes, dont les sujets ne sont guère plus heureux que de simples vassaux. Quant à l'empire d'Autriche, il ne présente qu'une réunion d'immenses domaines possédés par la noblesse, et quelques morceaux de terre appartenant aux paysans. Il n'y a pas de classe intermédiaire entre ces deux extrêmes de richesse et de science, de pauvreté et d'ignorance. Un homme d'état, tel qu'un Chatham, un Pitt, un Sully, un Colbert ou un Stein, aurait vendu à la nation les immenses domaines de la couronne, du clergé, des collèges et des différentes corporations, et aurait ainsi créé un troisième ordre et préparé les matériaux d'un avenir fondé sur des bases so-

lides et morales. Il aurait en même temps avancé le développement des lumières, et encouragé les arts; il aurait, comme les ministres que nous venons de citer, cherché à établir un gouvernement paternel, retranché le superflu des dépenses publiques, rétabli l'ordre dans les finances, fait rendre une stricte justice au peuple, et rempli avec une foi religieuse toutes les promesses du souverain; il aurait enfin suivi la même route que François a parcourue avec succès jusqu'en 1811, comme la voie la plus propice aux intérêts de ses peuples.

Metternich a préféré agir d'une manière plus conforme à son caractère, en arrêtant le torrent par une dégradation morale. Les conséquences ont été pour l'Autriche le mépris général des nations de l'Europe, et une réserve hostile de la part des cabinets, qui craignent de s'associer à une politique dépourvue de tout principe d'honneur. Ce ministre maintenant est abandonné par ces cabinets; il reste seul avec sa politique qui n'est soutenue que par ses armées, ses espions et ses confédérés.

Quelque brillante que paraisse la puissance de l'Autriche dans les pays étrangers, l'observateur qui n'est pas exclu des cercles du grand monde, s'apercevra bientôt qu'elle est plus voisine d'une crise que toute autre monarchie. On ne verra pas un élan simultané, ou un plan concerté à l'avance pour revendiquer par la force des armes les droits du peuple (les provinces sont trop soigneusement surveillées et trop opposées les unes aux autres ; car en cas de besoin les Bohêmes n'hésiteraient pas à marcher contre les Hongrois, les Polonais contre les Italiens, et les Autrichiens contre tous); mais il était donné à un ministre, dont le système flétri a détruit la foi publique, l'honneur et tout principe, qui a prodigué les trésors de la nation et épuisé les ressources des possessions héréditaires de l'empire, de paver la route à cette émancipation qui se déploie de plus en plus sur toute l'Europe, et qui sera d'autant plus facile à pénétrer dans cet empire, que les Hongrois commencent à se fatiguer des empiètemens successifs exercés contre leurs droits, et à être honteux de la politique d'un gouvernement qui n'est à

l'abri du mépris universel que par son pouvoir et ses intrigues.

La liberté n'eut jamais d'ennemi plus dangereux que Metternich. On ne peut pas cependant lui refuser des talens et d'habiles principes de politique, quelque funestes qu'ils soient d'ailleurs; mais ses connaissances en général sont très superficielles : c'est un jurisconsulte très médiocre, et ses folles mesures financières prouvent assez son ignorance absolue en matière de finances. Il possède au plus haut degré toutes les qualités d'un adroit courtisan : il est maître de lui dans les circonstances les plus épineuses et les plus critiques; il a un tact tout particulier pour bien juger les caractères, une habileté extraordinaire pour s'immiscer dans les secrets de ses supérieurs et s'attirer leur confiance, et surtout un talent inimitable pour mentir avec une assurance, qu'il n'est pas dans la puissance humaine de déconcerter. Dans une de ces audiences, ou plutôt de ces assemblées de gala qu'il donne aussi régulièrement que l'empereur, il s'adressa en ces termes au ministre de Bavière,

avec cet à-propos qui lui est si familier : « Votre « roi semble très partisan des idées libérables »? L'ambassadeur parut embarrassé et garda le silence. « Et des Grecs aussi »? ajouta Metternich. Point de réponse. « Plus de prudence, continua « ce dernier, ne ferait pas de mal, ou sa majesté « bavaroise nous forcerait à des représailles qui ne « lui plairaient pas. Vous pouvez l'en informer. » Le nouveau roi de Bavière venait précisément d'introduire dans son gouvernement quelques réglemens favorables aux libertés du peuple, lesquels, ainsi que son zèle bien connu pour la cause des Grecs, contrariaient singulièrement Metternich. L'ambassadeur pensa qu'il était de son devoir de faire connaître cette conversation à son souverain qui, comme on doit le présumer, s'en trouvant offensé, ordonna à son ministre de répondre de cette manière : « Le roi de Bavière, en sa « qualité de souverain, ne doit compte de ses « actions qu'à Dieu seul et à sa conscience, et il « invite le prince Metternich à le laisser tranquille ». Metternich expédia de suite un courrier à Munich pour témoigner son chagrin et son étonnement

de recevoir un pareil message, attendu qu'il ne s'était jamais permis d'exprimer la moindre opinion sur les mesures d'un monarque aussi sage, et en même temps il se plaignait avec amertume des fausses représentations de l'ambassadeur : celui-ci eut naturellement tort; il fut rappelé et remplacé. Là où une semblable politique prédomine, ce serait folie de se mettre en opposition ouverte avec elle : la noblesse autrichienne en est convaincue, et elle paie, lui et son maître, de la même monnaie.

CHAPITRE VII.

Aristocratie autrichienne. — Salons de Vienne.

Si l'oligarchie autrichienne n'est pas maintenant dans une disgrâce complète aux yeux de l'empereur, elle est au moins dans un état qui en approche beaucoup; et on peut dire d'elle, avec le duc d'Ormond, qu'elle est la seule dont l'influence soit si faible avec les rois et leurs ministres. La puissance dont elle a joui jusqu'en 1811 était naturellement fondée sur la possession des deux tiers de la propriété territoriale; elle lui donnait une immense influence dans les conseils et dans la politique du cabinet, et les moyens de faire respecter ses privilèges.

La noblesse forma ainsi dans cet empire la transition graduelle, qui allia le honteux esclavage

de l'orient aux libertés du monde occidental. L'empereur d'Autriche est considéré dans ses états héréditaires de l'Allemagne et de la Bohême comme autocrate; mais, tandis que l'empereur de Russie peut priver les premières familles de son royaume de leurs rangs et de leurs biens, la maison d'Autriche, dont le fondateur n'était lui-même qu'un gentilhomme, et qui acquit ses possessions non par des conquêtes, mais par des alliances et le concours de la noblesse, est en quelque sorte réprimée par elle. Ceci se fait encore mieux sentir en Hongrie. La tranquillité actuelle de l'empire a été précédée par de fréquentes révoltes, dans lesquelles la haute noblesse s'est trouvée engagée : les noms de Waldstein, de Schlick, de Frangipany offrent de terribles souvenirs à la famille impériale; mais telle était cependant l'influence de ces familles, qu'elles conservèrent la possession de leurs titres et de leurs biens, malgré que leurs chefs, auteurs de ces révoltes, furent punis de mort. La conduite prudente de la famille régnante les a attachés à la cause impériale; et leurs intérêts, liés à ceux de la maison d'Autriche,

sont de fait les seuls garans de la fidélité des divers royaumes. L'empereur actuel, dont l'indolence et l'indifférence pour tout ce qui tient au bien-être réel de l'empire est le caractère distinctif depuis 1811, a mis de côté la noblesse. La puissance dont elle jouissait est maintenant entre les mains de Metternich. Si une armée doit être envoyée à Naples ou sur les frontières de la Pologne, il en décide seul. C'est lui qui détermine la politique qu'on doit suivre, et le degré de pouvoir dont les ministres et les gouvernemens provinciaux doivent jouir. La noblesse est enfin réduite à servir d'ornement aux fêtes de la cour, et d'instrument, pour représenter au-dehors et au-dedans la splendeur pompeuse de l'orgueil autrichien. La conséquence de la suprématie accordée au premier ministre a été vivement sentie: à peine la puissance dont jouissait autrefois l'oligarchie autrichienne fut-elle accaparée par Metternich, que la noblesse et la nation hongroises, réclamèrent leur constitution légitime, et se mirent dans une attitude qui ne plut guère à sa majesté et encore moins à son ministre.

Ils ressaisirent leur constitution qui avait été négligée pendant un temps considérable; et, tandis qu'ils agissaient ainsi, les nobles de la Bohême, ne pouvant suivre leur exemple, essayaient petit à petit de se réunir et de réveiller l'esprit national par tous les moyens à sa portée, tels que l'institution des académies, des musées et des écoles d'économie domestique. L'empereur et son ministre connaissent la tendance de cette opposition distinguée, mais dangereuse; aussi la contrarient-ils avec l'adresse qui caractérise le cabinet autrichien, et qui mène au but qu'il s'est prescrit. L'archiduc Charles, fils de l'empereur, qui, à l'exception de sa tournure et de ses manières qui sont plus agréables, ressemble tout-à-fait à son père, fut envoyé en qualité de vice-roi en Bohême, afin de gagner l'affection de ce peuple et de le surveiller. Croirait-on que Metternich tient à Vienne une école et une cour pour l'éducation et la démoralisation de la noblesse, qu'il envoie dans chaque chef-lieu de province une ou plusieurs familles du premier rang pour lui servir d'espions, et contrecarrer l'opposition tout en cherchant à tour-

ner l'esprit de ses chefs vers la dissipation et la mollesse, afin d'éloigner leur attention des affaires publiques et des occupations sérieuses? (14)

Sur les trois cents familles qui composent l'oligarchie autrichienne, on en trouve environ cent cinquante qui, par déférence à la volonté de l'empereur, et soit par une politique ombrageuse, ou pour donner un lustre à son quartier général, font de Vienne leur résidence habituelle. On peut les considérer comme les représentans de toute la noblesse de l'empire. Les plus élevées d'entre elles sont les familles ducales, parmi lesquelles on distingue celles de Lichtenstein, des Schwartzemberg, des Lobkowitz, des Esterhazy et des Czatorysky. Les chefs ou régens de ces familles sont chevaliers-nés de la toison d'or; ils ont une cour de justice, quelques-uns d'entre eux des gardes, et tous des conseillers privés et des conseillers de cour. Ils vivent dans un style peu inférieur à celui de l'empereur lui-même. Pour donner une idée de leurs propriétés et des nombreux vassaux qui y sont attachés, il suffira de dire que le prince

Lichtenstein n'a pas moins de sept cent vingt mille sujets ou paysans, et que ses deux duchés, formant les deux tiers de la Silésie, occupent une étendue de plus de cent milles (*). Le prince Esterhazy, malgré qu'il soit surchargé de dettes, possède encore un revenu qui équivaut à ceux réunis des rois de Bavière, de Saxe et de Wurtemberg (15).

Les honneurs qu'on leur rend tiennent un juste *medium* entre le prince et le sujet. L'empereur lui-même les traite, surtout s'ils sont Hongrois (à cause de l'influence qu'ils exercent sur leurs concitoyens), avec une déférence qui étonne de la part d'un monarque tel que François. Après eux viennent les descendans des anciens princes et comtes de la Hongrie, de la Bohême et de l'Autriche. Il n'y a pas d'aristocratie aussi respectable que celle-là, celle de la Grande-Bretagne excep-

---

* Environ trente-quatre lieues.

tée. Les noms de Zinsky, des Bathyani, des Nadasdy, des Starhemberg des Troua Sternberg et des Dilrichstein, sont intimement liés avec les annales les plus brillantes de leur pays; et il n'y a pas une seule famille ancienne qui ne prouve son illustration d'une manière plus honorable que la noblesse italienne, et même qu'une partie de la noblesse française. (16)

La constance et une adhérence ferme aux principes méritent l'estime partout où on les trouve; et l'opiniâtreté avec laquelle l'oligarchie autrichienne, tant redoutée de Napoléon, résista aux démagogues français et à leurs chefs, pour le soutien de leurs droits et de leurs principes, est digne de louange, bien que ses efforts et ses sacrifices n'aient pas été couronnés par le succès. Elle a combattu pour la même cause, de concert avec l'Angleterre. Ce qui est surtout à sa louange, c'est que l'honneur du royaume fut reconnu et respecté universellement, tant que l'influence de ses conseils prévalut sur le souverain. A cette même époque aussi, sa politique fut admirée et

le pays devint l'asile des opprimés et des persécutés. Mais aussitôt que Metternich put diriger cette influence, la puissance de ce favori devint l'abomination du monde moral et civilisé. Constamment loyale envers son souverain, cette oligarchie ne vit dans la révolution française qu'un puissant reconfort; et les mêmes familles qui cinquante ans auparavant s'imaginaient n'être pas nobles, si elles ne faisaient pas venir leurs vêtemens de Paris, encouragent maintenant les artisans de leur pays avec un patriotisme vraiment louable. Elle supporte l'oubli méprisant dont elle est l'objet, comme des gentilshommes indépendans qui sentent leur dignité, malgré l'éloignement qu'on affecte pour eux. On ne voit parmi eux qu'urbanité et politesse. Ils visitent assidûment les salons de Metternich, et ne témoignent ni mépris ni haine pour un étranger usurpateur, hormis quelques brocards amers qu'il a à digérer de temps à autre. Quiconque, enfin, n'est pas initié dans l'état des choses supposerait, par les formes polies qu'on emploie, que l'empire est dans un état prospère. Ces nobles se conduisent en

hommes qui savent qu'ils ont affaire à un ministre, dont la bouche est remplie de miel qu'il répand lui-même, et dont le cœur est plein de l'*aqua tofana* que son maître distribue, et qui, avec les manières les plus douces et les plus familières, dit et exécute les choses les plus difficiles à supporter.

Les actes du gouvernement actuel ont fait naître des préjugés pour tout ce qui porte le nom d'Autrichien, ou, ce qui est pire encore, ont fait confondre le gouvernement avec le peuple. Il y a autant de différence, entre le besogneux baron allemand qui rampe devant ce premier ministre et le comte autrichien, qu'entre l'Anglais intrigant qui court après la fortune et le gentilhomme anglais indépendant. Le degré de respectabilité de l'oligarchie autrichienne se mesure, par le plus ou le moins de dépendance de ses membres aux volontés de Metternich. Ceux qui ont le moins de mérite et qui sont dépouillés de tous principes d'honneur, tels que A....y à Paris, M. de B. à Francfort, C..n. G...tz et A... à Vienne, sont les in-

strumens dont ce ministre se sert le plus volontiers. Les roués de Metternich, tels que les libertins T...f.... et K... son beau-frère, sont sur le même niveau que ces derniers, et partagent avec eux les grâces de ce favori. On trouvera dans leurs cercles l'abandon et le *sans-gêne* d'hommes sans principes et sans mœurs, qui, se targuant de l'autorité de seize *sires*, et de leur connaissance de la chronique scandaleuse de l'Europe entière, ont acquis une certaine assurance qui ne les exposera jamais à rougir, quand bien même leur conduite corrompue en ferait souvent naître l'occasion. Ces cercles enfin présentent les mêmes tableaux que les coteries de la cour de Louis XV, hormis qu'ils sont de plus surchargés par la grossièreté et l'intempérance qui caractérisent un débauché autrichien.

La saine partie de l'aristocratie autrichienne est la noblesse nationale. Si elle n'a pas, comme les Anglais et les Hongrois, la conscience de sa dignité, si l'on remarque dans ses manières une certaine gaucherie, ou plutôt une espèce de timidité, il faut

attribuer ces défauts au système d'oppression qui pèse sur elle et qui ne lui permet pas de se prévaloir de ses droits; mais elle est plus instruite et moins frivole que la noblesse française. Le prince Schwartzemberg fut rappelé de Paris en 1811, pour se mettre à la tête de l'armée (17), et il commanda ensuite avec gloire celle des alliés. Les Lichtenstein, père et fils, les Bubna, les Nostilz , les Colloredo , les Shanfields et les Sherfield se conduisirent avec non moins de bravoure. On sait que les Français, tout en maudissant le gouvernement autrichien, faisaient l'éloge de l'humanité des chefs de l'armée, lorsque les besoins du trésor les forçaient à frapper de contributions les provinces conquises de la France et de l'Italie. Il est facile en Angleterre de parler de liberté et de résistance à l'oppression; mais si on pouvait s'imaginer ce qui se passe ici, on serait frappé d'horreur et non moins d'admiration, de voir cette noblesse, accablée sous le poids d'un despotisme ombrageux, et assiégée par des maximes empoisonnées, conserver encore un sens droit de l'honneur, et résister, moitié ouvertement et moi-

tié en silence, aux effets de la dégradation qui la menace. Il n'y a point de monarchie où les souverains aient moins fait pour les arts et les sciences, et où la noblesse les ait plus protégés. Je ne prétends pas dire que chaque noble ait les connaissances d'un Gœthe, d'un Winkelman ou d'un Bottiger; mais j'affirme qu'il n'y a nulle part, parmi les autres castes nobiliaires, des musées et des galeries semblables à ceux qu'on trouve chez les nobles autrichiens : les collections de tableaux des Lichtenstein, des Esterhazy, des Lambert et des Schwartzemberg sont des plus précieuses.

L'artillerie autrichienne passe pour la meilleure du monde; ses officiers sont fort instruits et jouissent d'une bonne réputation. Cette arme doit son état de perfection à un des Lichtenstein qui, à ses frais (et ils furent considérables) entreprit sa réforme, et y réussit complètement : il établit des écoles d'artillerie, qu'il fournit de livres et d'instrumens pour le service des élèves. La famille Schwartzemberg a formé une école des arts et métiers dans son duché de Kruman, en Bohême, qu'elle entretient avec une libéralité royale.

L'institution fondée par le comte Testelitz, de laquelle je parlerai plus loin, est encore bien plus importante. On connaît enfin tout le bien que font les Sternberg, les Kollowrat, les Ditrichstein et les Boaquois. Les cercles de cette classe de la noblesse offrent le même tableau, même dans Vienne, que présentent ceux de la famille impériale, où tout se fait comme du temps de Léopold Ier, à l'exception seulement qu'on y déploie plus de pompe, et que les princesses sont plus chargées de diamans et de bijoux. On voit régner dans ces cercles une union charmante, et un mélange de majesté et d'urbanité qui participe des temps anciens et des temps modernes. Le tableau de la vie du grand monde en Autriche est moins brillant qu'en France. C'est sa constance dans ses principes qui a conservé à cette noblesse sa fortune, malgré les malheurs du temps; tandis que la noblesse française et celle des autres états de l'Allemagne sont en général plus ou moins pauvres.

Le français est encore le langage favori, moins

par indifférence ou mépris pour les idiomes allemands, que par la nécessité de parler une langue que les domestiques ne comprennent point, et que par conséquent ils ne peuvent rapporter à la police secrète (18). Toutefois les habitudes françaises ont beaucoup perdu de leur empire, bien qu'une teinte s'en fasse encore remarquer dans les sociétés de Vienne.

Les enfans de la noblesse autrichienne sont en général élevés dans la maison paternelle. Chaque famille a un gouverneur qui a fait toutes ses études, et qui appartient, soit à l'ordre des avocats, soit à l'état ecclésiastique. Il est chargé de surveiller l'éducation de ses élèves. Tandis que les jeunes demoiselles prennent leurs leçons d'écriture, de musique, de dessin ou de danse, et sont instruites dans les devoirs religieux, les jeunes gens étudient le latin et les autres leçons de leurs différens maîtres qui sont presque tous des professeurs publics. Tous les six mois, ces jeunes gens sont examinés par les professeurs nommés par le gouvernement, et passent à des études plus fortes.

Leur cours de philosophie même se fait à la maison et de la même manière que les autres classes. Bien que ces gouverneurs ne possèdent pas toutes les sciences que leurs élèves cultivent, ce sont en général des hommes d'un talent distingué, et leur fortune dépend entièrement des progrès de leurs élèves. Ceux-ci, qui ne sont pas seulement condamnés à apprendre leurs leçons par cœur, et qui se trouvent toujours dans la société de gens instruits, deviennent plus savans que ceux des autres classes.

Une famille de la haute noblesse se lève de fort bonne heure, si la nuit précédente, elle ne s'est fatiguée par un bal ou toute autre réunion de ce genre. Une tasse ou deux de café avec un petit pain blanc forment le déjeuner ordinaire, qui est pris en famille, à l'exception des jeunes gens qui prennnent leurs repas avec leur gouverneur. Le chef de la famille passe ensuite quelques heures avec son conseiller ou l'intendant de ses domaines pour régler ses affaires; il lit ensuite les journaux anglais, français et allemands (19). Sa femme s'occupe dans ses appartemens des affaires de la mai-

son, ou de lire, d'écrire, de peindre, ou dessiner, ou de sa toilette. A midi, les visites commencent; elles sont ordinairement faites et reçues par les dames seules. Les appartemens des époux sont séparés; chacun d'eux a sa voiture : à deux heures la femme monte en voiture accompagnée de son mari ou de sa dame d'honneur, pour se rendre dans l'Aufgarten, au Prater ou sur les glacis. A trois heures, on se met à table également en famille comme au déjeuner, mais les jeunes gens n'y assistent que le dimanche. Après dîner on fait une promenade habituelle, et à six heures on prend le thé et les rafraîchissemens. Le théâtre ou une soirée terminent la journée, mais non sans que l'on fasse une nouvelle toilette. S'il y a gala à la cour, ou une grande invitation, les habitudes sont interrompues. Les dîners d'apparat ont ordinairement lieu à trois heures; on y est invité par cartes qui sont envoyées conformément aux rangs, soit huit jours, soit deux jours avant celui où il doit avoir lieu.

Quand on entre chez un grand seigneur, le

suisse sonne trois coups de cloche pour un prince, deux coups pour un comte ou un baron, et un seul pour un simple gentilhomme. On est reçu sur l'escalier par deux chasseurs, richement habillés à la livrée de leurs maîtres et qui ouvrent les portes : l'un d'eux prend votre chapeau, et vous conduit, par une enfilade de pièces somptueusement meublées, jusqu'au boudoir de la maîtresse du logis et vous annonce par votre nom et vos titres. La dame reste assise, et se borne à vous faire un salut en prononçant ces mots : Vous êtes le bien-venu; et, si vous êtes intime dans la famille, elle vous permet de lui baiser la main. Vous participez ensuite à la conversation générale. Quand l'heure est arrivée, le chef d'office annonce le dîner. La société se compose ordinairement d'un nombre égal de personnes des deux sexes; chaque homme présente la main à une femme et la conduit dans la salle à manger. On peut être douze, vingt, ou quarante convives, mais jamais treize. La place d'honneur est occupée par la maîtresse de la maison; celle de chaque convive est désignée de manière qu'une femme se trouve toujours placée

entre deux hommes. Le nombre des services est de trois. Le premier se compose d'un quartier de daim avec des hors-d'œuvres; le bœuf bouilli lui succède, ainsi que des fricassées, des puddings et des poissons. Le deuxième service consiste en faisans, chevreuil et poulets rôtis. Le dessert forme le troisième. Il est du bon ton de manger vite; et les douze ou quinze plats qui composent les trois services disparaissent dans l'espace de trois quarts d'heure. Les domestiques découpent et servent. Les vins sont excellens et au choix du convive, qui les demande au commencement du repas. En général, la boisson ordinaire est un léger vin du Rhin ou de Hongrie, mêlé d'eau. Après le bœuf, on sert à la ronde un verre de Malaga; au second service on apporte des vieux vins de Johannisberger, Rudeshein, ou Steinwein. Le troisième est accompagné d'un grand verre de Champagne et se termine par le Tokay. Il n'est pas d'usage de porter de santé, excepté dans les fêtes publiques. Après le dîner, qui ne dure pas plus d'une heure, la compagnie se lève, chacun salue la maîtresse, et conduit sa dame au salon, où l'on sert le café,

ainsi que les liqueurs de Trieste et d'Italie. Les femmes seules sont assises. On converse pendant un quart d'heure; et ceux qui ne sont pas invités à passer la soirée disparaissent incognito, sans même saluer les maîtres de la maison.

Quand on invite quelqu'un à passer la journée, le dîner est suivi d'une promenade au Prater. Si vous avez un fiacre, vous le laissez à la porte et vous montez dans la voiture de votre hôte, qui suit celle de sa femme. Si c'est un dimanche, quel que soit le quartier de la ville où vous dîniez, vous êtes obligé de vous faire conduire au Grasben ou à l'église Saint-Etienne, afin de vous joindre à la file des voitures, qui de là traverse le Prater pour se rendre dans la ville. Il est impossible et contre l'ordre de se mettre en dehors de cette ligne, qui s'étend à une distance de trois milles. La famille impériale est elle-même obligée de se mettre en rang, de manière qu'elle se trouve souvent derrière un fiacre, ou le cabriolet d'un honnête bourgeois qui porte avec lui sa provision de la journée. Il est impossible d'imaginer une scène

d'une variété plus plaisante : immédiatement après le magnifique équipage de l'impératrice, vient le zieselwagen, sorte de voiture bizarre dont font usage les basses classes de Vienne. On y remarque ordinairement d'étranges figures ; et le tableau est encore rendu plus plaisant par la quantité de jambons, de flacons et d'autres provisions de bouche qui y sont empilés. Cette voiture est suivie de l'élégant phaéton ou de la légère calèche du gentilhomme hongrois ou bohémien, avec ses hussards et ses chasseurs couverts d'une riche livrée. Tandis que l'empereur, accompagné de son grand-chambellan, le comte de Wobna, conduit sa modeste calèche, derrière lui se trouve un ambassadeur étranger, suivi à son tour par un riche Musulman entouré d'esclaves maures, et dont la gravité et l'orgueil restent impassibles au milieu de cette bruyante scène. Le mouvement de toutes ces voitures présente un spectacle unique, qui ne peut être comparé à aucun autre de ce genre. Les deux principales allées de droite et de gauche sont remplies de cavaliers, parmi lesquels on distingue le Hongrois à ses manières nobles et à la supériorité avec laquelle il

manie son cheval. Les autres allées sont pleines d'honnêtes bourgeois, de sous-officiers et d'artisans qui viennent, avant leur dîner, chercher dans cette promenade un exercice qui aiguise leur appétit pour le repas qu'ils vont y prendre *. Indifférens aux plaisanteries des élégans et même à la présence de l'empereur, qui met un espèce d'orgueil à jouir de la familiarité de ses sujets dans cette occasion, ils s'asseyent sur l'herbe, et consomment joyeusement ce qu'ils ont apporté sur eux, comme s'ils n'avaient rien mangé depuis deux jours. De chaque côté de ces belles allées, de nombreux restaurateurs et des groupes de musiciens ambulans animent et enjolivent la scène, tandis que des centaines de commis-marchands traversent avec leurs maîtresses les carrés de

---

* La consommation annuelle des trois cent mille habitans de Vienne est évaluée à quatre-vingt mille bœufs ou vaches, soixante-sept mille veaux, cent vingt mille moutons, soixante-douze mille porcs et deux cent mille pipes de vin d'Autriche.

gazon et les sentiers de ce superbe parc, afin de s'éloigner de la vue de la multitude, que le beau temps, une bonne vendange, et par-dessus tout la présence de leur bien-aimé kaiser * y a rassemblée. Cette foule bigarrée de peuple imprévoyant prendrait les armes avec la même humeur pacifique qu'elle manifeste dans ces amusemens. A six heures, on revient de la promenade avec son hôte; et, arrivé à sa maison, votre fiacre, si vous n'avez pas de voiture, vous reconduit à votre logement. L'espace de temps entre sept et huit heures est consacré à la toilette du bal, qui consiste en un frac noir, culotte et bas de soie de la même couleur, souliers de maroquin avec de petites boucles d'or; à huit heures on retourne où l'on a dîné, et le même nombre de coups de cloche annonce votre arrivée. Deux domestiques sont placés au pied de l'escalier avec des flambeaux dont la clarté, jointe à celle d'une vaste lampe,

* Empereur.

éclaire le chemin des appartemens. Votre domestique remet dans l'antichambre, en échange d'un billet portant un numéro, votre chapeau et votre redingote. Vous traversez encore une suite de chambres jusqu'au boudoir de la maîtresse de la maison, où vous trouvez déjà rassemblée une partie de la compagnie. Il n'est pas du bon ton d'arriver de bonne heure; au contraire on cherche à arriver tard. Le nombre des danseurs et danseuses s'élève de trente à quarante couples ; les personnes âgées jouent au whist ou à l'ombre dans le boudoir et dans les pièces voisines. Des rafraîchissemens composés principalement de fruits sont servis; et à peine un quart d'heure s'est-il écoulé que les portes de la salle de danse sont ouvertes, et qu'une profusion de lumières et les bruyans accords de l'orchestre viennent frapper vos yeux et vos oreilles, et donner le signal aux danseurs. Chaque couple est arrangé d'avance; et si vous êtes étranger à la société, la maîtresse de la maison, sous les auspices du maréchal du bal, choisit votre partner. C'est ordinairement le maître à danser de la famille qui remplit ces fonctions. Les couples

se rendent des appartemens à la salle du bal qui est fort bien éclairée. Les musiciens au nombre de quinze à vingt sont placés sur une galerie située au fond de la salle. Le bal s'ouvre par une polonaise, suivie d'un cotillon, qui se répète deux fois. Ce fut au bal du comte F...n que je vis former pour la première fois la danse connue sous le nom de chaîne dansante. L'orchestre donne le signal de cette danse inimitable par trois accords soudains; et ensuite le bruit d'une douzaine de castagnettes se faisant entendre, ainsi que le claquement des mains, la chaîne se forme, décrit plusieurs tours et détours, et ne se rompt que lorsque les hommes se trouvent en face de leurs danseuses. Un vif trépignement de pieds et le claquement des mains, encore accompagnés des castagnettes et d'un nouveau signal de l'orchestre, changent la chaîne en une valse lente, qui s'anime ensuite et qui, finalement se transforme en une danse allemande ou hollandaise (20). Le tout s'exécute avec une grâce, une légèreté et une élégance si remarquables, que je puis bien dire n'avoir vu nulle part un tableau si enchanteur. Le bal se

continue ensuite par des valses et des cotillons. Les chambres, qui se trouvent entre le boudoir et la salle de danse, sont occupées par des tables où l'on joue le whist et l'ombre; et l'on trouve aux quatre coins des chambres voisines des buffets chargés de fleurs et des rafraîchissemens les plus délicats. A minuit le souper est servi. Les femmes sont conduites à la salle à manger par leurs partners, et occupent les sièges qui leur sont désignés par les cartes ou se trouvent leurs noms. Un potage est servi à chacune d'elles, et ensuite viennent les mets de toutes sortes. On se remet à danser à une heure, et on continue jusqu'à trois où la société commence à se retirer. Les tables de jeu deviennent aussi désertes; et les belles danseuses, enveloppées par leurs chasseurs ou laquais dans des châles ou pelisses, sont conduites à leurs voitures par leurs parens. Les amis intimes restent jusqu'à quatre heures, et prennent congé, dans les formes, les uns des autres; enfin le tout se passe avec la plus grande décence.

Rien n'est plus agréable que la soirée d'un cer-

cle particulier. On se rassemble à six heures après le thé. On sert des rafraîchissemens tels que des ananas et du raisin, et des tables de jeu sont préparées. Tandis qu'on joue, une bande de musiciens exécute quelques morceaux des opéras de Mozart, de Weber ou de Rossini; et s'il y a des demoiselles dans la famille, et que leurs amies viennent les visiter, des danses sont aussitôt formées. Il y a dans chaque maison non-seulement un maître de musique, mais au moins deux ou trois domestiques qui sont d'excellens musiciens. Les appartemens étant parquetés et cirés, sont prêts à chaque instant pour la danse. C'est dans ces soirées que le caractère aimable et enchanteur des hautes classes de la nation brille dans tout son éclat. L'aisance, la modestie, la simplicité et la véritable noblesse de sentimens qui règnent dans ces cercles, prouvent que ceux qui les composent méritent mieux que tout autre peuple de jouir des plaisirs de la vie sociale. Ils cherchent à se rendre agréables à leurs hôtes et font tout ce qui dépend d'eux pour les rendre heureux. Il est impossible d'être plus à son aise que dans ces réu-

nions, particulièrement dans celles des nobles hongrois. Les soupçons et les craintes en sont bannis; car le Hongrois a une juste idée de ce qu'il est, et il sent que sa liberté et les privilèges que lui assure sa vieille constitution, ne sont pas seulement écrits sur des parchemins, mais qu'ils sont gravés dans le cœur de dix millions de ses compatriotes, qui ne craignent ni l'empereur ni son Metternich. La conversation pendant le dîner se dirige sur toute espèce de sujets politiques; on y raconte des anecdotes, et on s'occupe même un peu de la chronique scandaleuse, surtout si le premier ministre en est l'objet; c'est là qu'il est traité avec bien moins de cérémonie que partout ailleurs. Les anecdotes sont principalement relatives aux Hongrois eux-mêmes; et le caractère noble, franc et généreux de cette nation, si intéressante et si peu connue, leur fait commettre quelquefois des bévues comme les Irlandais. Parmi plusieurs que j'entendis raconter, j'en citerai une. Un Hongrois desirait voir la perspective de Vienne, prise du clocher de Saint-Étienne. Sept cents degrés conduisent à la seconde galerie, et le portier ne se

trouvant pas chez lui, sa femme qui était enceinte pria le visiteur d'attendre le retour de son mari. « Combien de temps faudra-t-il attendre »? demanda le Hongrois en mauvais allemand, et jetant en même temps un coup-d'œil significatif sur la femme. Celle-ci, croyant que cette question avait rapport à l'état de corpulence où elle se trouvait, tandis qu'il ne s'agissait que de l'arrivée de son mari, répondit : « Cinq jours. — Cinq jours! s'écria le « Hongrois; mais dans cinq jours, il faut que je sois « à Ketshemet». Tout en prononçant ces mots, il prit la fuite, fort content de n'avoir pas satisfait sa curiosité aux dépens d'un si long espace de temps.

Mon hôte, noble hongrois, écoutait ces histoires avec la meilleure humeur du monde. Enfin, prenant un ton moitié sérieux et moitié riant, il dit : « Pourquoi s'étonner de ce que nous ne sommes « pas ce que nous devrions être? Comment cela « peut-il être autrement? D'un côté nous voyons les « Turcs, de l'autre les Autrichiens; et mon com- « patriote avait raison de ne pas regarder du

« haut du clocher ». Ce jeu de mots fut bien reçu de toute la société, à l'exception d'un colonel Hongrois qui se crut obligé *ex officio* de froncer le sourcil. Mais qu'importent aux Hongrois les grimaces ou les sourires, même ceux de l'empereur? Nous en eûmes un exemple à l'hôtel du Cygne où je logeais.

Le déjeuner favori des habitans de Vienne s'appelle *grenfleisch*, et se compose de cochon de lait, de saucisses à la moutarde, de radis et de vin d'Autriche. Nous en faisions journellement un pareil, et pour le prendre nous descendions dans la salle à manger. Pendant qu'on célébrait les fêtes publiques pour la restauration de l'empereur, trois nobles hongrois y entrèrent. Ils étaient vêtus de l'uniforme national, qui consiste en une veste de velours, pantalon large, bottes à la hussarde brodées, et pelisse jetée sur l'épaule. Après avoir posé leurs sabres et leurs colbaks, ils demandèrent trois bouteilles de vin du Rhin et six de vin d'Autriche. L'humble hôtellier, bien que surpris d'une semblable demande,

se hâta d'obéir avec une soumission toute autrichienne. « Apportez un bassin »! s'écria le plus âgé des cavaliers. Ceci étant fait, il lui dit : « Ver-« sez-y les six bouteilles de vin d'Autriche, et faites « rafraîchir dans cette eau les trois bouteilles de vin « du Rhin!—Mais, seigneur, répliqua le tremblant « aubergiste, ce n'est pas de l'eau; c'est le meil-« leur vin de Bisamberger de l'année 1811. — « Faites ce que je vous dis, repartit le Hongrois, « et allez-vous en ». Tous les yeux étaient fixés sur ces hardis cavaliers qui, dans un des premiers hôtels de la capitale, osaient ainsi manifester leur mépris pour l'Autriche. Quelques instans après, trois autres Hongrois les joignirent, et ils portèrent les toasts suivans : « A Marie-Thérèse »! s'écria l'un d'eux : « Vivat! vivat »! répondirent les autres. « A notre roi constitutionnel »! dit un second; « Constitutionnel »! répétèrent-ils tous ensemble d'un ton solennel. Il est impossible de se faire une idée de la gravité qu'ils déployèrent dans cette occasion. Aucun sourire ne s'échappa de leurs lèvres; aucun coup-d'œil ne fut dirigé sur les assistans : on aurait dit qu'ils se croyaient

seuls dans cette vaste salle. Ils payèrent silencieusement leur déjeuner et le vin qu'ils avaient demandé, laissant les six bouteilles dans le bassin, puis ils partirent d'un pas ferme et pesant qui fit trembler les tables, les verres, et même les fenêtres du salon.

C'est dans les cercles de la noblesse et des riches banquiers qu'on jouira d'une certaine liberté, de la faculté de parler sur la politique et de lire les journaux étrangers et les livres prohibés. Il n'y a pas, comme à Paris, de réunions de libéraux, excepté cependant parmi les premières familles; mais ce ne sont que les plus intimes amis qu'on y admet. Dans un dîner, un bal ou une partie de jeu, quelques personnes s'écartent de la société et se rendent dans une pièce voisine, pour y entendre la lecture d'une lettre arrivée de Paris ou de Londres, par une autre voie que celle de la poste. C'est le moyen qu'on emploie en Autriche pour concerter, au milieu des plaisirs, quelques plans ou prendre quelques mesures; et on s'y trouve forcé par l'empereur qui, loin de

ressembler à César, agit pourtant d'après ses principes, et pense que tant que ses sujets seront occupés à chanter et à danser, sa famille et lui n'auront rien à craindre.

CHAPITRE VIII.

Officiers publics. — Basses classes. — La ville de Vienne considérée sous le rapport de l'architecture de ses édifices. — Du culte divin. — Mœurs Viennoises. — Institutions publiques. — Code autrichien. — Science médicale. — Caractère des hommes de lettres. — Journaux publics. — De Grillpatzer. — Censure autrichienne; Théâtres. — Observations.

Il n'y a pas de gouvernement plus impopulaire en Europe, et où le peuple et les magistrats soient plus virtuellement séparés. Nulle part on ne verrait une classe de citoyens dans un état de contrainte pareil à celui où se trouvent les fonctionnaires publics à Vienne(21). Au centre des plaisirs et de la gaîté, ils sont constamment occupés dans leurs bureaux, et exposés à une surveillance qui

ne se ralentit jamais. Vienne est la résidence des ministères, des présidences et des tribunaux auliques, auxquels se trouvent attachés des centaines de conseillers et des milliers d'employés inférieurs. Un conseiller de cour est un personnage important, il possède le *referat*, comme on l'appelle, de plusieurs provinces, avec le titre de général-major, et jouit d'un traitement de 5 à 6,000 florins *, somme considérable pour l'Autriche; mais il faut qu'il renonce à fréquenter les cercles, à moins qu'il n'appartienne au premier rang de la noblesse, ou qu'il se soucie peu de son avancement. Ce n'est pas le manque de fortune qui l'oblige à cela, mais bien la volonté de l'empereur; car, s'il voit le monde ou s'il partage les plaisirs de la société, il est certain de ne pas avancer. « J'ai besoin d'hommes laborieux qui s'occupent « sérieusement de mes affaires, pour en faire des « conseillers auliques », répondit l'empereur, lors-

* 12 à 15,000 francs.

qu'on lui proposait pour remplir ces fonctions le baron V . . . n, jeune homme à la mode, mais doué de grands talens. Cet avis ne fut pas perdu pour les autres conseillers. G . . . . tz, l'auteur des manifestes du congrès et des articles les plus importans de l'Observateur Autrichien, que tout le monde connaît, avait été proposé à sa majesté et même recommandé par Metternich, pour être conseiller d'état : « Il entretient une maîtresse, de « laquelle il a trois enfans », répliqua l'empereur, et tous les efforts réunis qu'on fit en sa faveur furent vains. Un conseiller d'état, dont le rang vient après celui de ministre, ne se rencontre presque jamais dans le monde, et c'est à la condition qu'il s'excluera des cercles qu'il doit sa nomination.

L'empereur ayant des rapports exacts sur tout ce qui concerne les affaires personnelles des employés de son gouvernement, ceux-ci ne peuvent faire un pas sans que lui et la police secrète en soient instruits, et tandis qu'il force les classes élevées et les basses classes à se livrer à la dissipa-

tion et à l'indifférence, il exige que ceux qui occupent des emplois soient sobres et uniquement attachés à leurs devoirs. Le prince R......y ayant engagé la fille du conseiller aulique S....r dans une intrigue amoureuse, qui pourtant se bornait à de simples œillades échangées des fenêtres, la jeune personne tomba sottement malade d'amour. L'empereur, en ayant été informé, fit mander le prince. « Prince, lui dit-il d'une voix sé-« vère, il est bon que vous sachiez que les filles « de mes conseillers ne sont pas faites pour être « l'objet de vos galanteries; il y en a bien d'autres « dans Vienne à qui vous pouvez vous adresser». Le prince fut obligé de payer en expiation de son intrigue une somme de 15,000 florins.*

L'empereur est encore plus sévère envers ses soldats. Quelque méprisable que soit la morgue

* Environ 33,000 francs.

des soldats prussiens, aux yeux de ceux qui cherchent chez les militaires quelque chose de plus que des parades et des uniformes, les officiers autrichiens affectent encore plus péniblement la vue. Ils sont tenus dans un état de soumission qui approche de la servitude. Rien n'est plus humble qu'un officier autrichien à Vienne ; les Hongrois eux-mêmes sont obligés de renoncer à leur orgueil. La paie d'un officier est des plus minimes, et s'il n'a pas de ressources particulières, il lui est impossible de vivre décemment, et il faut qu'il se prive de tout amusement. Pour compenser cette insuffisance, son logement est taxé par le gouvernement à moitié de sa valeur : aussi les logeurs sont-ils contrariés de recevoir un militaire. La viande lui est aussi délivrée à moitié du prix ordinaire, par le boucher qui en murmure. Les théâtres et les lieux publics lui sont ouverts moyennant le tiers de la rétribution exigée pour tout autre individu ; et comme toutes ces vilainies ne suffisent pas, on ajoute à ses émolumens du bois de chauffage et la moitié d'un pain, de si mauvaise qualité, qu'un cheval anglais n'en voudrait pas goûter.

La garnison de Vienne est de douze mille hommes, savoir: deux régimens d'infanterie, un de dragons, un d'artillerie, et six bataillons de grenadiers. Les Hongrois de ces derniers corps, avec leurs bonnets à poils, leurs vestes blanches et leurs pantalons bleus brodés, sont les soldats de la garnison qui ont la plus belle tenue. A l'exception des gardes à pied anglaises, et depuis que la garde impériale française a été immolée à Waterloo, il n'y a pas de plus belle troupe dans l'Europe entière que ces grenadiers. C'est en vain qu'on chercherait à leur comparer les grenadiers russes et prussiens. L'uniforme blanc de l'infanterie autrichienne est mesquin; celui des dragons, qui en général sont de fort beaux hommes, est simple mais élégant; le casque, la veste et le pantalon, d'une forme gracieuse, les grandes bottes, le large sabre et la longue carabine dont ils sont vêtus et armés, valent bien mieux que toute la friperie prétentieuse qui compose l'uniforme des hussards hongrois. Il est impossible d'imaginer un vêtement plus disgracieux que celui des artilleurs. Leurs vestes et pantalons de

couleurs mélangées, et leurs chapeaux retroussés feraient plutôt croire que c'est la livrée d'un gentilhomme campagnard que l'uniforme des meilleures troupes de l'armée autrichienne. On ne trouverait nulle part des musiciens aussi bons que ceux qui sont attachés à ces corps. Les airs qu'ils exécutent sont charmans et capables d'électriser. « Si je veux entendre de bonne musique, » disait le professeur W... assistant à une représentation d'Olimpie de Spontini, à Berlin, « je n'ai « qu'à aller en Autriche : une de leurs marches « militaires vaut mieux que tout cet opéra.»

Le caractère de la nation prise en masse est changé depuis seize ans d'une manière déplorable. Les Viennois étaient réputés pour être sensuels et indifférens, et ne songeant qu'à jouir du Prater et à s'y faire traîner avec leurs provisions de vin et de rôti dans leurs zeiselwagen. Mais leur honnêteté, leur douceur et leur sincérité étaient passées en proverbe, et Napoléon lui-même leur donna des preuves de son estime, en leur laissant leurs armes et leurs arsenaux. Depuis l'an-

née 1811, les dix mille *Nadler* ou *pinners*, (espions de la police secrète) de Vienne, agissant constamment sur ses habitans, ont amené ces derniers au point où ils sont maintenant réduits. Ces espions tirés des classes des petits marchands, des artisans, des domestiques et des prostituées, forment une confédération qui a les ramifications les plus étendues; et à peine prononce-t-on un mot dans Vienne qu'ils n'en aient connaissance. Nulle précaution ne peut garantir de ce fléau; et quand même on amenerait avec soi des domestiques étrangers, quinze jours suffiraient pour les pervertir et en faire des traîtres, à moins toutefois qu'ils ne soient Anglais, qu'ils n'aient une certaine dose de fierté, et de l'inclination à mépriser les Viennois. On peut se former une idée de ce que peut être le caractère de ces derniers, quand il a été façonné par de semblables moyens. Le gouvernement ayant pris soin de les détourner de toute occupation sérieuse, le Prater, les glaces, les cafés et le théâtre de Léopoldstadt sont les seuls objets de leurs desirs et de leurs pensées. A tel prix que ce soit, il faut en jouir; et s'ils ne le peuvent

faire par des moyens honorables, ils s'engagent dans la bande des dix mille *Nadlers* et reçoivent un ducat par semaine.

Bien qu'un Français soit fier d'être né à Paris, ou qu'il se fasse une espèce de gloire de passer pour Parisien, le Hongrois, le Bohémien, le Polonais et l'Italien, se trouveraient peu flattés de passer pour un Wiener-Frecht * de Vienne, qui du reste, même en Autriche, est considéré comme le nec plus ultrà de la frivolité, de l'étourderie et de la gourmandise. Mais soyons justes; on les a faits ce qu'ils sont, et ce qui leur reste leur appartient en propre : un bon cœur, une hospitalité sans bornes et une politesse respectueuse, qui semble tirer sa source dans leur infériorité et leur dégradation. Le Viennois se croit fort honoré, si vous acceptez son dîner. Je prie votre seigneurie d'accepter notre place, me dit un monsieur bien

* Espèce de badaud.

vêtu, qui était avec sa femme dans une stalle du parterre, et qui nous entendait parler anglais; et lorsque nous lui dîmes que nous avions une loge, il nous demanda si nous voulions lui accorder la faveur de dîner chez lui, attendu qu'il aimait beaucoup la société des Anglais. Sans ostentation comme sans orgueil, le peuple se montre tel qu'il est; aussi ne trouve-t-on chez lui ni bon sens ni conversation sérieuse. Ses défauts sont ceux d'enfans gâtés, qu'un tuteur démoralisé laisse agir dans l'ignorance de leurs droits, et qui desire prolonger long-temps son pouvoir.

Vienne, considérée comme cité, ne ressemble ni à l'immense Londres ni au superbe Paris; elle n'a ni l'élégance de Berlin ni la magnificence de Pétersbourg : c'est une lourde masse, qui sert de siège à un gouvernement dont elle offre l'emblème, et de résidence à une oligarchie naturellement puissante. En splendeur, elle est inférieure à Venise, et à Milan en beauté; à Prague et à Bade en situations pittoresques. Vienne s'est formée graduellement sans l'assistance des monar-

ques autrichiens, à l'exception de l'empereur actuel qui a cherché à donner à la capitale de ses états un aspect plus uniforme. Il a eu l'heureuse idée d'acheter les boutiques qui environnaient la cathédrale, et de les faire abattre; mais les édifices qu'il a fait construire, tels que l'Hôtel des Arts et Métiers, la nouvelle Banque et l'Arc-de-Triomphe, portent cette empreinte de servilité qu'on remarque partout. Plus de goût et plus de volonté auraient changé la face de Vienne, et moins compromis la sûreté des étrangers ; car malheur aux piétons qui parcourent cette ville! Toutefois ces améliorations eussent été contraires aux anciens privilèges de la cité. Mais comme le gouvernement autrichien ne se fait pas scrupule de tailler dans le vif, lorsqu'il s'agit d'objets plus importans, il aurait bien pu empiéter sur ces privilèges, en faveur de l'utilité qui en serait résultée.

Les cent dix rues qui, dans une circonférence de trois milles (22), traversent Vienne dans toutes les directions, sont pour la plupart étroites et tor-

tueuses; mais elles sont assez bien pavées et bordées de palais ou de maisons colossales, dont la lourdeur et la hauteur n'ont rien de comparable.

Le palais du comte Stahremberg, qui fut donné à sa famille par l'empereur, en récompense de la manière brillante dont un de ses aïeux défendit Vienne contre les Turcs, contient deux mille habitans. Les palais de l'archiduc Charles, des princes Lichtenstein, Lobcowitz, Schwartzemberg et Esterhazy sont bien plus vastes qu'il ne faut pour les loger eux et leur suite. Partout on est frappé par la vue de l'énorme palais d'un noble; et comme les habitations des citoyens sont de la même hauteur que celles de la noblesse, le tout présente une masse imposante d'édifices majestueux, coupés de distance en distance par des espaces qu'on appelle places. La place Joseph est la plus belle, et celle de Grabert la plus gaie. Quel que soit l'endroit de la ville où l'on se trouve, le clocher de Saint-Etienne sert de guide et peut diriger le piéton à travers les rues ou labyrinthes. L'église de ce nom, qui fut bâtie en 1171, est le plus grand

monument qui existe de l'architecture gothique, dont les détails sont empreints du goût moresque qui prévalait alors. La cathédrale de Strasbourg est plus élevée; celle de Milan plus noble et plus belle; mais celle de Vienne est bien plus imposante. L'œil suit avec respect le développement de ces arches gigantesques qui soutiennent le dôme et qui s'élèvent à une hauteur prodigieuse; cependant tout est sombre et triste dans l'intérieur. Le jour qui pénètre faiblement à travers les vitraux peints, permet à peine de distinguer les objets. C'est l'image frappante de l'obscurité du siècle où ce temple s'éleva, et pendant lequel Dieu et sa gloire étaient enveloppés de ténèbres, ou n'étaient connus que par l'intermédiaire du pontife romain et de ses prêtres. Lorsque je visitai cette église, on avait affiché des bulles à l'extérieur des portes, permettant des indulgences pendant quarante jours à tous ceux qui assisteraient au service divin, célébré à Maria Steiger.

Bien que cette église tienne le premier rang parmi les quatorze églises principales, c'est celle

des moines augustins qui a le titre d'aulique, et où se trouvent les cœurs embaumés des empereurs et le mausolée de l'archiduchesse Christine. En assistant à une grand'messe dans cette église, où se trouve attachée la meilleure musique de Vienne, on peut, plus que dans toute autre cérémonie, se faire une idée du catholicisme, et du culte qu'on rend ici à cette religion.

Tandis que le maître-autel est le siège de la cérémonie principale, le bruit de quatre ou cinq sonnettes qui se succèdent annonce que, dans les différentes chapelles des bas côtés, sont d'autres prêtres entourés d'une foule de fidèles à genoux, et remplissant leurs devoirs du dimanche par l'audition d'une messe. Le prêtre qui est le plus expéditif, et qui ne met que dix ou douze minutes à officier, est sûr d'avoir près de lui l'auditoire le plus nombreux. Les prie-Dieu qui se trouvent sur les deux ailes de la nef sont occupés par le grand monde, et l'espace qui les sépare est rempli par les élégans de Vienne qui se promènent dans sa longueur, lorgnant les femmes et conver-

sant à haute voix. Il règne un bruit, un tumulte qui n'excite rien moins que des réflexions sérieuses, et qui n'est interrompu que par les sons mélodieux et bruyans de l'orgue ou des instrumens. Dès que la musique a cessé, la foule se retire, laissant le prêtre terminer seul le service divin; et quand le sermon commence, de la foule nombreuse qui remplissait l'église, à peine reste-t-il vingt ou trente personnes.

Un concert spirituel dans Argyll-Rooms, ou même à Covent-Garden est mieux fait pour porter à la dévotion que cette manière d'officier; mais il faut convenir qu'on n'en agit ainsi que dans les églises principales qui sont le rendez-vous des gens à la mode, malgré qu'il soit rare pourtant d'y rencontrer des nobles distingués, à moins qu'ils n'appartiennent à l'école du premier ministre. Quant aux autres églises, elles sont fréquentées par une classe de peuple moins frivole, qui sait mieux que l'autre remplir ses devoirs de religion. Les troupes se rendent en corps dans les églises qui leur sont assignées pour y en-

tendre la messe; tous les officiers civils sont également obligés d'y assister ; et le peuple se porte en foule dans l'église de Maria ou den Sliegen, pour écouter les sermons du père Werner et compagnie. Le dimanche, depuis six heures jusqu'à midi, on n'entend dans Vienne que le son des cloches et le bruit des équipages qui roulent dans toutes les directions ; mais le peuple se dédommage de la perte de sa matinée après son dîner : car depuis trois heures jusqu'à onze, la ville se trouve en quelque sorte plongée dans une confusion de bombance et de mélodie. Partout où vous allez, le son des instrumens frappe votre oreille; dans toutes les familles de la classe moyenne, le premier objet qui attire vos regards est le piano-forte ; et à peine êtes- vous assis, qu'on place devant vous un flacon de vin et une assiette de biscuits de Presbourg, et qu'on dit à la demoiselle de la maison de jouer un air. C'est dans la musique que les Viennois placent leur orgueil : aussi fait-elle le principal objet de l'éducation de leurs enfans, à qui on commence à en donner des leçons dès l'âge de quatre ou cinq ans ; et il n'est

pas rare de les voir déjà musiciens à leur sixième année. Un nouvel opéra de Rossini joué au théâtre de Kærntnerthor fera autant de sensation parmi ces bonnes gens que l'ouverture du parlement à Londres. Leur opéra est parfaitement bien monté; et la flûte enchantée et le Don Juan de Mozart exécutés à Kærntnerthor forment un spectacle fort intéressant. Les ballets ne valent pas ceux de Paris. Les Viennois ne sont pas fort enthousiastes de la musique sacrée, si j'en juge par le peu d'attention que je vis porter à la Création d'Haydn, exécutée dans l'école impériale de musique par trois cent cinquante musiciens. Rien n'égale l'ordre et la régularité qui règnent parmi ce peuple. Onze heures sont à peine sonnées, que la ville et les faubourgs sont plongés comme par magie dans le plus profond silence; tout le monde doit être rendu chez soi, et les chants et les instrumens cessent de se faire entendre à la minute. Vienne est la ville des contrastes. Vous trouvez tout à-la-fois la plus honteuse débauche et la plus grande sobriété; les connaissances les plus étendues et l'ignorance la plus grossière; la servilité

la plus méprisable, et l'esprit d'indépendance le plus noble.

L'Autriche et Vienne, en particulier, possèdent d'excellentes institutions. Son code civil et criminel est supérieur même à celui de Napoléon; et ses lois ecclésiastiques (canoniques) sont les meilleures du continent. Ce pays en est redevable à l'empereur Joseph qui, après avoir affranchi les paysans et secoué le joug des successeurs de saint Pierre, donna de nouvelles formes aux lois de Marie-Thérèse et de ses ancêtres. A cet effet, il nomma une commission, dont les membres furent choisis parmi les juges du tribunal suprême de justice et les professeurs de la faculté de droit. Ce code est encore en vigueur, sous le nom de code de François Ier. L'ornement principal de cette commission était le conseiller aulique, chevalier de Sonnenfels, praticien habile, dont les ouvrages méritent mieux d'être connus que ceux d'aucun légiste vivant. La faculté de droit est encore respectable, bien que ses membres, à ce qu'on dit, soient moins instruits que ceux de la

faculté de Prague : du reste, le même système d'oppression pèse aussi sur eux. Vous ne pouvez pas concevoir, me disait un célèbre docteur en droit, combien il est triste de raisonner sur les droits du peuple, quand on ne peut pas les invoquer. Mais j'ai des enfans, dont l'un est au service, et il faut que je me taise.

La faculté de médecine doit le rang distingué qu'elle occupe à ce même monarque, dont les intentions, quoique mal comprises, étaient si bonnes et si généreuses. Cette institution a été fondée sur des bases plus larges que celles des institutions pareilles de Paris et de Berlin; ou tout au moins, les professeurs qui la composent peuvent-ils rivaliser avec ceux de ces capitales. Son amphithéâtre d'anatomie et son cabinet de préparations méritent les plus grands éloges; et les étrangers viennent souvent y puiser les connaissances dont ils ont besoin. L'école clinique est excellente. Enfin, cette institution possède d'immenses trésors des genres minéral et animal, déposés dans vingt-cinq salons qui offrent des

échantillons presque de tout ce que renferme le globe.

L'académie orientale, dirigée par le conseiller aulique Hammer, jouit de la faveur particulière de l'empereur. Elle a certainement fait des merveilles, et c'est à elle qu'on doit attribuer l'intimité qui règne entre le cabinet autrichien et la Porte-Ottomane. Il y a en outre plusieurs établissemens publics et d'excellentes institutions, telles que l'école des arts et les écoles d'artillerie et de bombardiers-ingénieurs, sous la direction du célèbre colonel Angustinetz. Mais bien qu'il ne manque pas d'hommes instruits, il n'y a pas d'analogie entre eux, et ils se trouvent entièrement isolés les uns des autres. Un ingénieur à Vienne n'est qu'un ingénieur : comme tel il connaît son métier, mais il ne sait rien de plus. Un professeur en droit possède parfaitement le code des lois, mais en matière politique ou financière il est complètement étranger; et sortez-le de sa profession, vous le trouverez d'une ignorance crasse sur tout autre sujet. Ce sont enfin de pures

machines dont se sert le gouvernement pour mettre ses plans à exécution. (23)

Un pareil système ne pourrait prévaloir nulle part qu'en Autriche, où, malgré les moyens qu'on a de s'instruire, l'on cache avec un soin particulier tout ce qui pourrait trop éclairer le public. Le seul journal qui mérite ce nom est l'Observateur Autrichien, dont la direction est confiée à Pelat, le secrétaire intime du prince de Metternich. Bien qu'il circule dans Vienne et dans tout l'empire vingt-cinq gazettes, leurs feuilles ne contiennent rien qui ait rapport à la politique ou aux finances : elles sont du reste dirigées par des officiers publics, et se trouvent immédiatement placées sous le contrôle des gouverneurs ou des vice-rois de provinces. Il en est de même pour les journaux littéraires ; et quoique les papiers étrangers ne soient pas entièrement prohibés, ceux qui les reçoivent étant surveillés avec une attention toute particulière, cette circonstance et la dépense énorme qu'il faudrait faire pour se les procurer expliquent l'obscurité où sont plongés les pauvres

savans, quant à la politique, et les étranges erreurs qu'ils commettent à chaque instant.

On s'est plaint que l'Autriche avait produit peu de notabilités littéraires; mais il faut observer que cet empire est formé par une agglomération de provinces dont les habitudes, les mœurs et le langage sont étrangers les uns aux autres. La Bohême eut des écrivains quand elle fut gouvernée par ses rois; maintenant, l'état d'asservissement où elle se trouve ne lui permet pas d'en avoir. En Hongrie, on parle et on écrit trois langues différentes: le latin pour le gouvernement et la diète, et le hongrois et l'allemand pour le peuple. Il serait inutile de composer des ouvrages dans aucune de ces langues, parce qu'on ne trouverait pas un nombre suffisant de lecteurs pour les lire. Mais à peine l'Autriche, qui forme la plus petite partie de l'empire, fut-elle affranchie par Joseph II, qu'une foule d'auteurs se firent connaître, parmi lesquels on remarque au premier rang Alxinger, Henri et Mathias Collin, et au deuxième, Régulus et Bilboa, qui bien qu'inférieurs à Schiller et à Gœthe

composèrent des tragédies qui sont encore au théâtre. A présent même, le théâtre de Burg possède un des plus beaux talens de l'Allemagne, le poète Grillpatzer, aimable et jeune Viennois qui a débuté dans la carrière dramatique par la terrible pièce de *Schicksalsstück*, ou comme on l'a nommée, une imitation du *Shuld* de Müller, ou du *Vingt-Huit Février* de Werner. Il consolida sa réputation par la tragédie de *Sapho*, la plus belle des pièces du théâtre allemand, après l'*Iphigénie en Tauride* de Gœthe. Bien que l'auteur se soit conformé aux règles d'unités d'Aristote, il est parvenu à répandre dans son ouvrage une teinte de douceur, de mélancolie et de fraîcheur tout-à-fait dans le genre grec, ce qui certainement n'était pas facile, dans un sujet traité déjà de tant de manières et où il n'y a que trois personnages. Madame Shroeder qui remplit le rôle de *Sapho* fait honneur à ce poème sublime.

Lorsque Grillpatzer publia cet ouvrage, il occupait un petit emploi de cinquante louis par an, dans un des tribunaux auliques. La sensation uni-

verselle que produisit ce chef-d'œuvre engagea ses protecteurs à le recommander à sa majesté, et à demander pour lui une place de mille écus : « Ne me parlez pas de votre étourdi de Grillpat-« zer, répondit l'empereur avec humeur, il ferait « des vers au lieu de s'occuper à faire des rapports. »

Négligé et dans un état voisin de l'indigence, Grillpatzer, après son retour d'Italie, accepta l'emploi de poète du théâtre impérial de Burg, auquel se trouvait attaché un traitement de 2,000 florins par an, somme suffisante, à Vienne, pour faire vivre dans l'aisance un homme seul. Ses productions ultérieures ne justifièrent pas les espérances qu'on avait conçues de son talent. Sa Médée est une pièce assez plate qui se traîne en longueur et qui se ressent des entraves de la censure autrichienne.

Jamais homme de lettres ne fut plus esclave qu'un écrivain autrichien. Celui qui s'adonne aux lettres en Autriche doit avoir soin de n'offenser aucun gouvernement, aucun ministère, ni de parler

contre aucun clergé, surtout si ses membres ont de l'influence, ni contre l'aristocratie d'aucun pays. Il ne doit être, ni libéral, ni philosophe, ni avoir l'humeur plaisante; enfin il faut qu'il soit sans caractère prononcé. Non-seulement la satire, mais encore les bons mots sont classés dans le chapitre des offenses. Un auteur ne doit pas se permettre de rien approfondir, dans la crainte que cela ne fasse naître de sérieuses pensées dans le public; et, s'il veut se hasarder à traiter quelque sujet, il faut qu'il y mette le ton de soumission et de respect propre à un esclave, qui veut se permettre de lever le coin du voile dont s'enveloppent les secrets de son maître. Que serait devenu Shakspeare, s'il avait été condamné à vivre et à écrire en Autriche?

Si un auteur se permet d'écrire contre les vues du gouvernement, ses ouvrages ne seront pas seulement mutilés, mais lui-même sera considéré comme atteint d'un mal contagieux, et avec qui aucun sujet fidèle ne doit avoir de rapport. S'il va jusqu'à publier son ouvrage hors de l'empire, en

Allemagne, par exemple, chose qui est très difficile, à cause de l'omnipotence que l'Autriche y exerce, cette tentative sera considérée et punie presque comme un crime de haute trahison. Les auteurs des autres provinces de l'Allemagne, comparés à ceux de l'Autriche, jouissent d'une latitude beaucoup moins limitée que ces derniers.

Il y a à Vienne un gentilhomme de beaucoup de talent, qui, animé d'un zèle qu'on rencontre rarement, se mit à compulser tous les parchemins poudreux qu'il trouva dans les vieux châteaux de la noblesse autrichienne. Il fut disgracié pour avoir publié un de ces innocens documens, dont le contenu ne coïncidait pas exactement avec les vues du gouvernement. Tous ses efforts, réunis à ceux de son oncle, qui habitait le Tyrol, ne purent détruire les soupçons de l'empereur; et ce gentilhomme se trouva encore entaché du plus grand des crimes en Autriche, le libéralisme; bien qu'il ait mis au jour un Plutarque et des essais historiques, dans lesquels il cherche à prouver que tous les mo-

narques autrichiens, sans en excepter Albert I[er] et Ferdinand II, étaient des modèles d'héroïsme et de vertu.

Qui oserait, dans cet état de choses, s'attirer l'animadversion d'un prince qui pense et qui soutient que l'étude de la philosophie, de la poésie et de l'histoire est dangereuse pour les jeunes gens; qu'elle ne sert qu'à leur tourner la tête et à la remplir de vent? Lorsque l'empereur visita en dernier lieu la Bohême et Prague, on saisit cette occasion pour représenter deux pièces de théâtre * remplies d'allusions peu favorables à son gouvernement et qu'il feignit de mépriser. Le théâtre public de Burg est une épine pour lui; aussi est-il accablé d'entraves. Les œuvres de Gœthe, de Schiller, de Müller et de Houwald sont non-

---

* *Hanns Klachel von Prelautsch* (*l'Abdère de la Bohême*) et *les Bourgeois de Vienne.*

seulement tronquées, mais quiconque leur témoigne une prédilection marquée, surtout pour les pièces de Wallenstein et de Guillaume Tell, devient l'objet d'une surveillance toute particulière. Le théâtre de Kærntnerthor, où l'on joue des opéras suivis de ballets, et principalement celui de Léopoldstadt, que les Viennois appellent le théâtre de Caspert, sont protégés par le gouvernement. Le premier acteur de Léopoldstadt est un certain Schuster, dont la tournure contrefaite excite l'hilarité, avant même qu'on l'ait entendu parler; et le poète est un M. Bauerl, lequel compose régulièrement chaque mois une nouvelle pièce. Les pièces de cet auteur, qui à proprement dire ne valent guère mieux que les farces de la foire, sont jugées innocentes par la censure, parce qu'elles ne renferment que des obscénités.

J'ai vu jouer Schuster dans les Bourgeois de Vienne, espèce de farce qui fut composée pendant les dernières guerres avec la France, et lorsque les citoyens étaient obligés de monter la garde.

Le personnage dont cet acteur remplit le rôle est mis en faction et se promène avec impatience, portant son fusil de gauche à droite, et tirant sa montre à chaque instant, au moment où plusieurs de ses amis arrivent ainsi que sa maîtresse qui apporte des provisions de toute espèce. Il ne peut résister à la tentation de quitter son poste, et se rend avec eux dans une taverne voisine. Pendant qu'il se délecte avec le Bisamberg, un officier vient inopinément visiter le poste. La recherche du déserteur, l'intercession de la demoiselle qui prend l'officier à part, et qui lui fait des promesses de la nature desquelles on peut se faire une idée par le baiser qu'elle lui donne, forment le plan et les incidens de cette spirituelle pièce qui, sous plus d'un rapport, ressemble à celles qu'on joue sur le même théâtre. Tandis que les autres spectacles font à peine leurs frais, grâce à la main de la censure qui s'appesantit sur eux, celui de Léopolstadt rapporte annuellement, tous frais payés, au-delà de 125,000 francs, somme considérable pour le pays. Les moyens dont se sert le gouvernement pour arrêter les progrès des lumières, ou pour

les diriger selon ses vues, sont au-dessus des combinaisons ordinaires. Il n'y a pas de ville dans le monde entier où il y ait plus de musées, de collections et de bibliothèques, mais ce sont autant de trésors inutiles dont il n'est permis de tirer aucun avantage. La bibliothèque de la ville, ainsi que la bibliothèque impériale, sont les plus riches de l'Europe en ouvrages de médecine, de droit, d'histoire et de philosophie; et très peu de personnes peuvent y avoir accès.

Il est vrai que les étrangers ont une libre entrée dans les établissemens de ce genre, soit particuliers soit publics, et que les propriétaires ou ceux à qui leur garde est confiée se font un espèce de mérite de les montrer avec ostentation. Lorsque je visitai le palais de l'archiduc Charles, qui anciennement appartenait au prince de Saxe-Taschen, je ne pus pas d'abord pénétrer dans un des appartemens où se trouvait le prince. Aussitôt qu'il fut informé qu'il y avait là des curieux, il eut la bonté de se retirer dans une autre pièce, et j'eus le loisir d'examiner les salles d'ivoire et

d'ébène, ainsi que les autres appartemens de ce superbe édifice.

Les Viennois n'ont pas le goût des sciences et des arts; ils ne connaissent pas la valeur des trésors qu'ils possèdent. Ils les considèrent comme des meubles qui n'ont d'autre mérite que celui de plaire aux yeux. Ils n'ont aucun respect pour les lettres, et ne voient dans ceux qui s'y adonnent que des traficans littéraires. Les écrivains distingués, tels que les G...tz et les S...l, sont moins payés à Vienne pour écrire, que pour ne pas écrire du tout. Dans le belvéder du palais du prince Lichtenstein, ou dans la galerie du comte Lambert, on rencontrera par hasard un amateur isolé, prenant furtivement la copie d'un Christ ou d'une madone, mais personne autre.

La direction que les choses prennent à Vienne tend à fortifier le peuple dans une intempérance grossière, à pousser les officiers publics à une obéissance muette, et à répandre la méfiance et la corruption parmi les hautes classes de

la noblesse; tandis que le gouvernement marchant à grands pas vers un despotisme consommé, embrasse avec les serres d'airain de son emblème, la double aigle, toutes les parties de l'empire, et les assujétit à sa funeste influence.



NOTES.

NOTE 1re, PAGE 21.

Parmi les nouveautés littéraires on vient de publier un ouvrage qui a pour but de proposer, comme un monument digne de perpétuer l'affranchissement de l'Europe du joug de Napoléon, l'excavation de notre globe jusqu'aux antipodes.

Les trésors que l'auteur de cet ouvrage prétend qu'on trouvera dans le sein de la terre, en la creusant à une profondeur de cent milles, paieraient amplement les premières dépenses; et il invite tous les souverains à concourir à cette grande entreprise, et à élever des montagnes et à bâtir des villes avec

la terre, les pierres et les trésors qu'on en retirerait.

NOTE 2e, PAGE 21.

Il est superflu de faire observer que les ambassadeurs de la diète germanique ne sont purement et simplement que des censeurs, chargés de surveiller les ouvrages de littérature, et qu'ils n'ont aucun pouvoir législatif ou exécutif.

NOTE 3e, PAGE 22.

Quand je passai à Heidelberg, l'infortuné ex-roi de Suède, comte Gustavson, descendit dans le même hôtel que celui où je restais. Il venait de quitter la voiture publique, et entra dans la salle à manger de l'hôtel de la poste (posthof), son porte-manteau sous le bras, dans un costume simple et même négligé, et sans domestique. La salle était remplie de voyageurs et d'étudians; la conversation, quoique peu bruyante, était cependant animée. Au moment où l'ex-monarque entra, il se fit

un profond et respectueux silence ; les étudians cessèrent de fumer, et le convive qui occupait à table la place d'honneur se leva pour faire place à cet hôte distingué. L'aubergiste s'approcha et lui demanda s'il lui plairait d'entendre une troupe de musiciens qui venait d'entrer. Il consentit ; mais on ne leur permit pas de lui adresser le compliment d'usage, car il était généralement connu qu'il était peu aisé, et qu'il avait été réduit à la nécessité d'engager son porte-manteau à Bâle. Personne ne se permit de rire ni de marquer le moindre mépris envers ce monarque détrôné, dont les ressources étaient si médiocres. Un profond respect, aussi éloigné d'une servile adulation que du mépris pour la grandeur déchue, se faisait remarquer dans toute la compagnie. Je ne pus m'empêcher d'exprimer ma satisfaction à un étudiant, jeune homme remarquable par la beauté de ses formes et la noblesse de son maintien, ainsi que par son costume teutonique*:

* La petite redingote noire à collet et à jupon, que portent

« Monsieur, me dit-il gravement, nous n'au-
« rions pas autant de respect pour l'empereur d'Au-
« triche, mais le comte Gustavson est malheureux; et
« alors élevant la voix avec emphase il s'écria : Honte
« au misérable qui ajoute à la douleur de l'op-
« primé! »

NOTE 4e, PAGE 24.

Étant à Tœplitz, je fis un jour une promenade dans la société de Polonais et de Polonaises. La conversation tomba sur Poniatowsky; la belle dame S..... me dit : « Si vous aviez vu ce prince, seul et « debout, conduire son phaëton traîné par huit che- « vaux sauvages, à travers les rues de Varsovie,

---

presque tous les étudians, et surtout ceux qui appartiennent à la société dite *burschenschaft*. Sand est représenté dans ce costume sur presque toutes les pipes d'étudians allemands; Napoléon partage avec lui cet honneur.

« vous eussiez été touché de l'impression que sa pré-
« sence faisait sur tout le monde. »

NOTE 5e, PAGE 65.

Les Russes et les Bohémiens sont des tribus qui tirent leur origine de la grande nation des Slaves ou Slavons, comme on les appelle maintenant.

NOTE 6e, PAGE 66.

Pendant le règne de Ferdinand II, d'opiniâtre mémoire, il n'y avait dans le royaume de Bohême pas moins de cinquante mille livres et manuscrits en langue bohémienne, qui furent brûlés par les jésuites.

NOTE 7e, PAGE 87.

Le bonhomme reçut bientôt une invitation de Frédéric-le-Grand, qui lui offrait un salaire de 5,000 florins, tandis qu'il ne jouissait dans ce pays que d'un traitement de 800. Pendant qu'il hésitait sur

le parti qu'il devait prendre, il fut invité à paraître devant son souverain Joseph II, qui lui adressa la parole en ces termes : « Mozart, vous allez donc me « quitter » ? Touché de la manière affectueuse avec laquelle ces mots furent prononcés, les pleurs sortirent abondamment de ses yeux, et il put à peine dire en sanglotant : « Non, sire, je ne quitterai ja- « mais votre majesté. »

NOTE 8e, PAGE 88.

Les forges de Genitz, Horshowitz et de Purglitz construites en pierres de taille, et dont les toits sont en fer, sont supérieures, dit-on, à toutes celles du continent; j'avoue que je ne les ai pas vues.

NOTE 9e, PAGE 90.

Sous le règne de Ferdinand II, il y avait à Prague deux universités, l'une fondée par Charles IV, et l'autre par les Hussites. La dernière fut abolie par Ferdinand. Bien que les anciens écrivains de la Bo-

hême s'accordent à dire que du temps de Kass il y avait à Prague trente mille étudians, c'est évidemment une erreur. Même à présent le total des étudians qui fréquentent les universités de l'Europe s'élève à peine à ce nombre.

NOTE 10e, PAGE 93.

Les écoles élémentaires de l'empire d'Autriche sont également dirigées par le gouvernement, et inspectées dans chaque province par un chanoine du chapitre, qui reçoit les rapports de l'officier subalterne, et qui est sous le contrôle du gouvernement. Les écoles particulières sont prohibées. Il faut convenir que le système d'éducation, quoique non libéral, est cependant établi sur un vaste plan. Aucun village n'est sans école élémentaire. Les maîtres sont payés par le gouvernement ou par le propriétaire du domaine. Les enfans des pauvres ne paient rien. Les professeurs des écoles latines, des lycées et des universités sont tout-à-fait indépendans de leurs élèves, et reçoivent leur salaire de la

couronne depuis 80 jusqu'à 200 livres sterling * par an. Les lectures extraordinaires sont rarement permises, et, dans le cas contraire, le traitement est si modique, 4 shillings ** pour six mois, que la plupart des professeurs négligent ce moyen d'augmenter leurs appointemens. Le salaire que les écoliers ont à payer au gouvernement pour leur instruction est de 2 shillings par mois dans les universités; mais presque tous se dispensent de payer cette bagatelle; une simple pétition adressée au gouvernement suffit pour les en affranchir.

NOTE 11e, PAGE 171.

Le vin de Tokay est sans contredit le meilleur du monde. Rien ne peut être comparé à son goût agréable, à sa qualité spiritueuse et à son feu. Il

---

* De 2 à 5,000 francs.

** 5 francs.

est parmi les vins, ce que l'ananas est parmi les fruits. Ce qui fait que ce vin est moins estimé dans les pays étrangers, la Russie et la Pologne exceptées, c'est qu'il y en a de quatre sortes. La première, appelée essence, se vend même à Vienne 50 francs la bouteille; et le prix des qualités inférieures est en proportion. Ce qu'on vend à Londres et à Paris, sous le nom de vin de Tokay, a été fabriqué en Angleterre et en France.

NOTE 12e, PAGE 183.

Les personnes bien informées savent que Metternich recevait de la cour de Russie un traitement supérieur à celui dont il jouissait en Autriche, et que l'empereur François était instruit de cette circonstance. Je ne puis affirmer si cela est vrai, et je n'ai pas pris la peine de m'en assurer. Cependant voici une anecdote dont je garantis l'authenticité. Un fournisseur à qui il était dû une forte somme, et qui ne pouvait en être payé, prit la résolution de s'adresser à l'empereur : « Vous êtes-vous adressé au

« conseiller N....? lui demanda le monarque.—Oui, « sire.—Et que dit-il?—Que je dois attendre.—Eh « bien! retournez-y encore; mais si vous voulez que « votre carrosse marche bien, reprit l'empereur en « se frottant les mains, il faut graisser les roues.»

NOTE 13ᵉ, PAGE 184.

Le despotisme qui règne en Autriche est trop violent pour durer encore long-temps. L'aristocratie finira par sentir sa puissance et l'influence qu'elle doit exercer; et si le gouvernement s'obstinait à conserver ses formes despotiques, les liens qui unissent en un corps toutes les parties de l'empire se relâcheraient et finiraient par se rompre entièrement.

NOTE 14ᵉ, PAGE 198.

Tandis qu'il envoie à Londres le soi-disant libéral et rusé E....y, l'apostolique A...y dirige à Paris les conseils de l'aristocratie et du clergé. A Francfort, où la censure pour toute l'Allemagne est éta-

blie, le bel esprit M. de B.....n ne doit s'occuper que de surveiller tous les ouvrages nouveaux et tous les pamphlets qui paraissent; enfin il a confié la hautaine, mais flexible P....e H......a, à l'orgueilleux et non moins hautain A....t de R....a.

On serait étonné, me disait H...., si l'on connaissait tous les nobles de distinction qui sont à la solde de cet homme, et qui acceptent des missions de lui pour toutes les capitales de l'Europe.

NOTE 15e, PAGE 199.

La maison de Hapsbourg est principalement redevable de la possession actuelle de la Hongrie à la famille Esterhazy. En 1805, après la fatale reddition de l'armée autrichienne à Ulm, les autres troupes impériales se trouvaient sur le Danube, sous les ordres du prince A....y, chargé de détruire le pont de bois qui mène à Vienne. Il négligea l'exécution de cet ordre, et Napoléon se mit, sans obstacles, à la poursuite des armées russe et autri-

chienne, qui se retiraient en Moravie. La perte de la bataille d'Austerlitz fut la suite de cette désobéissance. De toutes parts on cria à la trahison contre A....y; et en Angleterre, en France, en Prusse et Russie, il aurait été infailliblement fusillé : en Autriche, il en fut quitte pour être banni pendant quelques années du quartier général.

NOTE 16[e], PAGE 200.

On remarque parmi les curiosités qui sont à la bibliothèque de Milan, les lettres de noblesse que le duc Galeazzo conféra à la famille de sa maîtresse. Le motif de cette faveur y est naïvement exprimé : *Ob delectationem præcipuam corpori nostro ab illâ præstitam*, etc.

Le pape Sixte V éleva sa sœur, de simple blanchisseuse au rang de princesse. Le jour suivant Pasquino parut sur le théâtre avec une chemise sale. « Pourquoi cela, lui demanda-t-on ?—Ne savez-vous « pas, reprit-il, que ma blanchisseuse est devenue

princesse ?» Le pape conçut une telle colère de cette plaisanterie qu'il promit mille écus à celui qui dénoncerait l'auteur. Personne ne se présentant, il renouvela son offre, et ajouta qu'aucun châtiment *corporel* ne serait infligé au coupable s'il s'offrait lui-même. Le stratagème réussit : l'auteur réclama les mille écus qui furent payés ; il eut la vie sauve, mais on lui coupa la langue.

On sait qu'un bon nombre de familles françaises descendent des Lavallière, des Gabrielle d'Estrée, etc. Toutefois, il est nécessaire d'observer qu'en parlant de la respectabilité de la noblesse autrichienne, on entend parler de la noblesse nationale, et non point de ceux qui venant d'Allemagne, d'Italie ou de France, ont fait leur fortune en Autriche. Leur nombre est considérable ; et bien qu'il y en ait quelques-uns d'entre eux qui soient irréprochables, il n'en est pas moins vrai que c'est la masse qui est cause de l'injuste opinion, que des personnes peu clairvoyantes ont conçue de la corruption de la noblesse autrichienne. Une noblesse nationale est partout respectable, car il faut qu'un gentilhomme

ait une grande propension au mal, pour dévier des principes d'honneur de ses ancêtres, et encourir le risque d'être frappé d'infamie en face de son pays et de ses égaux. Il n'en est pas de même d'un noble qui se transporte d'un pays dans un autre, et qui par cela seul ne vaut pas grand'chose.

NOTE 17[e], PAGE 204.

L'infanterie autrichienne est composée de trente bataillons de grenadiers, comptant chacun mille huit cents hommes; de soixante-quatre régimens, et dix-sept régimens de bannats, qui en temps de paix sont formés chacun de trois bataillons de huit cents hommes l'un, et en temps de guerre de six bataillons de mille hommes chaque. Il faut encore y ajouter, en temps de guerre, la landwehr, qui fait le service de soldats réguliers, et dont le nombre s'élève à cent vingt mille hommes; plus l'armée hongroise forte de cinquante mille; huit régimens de tirailleurs, et vingt mille hommes d'artillerie, avec des équipages proportionnés. La cavalerie consiste en douze régi-

mens de hussards, huit régimens de cuirassiers, huit de dragons et quatre de lanciers, chacun de huit cents hommes. L'armée s'élève enfin en temps de paix à deux cent soixante-dix mille hommes, et en temps de guerre à six cent cinquante mille. Ces troupes se recrutent dans les provinces de l'Allemagne, de la Pologne et de l'Italie, d'après le mode de la conscription : la Hongrie s'en trouve exceptée par sa constitution. Les soldats sont encore sujets au fouet et au *guntlope*. La paie d'un simple fantassin est de 6 kreutzers par jour, sur lesquels il faut qu'il paie sa demi-livre de viande. Les grenadiers, les canonniers et les cavaliers ont de 8 à 10 kreutzers. La paie mensuelle des officiers est pour un enseigne de 52 francs; pour un lieutenant en second de 60 francs; pour un lieutenant en premier de 72 francs; pour les capitaines de première et de deuxième classe de 185 francs et 90 francs; et enfin la paie annuelle des officiers supérieurs est fixée comme suit : un major, 3,000 francs; un lieutenant-colonel 4,500 francs; un colonel 8,700 fr.; et un feld-maréchal 40,000 francs. Les officiers des états-majors ont droit aux fourrages, depuis et y com-

pris le rang de major; savoir: les majors trois rations, les lieutenants-colonels quatre, les colonels six, les généraux-majors huit, et les felds-maréchaux seize.

Les colonels ont le *jus gladii.* Dans chaque province, les régimens sont sous les ordres d'un général-commandant, qui correspond avec le conseil de guerre, ou autrement dit le tribunal central et suprême de toute l'armée.

NOTE 18e, PAGE 207.

On trouverait à peine un noble Autrichien qui ne soit en état de lire et d'écrire l'anglais, le français et l'italien parfaitement bien. N'étant pas assujétis à l'ordre qui prohibe les gazettes, la plupart d'entre eux sont abonnés aux journaux étrangers.

NOTE 19e, PAGE 208.

Les principaux journaux sont le *Sammeler,* les

Annales de l'empire autrichien et les *Annales littéraires.* Il y a encore deux autres journaux, mais ils sont bien inférieurs à ceux-ci.

Toute province qui a son gouvernement particulier est autorisée à avoir un journal.

NOTE 20e, PAGE 217.

Les Allemands ont deux sortes de valses : la première, autrement appelée contre-danse de *landser*, est une valse lente; la seconde tient un milieu entre le landser et le *deu-deutschen*, autre valse très animée et qu'on danse très vite.

NOTE 21e, PAGE 226.

On compte dans Vienne les tribunaux suivans : le conseil d'état, présidé par l'empereur, et dont la sous-présidence est confiée au prince Metternich. Le ministère de l'intérieur, ou les chancelleries de la Bohême, de l'Autriche, de l'Italie et de la Po-

18.

logne, à la tête duquel se trouvent placés deux conseillers d'état, et cinquante conseillers auliques, dont chacun est chargé d'une division particulière.

Les chancelleries de la Hongrie et de la Transylvanie sont dirigées par deux conseillers d'état, et par trente-cinq conseillers auliques; le ministère de le justice par deux conseillers, et seize conseillers de cour; le ministère des affaires étrangères par deux conseillers d'état et dix conseillers auliques; le ministère des finances par deux conseillers d'état et soixante-cinq conseillers auliques; enfin celui de la guerre par trente-cinq conseillers auliques.

La police est dirigée par un président et trois conseillers auliques. Par suite d'un ancien réglement, les seconds et troisièmes étages des maisons de la bourgeoisie, dans la cité proprement dite, sont exclusivement loués aux officiers. On fait une distinction dans les villes et cités de l'Autriche entre les maisons des bourgeois et celles des nobles : ces

derniers paient moins de contributions, et sont exempts des logemens militaires; mais ils ne peuvent faire aucun commerce.

NOTE 22e, PAGE 236.

La circonférence de Vienne et de ses faubourgs est de quinze milles (environ cinq lieues de France.) Outre la *Gazette de la cour* et *l'Observateur autrichien*, on trouve à Vienne trois journaux : un en langue servienne, un en latin et un en hongrois.

NOTE 23e, PAGE 246.

Un décret impérial de 1808 instituait une chaire de philosophie religieuse, qu'on réunit aux études philosophiques. Les hommes les plus instruits furent choisis pour la remplir, et il en résulta des effets si étonnans qu'on remarqua bientôt un changement extraordinaire dans l'éducation; et que les jeunes étudians, bien qu'ils professent le catholicisme, devinrent, par suite de ces lectures, protes-

tans au fond du cœur. « Je veux, écrivait sa majesté « au ministre de l'intérieur, comte Saurau, que la « jeunesse croie, et qu'elle ne s'amuse pas à dispu- « ter sur les articles de foi ». Il fallut se soumettre à cet ordre; ceux des professeurs qui ne voulurent pas y obéir furent remplacés ou emprisonnés; et les étudians envoyés en qualité de simples soldats sur les frontières de la Turquie. Parmi les premiers se trouvait le docteur et professeur de philosophie de la chaire de Vienne; son emploi fut donné à un certain Madelener, moine de l'ordre nouveau des Ligoriens. Un cri général s'éleva contre ces moines, agens du pape et auteurs de cette injustice. On écrivit vainement des satires contre eux; et l'archi-duc Rodolphe, cardinal-archevêque d'Olmutz, frère de l'empereur, demanda même d'être exempt de les recevoir dans son diocèse; mais le monarque avait besoin d'hommes pieux, et ils obtinrent l'église de Maria et une dotation de 500,000 francs.

Pour empêcher les sujets autrichiens protestans de fréquenter les universités d'Allemagne, on éta-blit en 1821, un collège de théologie protestante,

dont la direction fut confiée à M. Glatz, homme fort instruit et excellent prédicateur; mais ce collège fut pauvrement doté.

FIN DES NOTES.

TABLE.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

FIN.

